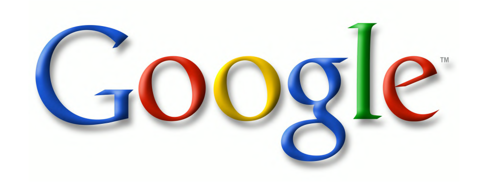
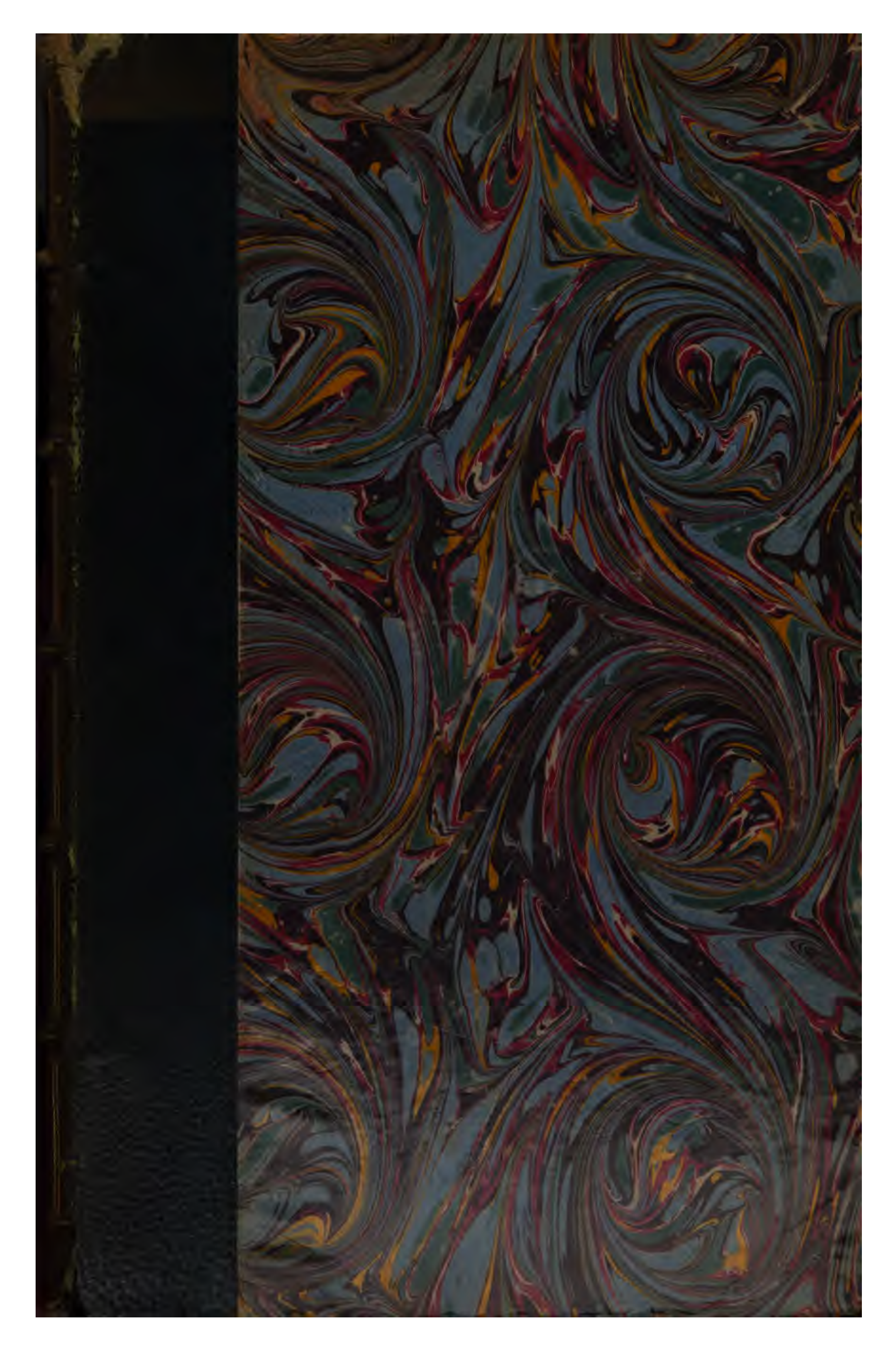
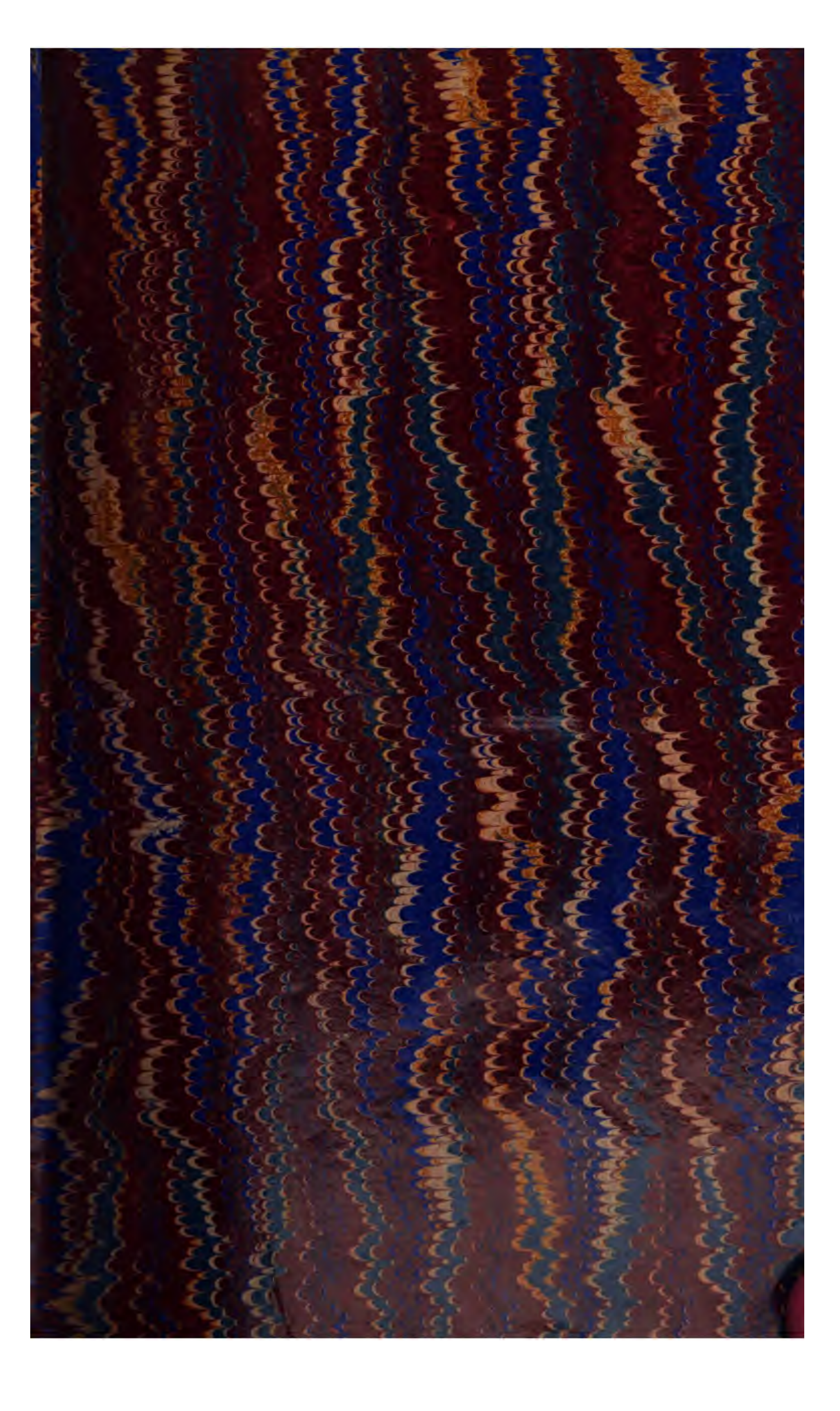






~~279 f 15~~
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1903.
141 d. 22



MÉMOIRES

DE DAVID

PEINTRE ET DÉPUTÉ A LA CONVENTION

PAR

M. Miette de Villars

Auteur de plusieurs Écrits politiques, et du Manuel des *Émigrants en Californie.*

Nihil scripsi, quod non probassem.
— Tacite. —



A Paris

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

—

1850


LIBRARY OF THE TAYLOR
9 - JUN. 1927

A LA MONTAGNE:

La tempête à tes pieds tourbillonne et se traîne,
L'aigle ose à peine atteindre à ta face sereine,
Tant elle est avant dans les cieux.

INTRODUCTION.

Avant de raconter ici chacune des péripéties qui composent la vie étonnante de David, deux choses nous frappent : l'injustice dont son nom est accablé comme les noms de tous les grands génies de son temps ; le dédain que l'on prétend faire de sa gloire autant que de son rôle politique. C'est sous ce double aspect du révolutionnaire et du peintre, que nous venons réhabiliter David.

Il est, selon nous, l'un des hommes les mieux doués, les plus énergiques, et, au fond, le moins connu de ceux dont l'histoire s'est tant occupée.

Il a eu avec les principaux de ses contemporains, même les plus redoutés, quelque chose de bon, d'humain dans l'âme, mais de ces sentimens vigoureux d'humanité qui font qu'en aimant le peuple, on est porté à tous les sacrifices.

Il a été humain comme les Montagnards, avec le même fanatisme de liberté.

D'ailleurs, oublie-t-on dans quelles luttes d'idées sublimes et de passions de toutes sortes, s'est agité ce XVIII[e] siècle, si hardi et si rempli de dévouement.

A quoi bon défendre des hommes, qui, comme Saint-Just, s'écriaient, en frémissant, qu'ils vouaient leur nom à l'exécration de la postérité! Voilà leur grand côté. Ils ont, comme David, souffert de toutes les douleurs, de toutes les crises des malheurs de la révolution. Quand ils ont disparu, ils nous ont laissé la France nouvelle, éclatante de génie, de courage, grande comme Rome même.

Nous ne venons donc pas, sous prétexte de défendre David, demander grâce pour son caractère de Conventionnel; nous l'admirons, et nous le

voyons tel qu'il est, révolutionnaire dans la politique, révolutionnaire dans les arts.

Il a été en tout un grand homme.

Là, où il faut seulement le plaindre, c'est d'avoir été défendu timidement, et d'avoir eu à faire à de petits ennemis.

Aucune vie illustre n'a été plus obscurcie, plus calomniée par des rivaux indignes, qui, nulle part, ne sont aussi nombreux et aussi redoutables que dans ce que l'on appelle, par un étrange abus de mots, la République des lettres ou des arts.

Là, est le secret de ces haines particulières que soulève encore aujourd'hui le nom seul de David.

Si Danton, si Mirabeau, si Barnave n'eussent été que de grands écrivains, des poètes ou des peintres sublimes, et non de grands politiques, il se fut déchaîné autour de leurs noms mille fois plus de haines.

David était un peintre immense, sa supériorité est ce qu'on lui a le moins pardonné.

Et, en effet, qui pourrait nier les persécutions de

tous genres qui, de son vivant même, assaillirent l'école de David.

Cette haine l'a poursuivi longtemps après sa mort.

Gros, le premier de ses élèves, y a succombé. Il a péri dans le suicide, mais il était déjà moralement assassiné par des pamphlétaires.

Pendant qu'on se levait ainsi avec tant de fureur contre David, on osait parler de sa dureté.

On lui reprochait sa jalousie pour tous ceux, disait-on, qui ne partageaient pas sa manière ; l'Académie se refusait à l'admission des ouvrages de ses élèves, elle les chassait comme des lèpreux.

Venons aux actes de sa vie.

David a eu le courage d'abolir l'Académie de peinture dont il était un des membres le plus puissant.

Un homme jaloux se trouvant au nombre des privilégiés, eût-il rendu les expositions libres, quand cette mesure qui affermissait l'école française, en la plaçant au premier rang des temps modernes, lui suscitait de nombreux rivaux?

Le lecteur comprendra aisément qu'en agissant

ainsi, David n'avait d'autre ambition que de régénérer l'art, de le ramener à la vérité, à la nature; et qu'accomplir cette révolution, c'était commettre un de ces crimes que les académiciens ne pouvaient lui pardonner.

N'osant s'attaquer au grand artiste, tous ces zoïles se ruèrent sur le représentant du peuple. A les entendre, David profitait de l'échafaud pour se défaire de ses concurrents; mais, vérification faite de son carnet du Comité de sureté générale, le blanc du papier de répondre victorieusement à ces calomnies.

Est-il besoin d'autres preuves?

Faisons parler madame Vigée-Lebrun.

— « Nul autre, plus que David, ne rendait justice « au mérite, et ses avis, tous fraternels, étaient « donnés avec une modération qui faisait honneur « au grand artiste. »

Aux objections de nombreux opposants qui attribuaient à la touche de Ménageot ce que les tableaux de cette célèbre artiste présentaient de plus marquant, David répondait: — « Il est bien singu-

« lier que Ménageot fasse si bien quand il travaille « pour madame Lebrun, et que ses toiles soient si « mauvaises. »

Ce que le lecteur ne lira point sans étonnement, c'est que la calomnie ait trouvé de l'écho, même parmi ses élèves.

Veut-on savoir qui donna à David le surnom de *Terroriste?* Interrogeons la vie privée de Gérard.

Quant la Restauration parut bien établie, M. Gérard qui, sous l'Empire, n'avait jamais désespéré de supplanter son maître dans la place de premier peintre de l'Empereur, intrigua pour tenir le même rang à la cour de Louis XVIII.

Parmi les courtisans, quelques-uns connurent le rôle que l'artiste avait joué comme membre du Tribunal révolutionnaire, et en parlèrent au roi. Que fit M. Gérard? Afin d'éviter toute disgrâce, il s'abstint pendant quelques temps de solliciter, et semblait avoir renoncé à la place qu'il postulait, quand parut dans un journal anglais, le *Morning Chronicle*, un petit article ainsi conçu : — « On assure

« que, parmi les personnages qui approchent de « très près le roi de France, plusieurs d'entre eux « auraient rappelé à Sa Majesté que M. Gérard, « qu'elle avait envie de nommer son premier pein- « tre, aurait fait partie du tribunal qui jugea la « reine. Le fait est vrai. L'artiste a fait partie de ce « tribunal; mais voici comment il eut ce malheur: « Le terroriste David, tout-puissant alors, fit nom- « mer M. Gérard à cette place, et cela, sans que « ce peintre en eût connaissance. Refuser en 1793, « était se vouer à la mort; M. Gérard accepta; « mais le procès de l'infortunée Marie-Antoinette « approchant, M. Gérard prétexta une attaque de « goutte, et porta des béquilles pendant tout le « temps que dura le procès. On ne peut se dissimu- « ler, ajoutait malicieusement cette feuille, le « courage de ce grand peintre à ne point participer « à un acte aussi épouvantable. »

L'article produisit son effet: M. Gérard fut nommé, et David acquit le nom de Terroriste. Mais la duchesse d'Angoulême, qui ne pouvait oublier certain dessin représentant Louis XVI tenant d'une main une bouteille et de l'autre un gigot, ne vou-

lut jamais poser pour cet artiste, même dans le tableau du sacre de Charles X.

De tout cet échafaudage construit par le journaliste anglais, l'histoire démontre que M. Gérard vint trouver David, alors député à la Convention; qu'il lui présenta la pénurie dans laquelle il se trouvait, sa position de soldat requis par la loi, ses goûts qui étaient loin d'être belliqueux, ajoutant : « Il « y a une place vacante au tribunal révolution- « naire, elle rapporte douze francs par jour, et « me dispenserait de partir pour l'armée. Donnez- « la moi, mon cher maître, ma vie ne pourra « payer un tel service. »

David l'engagea à réfléchir, lui démontrant que le tribunal révolutionnaire dont il voulait être membre, était un tribunal d'exception. « Quant la fièvre « sera calmée, lui dit-il, vous serez peut-être désolé « d'en avoir fait partie; revenez dans huit jours; « alors, si vous persistez, je vous ferai nommer. »

Le délai expiré, M. Gérard se présenta et supplia David de hâter sa nomination, ce qui eut lieu immédiatement.

Et voici comment se font les réputations !

Et voilà la manière dont on écrit l'histoire !

Poursuivons :

De tous les auteurs qui ont écrit la vie politique de David, un seul biographe royaliste a osé flétrir la mémoire de ce peintre célèbre.

La biographie de David, écrite par l'auteur Parisot, présente les contradictions les plus flagrantes. On s'étonne qu'un écrivain qui se pique d'être impartial, ose se livrer sur un sujet aussi sérieux à des appréciations si fausses.

Voici dans quels termes s'exprime cet auteur :

« David eut le malheur de se croire une voca-
« tion politique, et il se déshonora sans compren-
« dre ce qu'il faisait, sans couvrir l'odieux des
« actes par quelque grandeur dans les résultats,
« sans agir de lui-même. »

De quel déshonneur M. Parisot veut-il parler ? Est-ce comme membre du Comité de sureté générale qu'il prétend rendre David responsable de la conduite des Fouquier-Tinville et des Collot-

d'Herbois? Nous mettons au défi le biographe de nous produire aucun acte qui puisse entacher la mémoire de David.

— « Les seules excuses à donner de sa conduite, « dit toujours le même auteur, c'est qu'il fut la « dupe des plus lourdes erreurs; c'est qu'il fut « l'instrument de Robespierre. »

Ah! Voilà donc le crime de David! Il fut l'ami de Robespierre, son instrument!

Nous allons examiner jusqu'à quel point M. Parisot est fondé dans son argumentation, et nous lui prouverons ensuite, que l'on peut être l'admirateur des actes d'un citoyen comme Robespierre, être l'homme du principe, mais jamais le principe de l'homme.

Quant à Robespierre, examinons dans son entier la vie de ce philosophe.

Robespierre, l'avocat d'Arras, qui débuta à l'Assemblée par l'analyse de la motion de Lally-Tollendal, tendant à désapprouver la conduite du peuple dans les glorieuses journées des 12, 13 et 14 juillet 1789, était profondément convaincu,

quand il parlait, de la sainteté de son apostolat. Le triomphe de la cause égalitaire absorbait toutes ses pensées, et il eut murmuré le nom du peuple en exhalant son dernier soupir. Dans ses idées et dans ses principes, il fut l'ennemi le plus implacable de tous ceux qui tentèrent de s'opposer au développement des principes de liberté, d'égalité et de fraternité.

Après la défaite de Danton et de Camille Desmoulins; lorsque, vaincus à la tribune par Robespierre, ils furent conduits au supplice, le peuple, qui avait applaudi à la déclamation de Danton, insensible et froid, l'escorta sans murmurer. Pourquoi cela? C'est que ce même peuple dont Danton et Camille Desmoulins avaient été les oracles, ne voyait plus en eux que des indulgents et des modérés.

Or, dans un mouvement comme celui-là, où les ténébreuses menées de l'aristocratie mettaient chaque jour en question l'existence même de la révolution, indulgence et modération étaient synonymes de trahison.

A la convocation des États-généraux, lorsque les représentants de la nation, moins ceux qui oppriment, voulaient rentrer dans leurs droits, Robespierre comprit qu'il était de son devoir d'étendre le cercle de la souveraineté à l'universalité des citoyens ; que les malheurs publics ayant pour cause unique le fractionnement de la société en deux classes, les opprimés et les privilégiés, après avoir muselé la royauté, il devait s'étudier à déposséder de leurs avantages les hautes classes pour en faire jouir les classes populaires.

Robespierre sut empêcher que le pouvoir législatif ne se perpétuât dans les mains d'une caste qui l'exerçait au détriment de la nation.

Robespierre remporta donc une victoire signalée sur les royalistes, en faisant décréter que les députés actuels ne seraient pas réélus à la prochaine législature. La majorité vota ; mais plus tard, lorsque, surprise par cette motion, elle voulut revenir sur le décret qu'elle avait rendu, Robespierre, par un discours habile, la maintint dans son premier vote.

A la formation de l'Assemblée législative, Robespierre rentra dans la vie privée.

Au mois d'avril 1793, la Convention ayant transmis le pouvoir exécutif à un Comité de salut public, lequel céda sa place, trois mois après, à un autre Comité fameux, réélu douze fois en un an, Robespierre, qui en faisait partie, exerça une grande influence sur ses collègues Saint-Just, Couthon, Collot d'Herbois, Billaud de Varennes, Carnot, Barrère, Prieur de la Marne, Prieur de la Côte-d'Or et Jean-Bon de Saint-André.

L'énergie qu'il montra sauva la France ; et si la violence fut employée par les agents du Comité, j'entends les agents subalternes, il faut se reporter à la situation dans laquelle se trouvait alors ce Comité, naviguant entre deux écueils, l'exagération et la modération.

Après la défaite des Hébertistes et celle des Dantonistes, Robespierre, Saint-Just et Couthon voulurent combler le gouffre révolutionnaire, et revenir à l'ordre légal. Collot d'Herbois et Billaud de Varennes voulurent, au contraire, la continuation des

moyens violents. Ces derniers, de concert avec Tallien, Fouché, Barras, Verdier, Amar et Vouland, formèrent une ligue puissante qui perdit ces trois hommes.

La fête de l'Être-Suprême fut le signal du déchaînement des ennemis de Robespierre, qui parvinrent à le déconsidérer aux yeux de la majorité, et, le 9 thermidor, ce grand citoyen marchait à l'échafaud ! . . . .

A l'expiration des pouvoirs de la Constituante, on essaya plusieurs fois de gagner Robespierre, mais Mirabeau qui se connaissait en hommes, fit entendre ces paroles mémorables qui fermeront la bouche à ceux qui seraient tentés de nier le désintéressement du chef des Montagnards :

« Corrompre Maximilien, s'écria-t-il, c'est « perdre son temps. Robespierre a des mœurs trop « simples, et n'a pas de besoins ! »

Zélé réformateur du code criminel, il demanda que tous les citoyens fussent déclarés aptes à exercer les fonctions de juré, et que l'unanimité des voix fut la condition indispensable de toute condamnation.

Il proposa, en même temps d'abolir la peine de mort, et d'effacer du code des Français les lois de sang qui tendaient alors à altérer le caractère national.

Il combattit les tentatives continuelles des royalistes, qui s'étudiaient à dépouiller le peuple de son droit de souveraineté.

Le 5 avril 1791, il empêcha le cumul, et parvint à faire interdire à tout représentant de l'Assemblée les fonctions de ministre.

Il proposa l'admission de tous les Français au service de la garde nationale, et de faire solder par l'État tous ceux qui ne pourraient s'armer ni s'équiper à leurs frais.

Il se déclara à la tribune en faveur du droit de pétition, et cela avec une telle véhémence, que l'Assemblée obligea le président à lui retirer la parole.

Les assassinats de septembre ne furent pas, comme on l'a pensé jusqu'à ce jour, l'œuvre de Robespierre; mais bien les suites des menées provocatrices des royalistes qui se déchaînèrent contre

le peuple, et ne cessèrent de l'outrager, en utilisant, à cet effet, le zèle de nombreux agents. Tremblez, disaient-ils au peuple; nous allons recouvrer nos privilèges, combinez au dehors nos attaques, pendant qu'au dedans nous nous assurerons d'innombrables complices.

Vous connaissez l'opinion de Cambacérès sur son collègue Robespierre :

« C'est un procès jugé, mais non plaidé. »

Voyons maintenant l'opinion de l'auteur des Girondins :

« Sa mort fut la date et non la cause de la « terreur ; les supplices devaient cesser par son « triomphe ; la justice divine déshonorait son repen- « tir, et portait malheur à ses bonnes intentions.

« Elle faisait de sa mémoire une énigme dont « l'histoire frémit de prononcer le mot, craignant « également de faire injustice si elle dit crime, ou « de faire horreur si elle dit vertu ! Pour être juste « et pour être instructif, il faut associer hardiment « ces deux mots qui répugnent d'être mis ensemble, « et en composer un mot complexe, ou plutôt il

« faut renoncer à qualifier ce qu'il faut désespérer « de définir.

« Cet homme fut et restera sans définition.

« Il y a un dessein dans sa vie, et ce dessein est « grand : le règne de la raison par la démocratie. « Il y a un mobile, et ce mobile est divin : c'est le « combat à mort contre le vice, le mensonge et le « despotisme.

« Il y a un dévouement, et ce dévouement est « constant, absolu comme une immolation an- « tique.

« C'est le sacrifice de soi-même, de sa jeunesse, « de son repos, de son bonheur, de son ambition, « de sa vie, de sa mémoire, à son œuvre. « Enfin, il y a un moyen, et ce moyen est tour à « tour légitime ou exécrable ; c'est la popularité.

« Il caresse le peuple *par ses parties ignobles*, il « exagère le soupçon, il envenime la vengeance, « il ouvre les veines du corps social pour guérir « le mal ! »

Arrêtons-nous à cette antithèse qui peint si parfaitement notre situation politique.

Quels sont les ennemis de la famille? l'égoïsme et l'usure. Quels sont les ennemis du peuple? les écrivains mercenaires qui sont à ceux qui les paient.

Or, si l'on reproche à Robespierre de ne comprendre que la vertu qui rapporte, quel blâme ne doit-on pas infliger à ces mêmes hommes qui, en s'opposant au développement des institutions libérales pour conserver leurs priviléges, oublient que trois révolutions ont été accomplies dans l'intérêt des réformes administratives et judiciaires; à ces hommes, en un mot, dont les ressources tendent à ramener le peuple à un système opposé aux principes républicains.

En effet, niera-t-on le système de compression qui réduit la presse à un mutisme désespérant? Et Robespierre n'avait-il pas raison, lorsqu'il parlait de régénérer la société, de s'attaquer à la seule classe qui combattait les principes de liberté, d'égalité et de fraternité?

De nos jours, semblables aux Thermidoriens de la Convention, quelques Modérés qui, pour conserver

le rang qu'il tiennent dans le monde, se rangent du côté de la majorité, l'expression, selon eux, la plus élevée de l'ordre et d'un gouvernement stable, ces mêmes hommes qui, pour se soustraire à ce qu'ils appellent les violences de la Montagne, votent avec les champions d'une politique rétrograde, ne s'aperçoivent point, en agissant ainsi, qu'ils tombent dans un excès contraire, et que le parti qui rêve en France un bouleversement, est souvent celui-là qui a seul les moyens de tenter un coup d'état.

D'autres encore ont peur de leur ombre, et redoutent le parti avancé. Mais ils oublient donc que les vainqueurs parfois sont plus à craindre que les montagnards ; et pour s'en convaincre, qu'ils étudient les massacres du 13 vendémiaire an III de la République (1).

Personne n'ignore qu'à cette époque, une association impie (les Mathévons) s'étendait depuis Lyon, Nismes, jusqu'à Marseille et Toulon.

---

(1) Thibaudeau, *Mémoires de la Convention.*

Qu'organisés et enrégimentés, pour ainsi dire, ils obéissaient à des chefs qui recevaient l'impulsion d'agences royalistes existant en France et à l'Étranger.

Ces égorgeurs prenaient le nom de compagnie de Jésus et du Soleil.

A Lyon, ils poignardaient en plein jour l'homme qu'il leur plaisait de désigner comme terroriste, et, sans plus de façon, ils jetaient son cadavre dans le Rhône.

La police, la justice étaient muettes ou complices.

La terreur fermait toutes les bouches, enchaînait toutes les langues.

En Provence, ces pieux soldats de Jésus égorgeaient en détail et en masse.

Ils entassaient des centaines de citoyens, et faisaient renfermer dans les cachots du fort Saint-Jean, à Marseille, des victimes qu'ils signalaient comme jacobins, pour les livrer ensuite, disaient-ils, à la rigueur des lois.

Au jour convenu, ces égorgeurs, précédés d'un crucifix, allèrent avec du canon assiéger le fort, y firent irruption, immolèrent tous les détenus, et renouvelèrent de sang-froid l'épouvantable hécatombe des prisons de Paris, en septembre 1792. Les mêmes massacres eurent lieu dans le château de Tarascon.

Du haut des tours, les assassins jetèrent dans le Rhône jusqu'à des cadavres de femmes, auxquelles ils avaient coupé les mamelles ! ! !

Toutes ces horreurs avaient lieu sous les yeux de deux représentants, Chambon et Cadroy, tous deux en mission dans ces départements, et tous deux dévoués au parti royaliste. Ces hommes voyaient de sang-froid ces dégoûtants spectacles, sans que leur conscience, par un élan humanitaire, vînt en arrêter le cours.

Cadroy, d'un caractère violent et cruel, semblait les encourager ; quant à Chambon, faible au contraire, et irrésolu, loin de prendre des mesures pour prévenir ces attentats, il n'essaya pas même d'en faire punir les auteurs. Lorsque Leblanc-Serval

dénonça à la Convention les massacres qui épouvantaient le midi de la France, tous deux, lâches et imposteurs, eurent le front de les nier. Il n'est pas jusqu'à Cadroy, qui cherchant à se justifier, ne répondit comme Pilate :

« Qu'il s'en lavait les mains. »

Mais pourquoi le pays n'essaya-t-il pas, par l'organe de ses représentants, d'en tirer vengeance?

C'est que la Convention était composée de royalistes, qui, certains des voix acquises à la majorité, étouffaient toute justice. Le discours de Marat aux députés du centre, lorsque la famine ravageait la France et que les anarchistes menaçaient d'étouffer les germes de la liberté, ne justifie-t-il point les violences de la première révolution?

« On nous accuse, dit-il, d'être des fauteurs « de troubles et d'aspirer au tribunat. Mais au « milieu des piéges, des machinations dont la pa- « trie est sans cesse environnée; à la vue des « menées secrètes des traîtres enfermés dans l'As- « semblée; lorsque j'ai vu la patrie entraînée au

« bord de l'abîme, me ferez-vous un crime de
« m'être servi du seul moyen qui me restât pour
« l'empêcher d'y être précipitée ? Me ferez-vous un
« crime d'avoir appelé sur la tête des coupables la
« hache vengeresse du peuple ? J'ai proposé un
« homme sage à la tête du peuple pour diriger ses
« mouvements, sous la dénomination de tribun du
« Peuple. Telles sont mes opinions, je les défends,
« et je n'en rougis point.

« Si vous n'êtes pas encore à la hauteur de m'en-
« tendre, tant pis pour vous ! Les troubles ne sont
« pas finis, et l'anarchie n'aura pas de fin. »

Que le lecteur médite ces paroles qui, de nos jours, expliquent les luttes continues de la Montagne, comprimée dans ses meilleures intentions ; alors il comprendra que David se soit passionné, non pour Marat et Robespierre, mais pour leur doctrine, l'expression la plus élevée du républicanisme.

Le biographe qui semble dénier à David le titre de régénérateur de la peinture, qu'il qualifie d'emphase d'atelier, lui reproche d'avoir quitté son rang de chef d'école, et, lui décernant alors le titre qu'il vient de lui récuser, le blâme d'avoir quitté son rang de régénérateur de l'art, de premier peintre de France, pour se faire la *marionnette* (c'est l'auteur qui parle) *de qui l'eût voulu.*

M. Parisot a un grand tort, selon nous, celui de n'être point complet dans ses idées, et encore moins dans ses phrases.

Se faire la marionnette de qui l'eût voulu? A qui donc l'auteur fait-il rapporter le *qui l'eût voulu* ? Quelle amère dérision, et quelle hyperbole !

Le panégyriste d'un pouvoir absolu termine ainsi sa période :

« Ceux qui meurent s'inquiètent peu de sa-
« voir si c'est le génie ou la stupidité qui les tue;
« et ceux qui survivent doivent stigmatiser égale-
« ment les meneurs qui savent ce qu'ils font, et les
« dupes qui font plus que les meneurs... »

Pour être logique, nous pensons qu'il faut ratta-

cher l'effet à la cause, et non la cause à l'effet. Le *qui l'eût voulu*, de M. Parisot, suppose un esprit inférieur. Dans quel auteur ce biographe a-t-il pu rencontrer que le génie ait jamais été la marionnette, l'instrument d'un esprit inférieur, et qu'un esprit inférieur stigmatisât le génie?

Nous abandonnons cette réflexion à l'esprit incisif de M. Parisot.

Arrivons au procès de Louis XVI, et au vote de David. Ici, nous le déclarons formellement à M. Parisot: comme homme, nous absolvons Louis XVI; mais en principe, nous partageons entièrement les sentiments des Conventionnels qui votèrent la mort du roi. Et la valeur de cet argument n'est-elle point tout entière dans la conduite du monarque?

Oublions les massacres de la Chapelle, de la Maison-Blanche et du Gros-Caillou, massacres autorisés par le roi Louis XVI, et voyons la conduite qu'il tint dans la journée du 16 avril.

Entouré de croix, de soutanes et d'habits de Cour, Louis XVI, de concert avec quelques offi-

ciers supérieurs de la garnison de Paris, prépare sa fuite.

Nos plus dignes grenadiers du centre voient ces manœuvres criminelles; ils tombent sur les lâches conjurés, les désarment et les chassent des appartements. Cette scène se passe sous les yeux de Louis XVI; sa conduite, il l'explique sans détour aux plus incrédules: il voulait fuir; le plan, mal conçu et mal exécuté, n'a pu réussir. Le peuple ferme les yeux sur cette première tentative.

Les jours suivants se passent en machinations et en conspirations pour opérer ce qu'avait manqué la journée des poignards.

Le 18 avril voit reproduire une nouvelle tentative qui échoue encore, grâce à la généreuse contenance des braves grenadiers de l'Oratoire.

Enfin, Louis voit que tout est vain contre un peuple que la liberté éclaire; il rentre dans le palais de la nation avec toute sa famille, mais il y rentre pour conspirer de nouveau, et assurer, par un coup décisif et hardi, le succès de ses complots.

Le lendemain, il se rend à l'Assemblée natio-

nale, il se plaint. Eh ! de qui, grand Dieu ? de ce peuple dont il a juré la ruine, et qu'il s'est promis de livrer à la répression des bayonnettes étrangères.

Montmorin, digne ministre de Louis fait en son nom une proclamation à toutes les puissances, par laquelle, ce roi proteste de son attachement à la constitution; il y jure de la maintenir de tout son pouvoir ! rien ne le forçait cependant à cette perfidie. Eh bien ! que fait ce mandataire du peuple ? il médite contre elle la plus noire trahison.

Quelques instants après cette acceptation libre, volontaire et solennelle, il fait paraître une protestation coupable contre cette constitution dont il se disait l'apôtre; puis il fait proclamer un manifeste qui doit livrer la nation à toutes les horreurs de la guerre civile.

Cet ami sincère de la liberté en devient le bourreau; il prend lâchement la fuite. Le général et le major de l'armée le savent, ils le laissent échapper; et ce coup, que tous les ennemis de l'état regardaient comme le plus funeste, retombe sur la tête du traître, et le conduit dans l'abîme. Il est arrêté à

Varennes, et, ramené à Paris, les représentants du peuple, au lieu de traduire le coupable à la barre de l'Assemblée, lui dépêchent une commission chargée de recevoir ses dépositions et celles de sa femme, sur les motifs qui ont déterminé sa fuite.

Sa réponse est un tissu d'impostures, digne de celui qui a osé se servir d'un faux passe-port, et au nom duquel les crimes de faux sont impunis. Il était coupable, celui qui se ralliant au parti de cette noblesse haineuse, jurant une guerre implacable à notre régénération, s'agitait dans l'ombre, et menaçait d'un dernier effort notre liberté. Il le tenta cependant cet effort: la séance du jeu de paume vint mettre à jour, et la faiblesse des partisans du monarque, et la puissance dont le peuple avait revêtu ses mandataires.

Louis fut la victime des différents du peuple avec la noblesse. Il fut faible et céda à des conseils pernicieux; mais Louis avait conspiré contre son pays, et comme tel, il mérita la mort.

David, qui, dans ce vote, mesura toute la portée de son action, et qui après avoir balancé tous

les dangers, prononça la peine la plus sévère, agissait non par haine ou par vengeance, comme vingt fois il l'a répété dans son exil, mais par la certitude qu'il avait d'accomplir un impérieux devoir.

« Périsse le chef de l'état plutôt que le principe, « s'écriait-il ! »

La tête d'un roi ne tombe qu'avec fracas, mais son supplice inspire une terreur salutaire.

Notre intention n'étant point de fatiguer le lecteur de toutes les contradictions dont fourmille l'œuvre de M. Parisot, nous nous contenterons de signaler ce fait :

Après avoir dénié à David le talent d'orateur, M. Parisot est forcé de reconnaître que la motion de ce grand peintre pour que le corps de Marat obtint les honneurs du Panthéon, fut accueillie d'enthousiasme, en dépit du décret qui voulait au moins dix ans d'intervalle entre la mort et cette espèce de consécration.

Ces contradictions n'expriment-elles pas la ferme volonté de M. Parisot d'être l'apologiste des

royalistes, et de n'écrire l'histoire qu'avec un parti pris. Nous nous en rapportons au jugement du lecteur.

Les appréciations du biographe sur l'école de David, égalent en subtilité ses sentiments sur la vie politique du Conventionnel.

L'auteur prétend que le premier ouvrage de David à Rome, celui qui commença sa réputation, fut une grisaille représentant le triomphe de Paul Émile. Nous répondons à M. Parisot que la première composition qui fit remarquer David dans la capitale des arts, fut les funérailles de Patrocle.

Le même affirme que David, dans sa vieillesse, voulut retoucher son œuvre des Sabines, mais que ses amis l'en dissuadèrent, ce qui fait, dit-il, que ce chef-d'œuvre est resté pur.

Le fait est faux.

En 1814, époque à laquelle David reprit son tableau des Thermopyles, qu'il suspendit pour les quatre tableaux d'apparat que l'Empereur lui avait commandés, il fit dévernir par le père Rey,

son marchand de couleurs, le tableau des Sabines, et y travailla quinze jours.

Quiconque possède quelques idées sur l'art de peindre, comprendra facilement tous les changements, sous le rapport de l'effet et de l'harmonie, que pouvait opérer, sur une œuvre presque terminée, le travail soutenu d'un homme aussi habile que l'était David.

Dupavillon, son élève, qui l'a vu faire ces retouches, atteste qu'il harmonisa les parties qui papillotaient, recolora les genoux de l'Hersilie, et éteignit d'autres parties.

M. Parisot reproche à la toile des Sabines d'être d'un ton généralement gris. Cela est vrai, mais ce qu'il oublie de mentionner dans sa critique, c'est la finesse de ce ton gris argentin.

Voici les motifs qui déterminèrent David à employer les tons cendrés dans ce tableau.

La scène se passe en plein air, les reflets d'un ciel pur sont bleuâtres, et celui des Sabines est nuageux; ajoutez à cela, qu'avant que ces femmes héroïques ne vinssent séparer les combattants, ces

derniers avaient soulevé la poussière; que David avait été tellement séduit par la peinture argentine de Teniers, toute de *frottis*, qu'il s'était promis de mettre cette finesse de ton dans une grande page.

Le grand artiste eut-il tort? eut-il raison?

A notre avis, nous croyons qu'il eut raison; que les teintes cendrées sont plus dans les tons de la nature que les tons rouges, et comme, dans les Horaces, c'est le défaut que l'on semblerait reprocher à ce chef-d'œuvre, il n'est nullement étonnant qu'il ait *changé de palette.*

David n'ayant point de manière, toutes ses toiles différaient sous le rapport du style et de l'exécution. Comment M. Parisot peut-il reprocher à ce grand peintre d'être uniforme, et de n'employer que rarement les glacis? Cette assertion est, au reste, combattue par le fait suivant: David disait à qui voulait l'entendre, « que c'était dans « les derniers quinze jours qu'il faisait ses tableaux.

En effet, quand il avait terminé avec les modèles, et qu'il ne lui restait que l'harmonie et l'accord à mettre dans son œuvre, c'est alors qu'il

donnait ce qu'il appelait *la sauce générale*; et cet accord, il ne l'obtenait jamais autrement que par les frottis ou les glacis.

Dans cette opération, il se servait bien plus souvent du pouce et du chiffon que du pinceau, et ne faisait usage de la brosse que pour transmettre la couleur de la palette sur la partie qu'il voulait retoucher.

Il écrasait ensuite, si l'on peut se servir de cette expression, la couleur avec le pouce, de façon à ce qu'il ne restât qu'un glacis extrêmement léger et transparent.

Personne n'a retouché plus habilement que David, et cela sans faire de taches, même quand ses retouches portaient sur des parties lumineuses.

Il n'employa jamais, à retoucher, ni huile ni vernis; aussi ses tableaux n'ont-ils point noirci, et l'oxyde brûlé, uni à la litharge qui dessèche et durcit les couleurs, n'écailla jamais sa peinture.

Le Déluge de Girodet est un exemple de l'abus des huiles et des vernis; à la vérité, vous évitez lambu pour un moment, mais les peintres ont

bientôt à se repentir d'avoir fait usage de ces substances.

Revenons au sujet principal :

Dès que l'explosion révolutionnaire eut éclaté, David, doué d'une imagination ardente, et séduit par les réformes que promettait une nouvelle ère politique, embrassa le mouvement avec enthousiasme; et comme, à ses yeux, rien ne pouvait l'emporter sur la réforme artistique, il tint pour la réforme politique, et se distingua dans le club des Jacobins, composé des plus zélés défenseurs du parti populaire. Il plaida la cause des beaux arts, et ses services, appréciés par la section du Muséum, le firent nommer membre de la Convention.

David avait compris qu'aucun progrès en peinture n'était plus possible, s'il ne se trouvait un réformateur pour opérer dans les arts une conversion subite. Cette conversion devait être l'école de l'antique; elle détermina en matière politique la couleur de David.

Ce grand peintre considérait Robespierre comme le Socrate de la nation; il voyait en Marat un re-

présentant incorruptible, un moderne Fabricius, et, s'associant aux principes austères de ces républicains, il siégea toujours avec les Montagnards les plus empressés à défendre les droits du peuple.

David vit l'agonie de la royauté ; il traversa la révolution, le Directoire, l'Empire et la Restauration. Il connut une foule de personnages qui ont marqué dans le monde, dans la politique et les lettres.

Ses amis se composaient de Dejoux et Julien le statuaire ; Ducis, le poète ; Lebrun, le pindarique ; Talma, Dommergne, François Grétry, Méhul, Lays, Porta ; Mouette, le statuaire ; Lenoir, conservateur des monuments français, Mongez et sa femme. Parmi ses connaissances intimes, Sauvo, le rédacteur en chef du *Moniteur* ; Giraud, le statuaire ; Mycris, le graveur ; Amaury Duval, Emeric David, et la plus grande partie des hauts fonctionnaires de l'Empire.

Tous connaissaient ses affections sérieuses pour son art, ses goûts et ses caprices.

Ils savaient, eux ses intimes, les moindres

pages de sa vie, excepté peut-être ses bienfaits.

En 1824, David exposa à Bruxelles son grand sujet de Mars désarmé par Vénus, chef-d'œuvre de son exil.

Exécuté à une époque où tout le monde croyait que le peintre avait pour toujours terminé sa carrière, il attira une si grande affluence de monde, que l'entrée, taxée à une faible rétribution, produisit une somme énorme qu'il consacra au soulagement des vieillards de Sainte-Gertrude et des Ursulines.

Ce qui n'est pas moins curieux à observer chez le grand artiste, c'est qu'il n'exigeait aucune préparation particulière pour ses toiles; il était même, à cet égard, d'une négligence telle, que ses ouvrages en ont beaucoup souffert.

Le beau tableau de *la Mort de Socrate* fut peint sur une toile rouge qui a beaucoup repoussé. Le magnifique portrait de son beau-frère, M. Seriziat, a été peint sur un panneau où se trouvait un nœud formant une cavité assez profonde, et qui se rencontra précisément au beau milieu du visage.

D'après cet exemple, il n'est plus permis de douter de la vérité de ce proverbe : « Négligence et génie sont deux frères jumeaux. »

Les livres d'études que consultait David pour son art étaient : Vinkelmann, le Père Monfaucon, Lawater, et la collection des vases étrusques d'Hamilton ; pour les sciences et les lettres : Homère, Virgile, Corneille, Molière, et la vie des hommes illustres de Plutarque.

Il existe un exemplaire de ce dernier ouvrage, sur les marges duquel sont des notes écrites par David, presque toutes ainsi conçues : « Beau sujet, sublime à peindre. »

Un trait non moins saillant du beau caractère de David, c'est qu'il consacrait ses dimanches aux élèves qui sollicitaient ses conseils, et se disposaient à produire pour l'exposition du Louvre. Il eut fallu voir le grand peintre grimpant cinq et six étages pour arriver à leurs ateliers, et une fois entré, retouchant leurs ouvrages, et faisant renaître l'espoir dans des cœurs abattus par le découragement.

Madame Benoit, qui n'est autre que l'Emilie

à laquelle Démoustier adressa ses lettres sur la Mythologie, fut à Paris, avec Mesdames Mongez et Davin, ses premières élèves.

David était d'une taille élevée, bien fait, et paraissait vigoureux ; son œil était vif et son regard perçant. L'ensemble de sa physionomie annonçait la prudence alliée à un caractère ferme. Ses cheveux bruns étaient un peu bouclés. Son geste et son maintien avaient quelque chose de calme et de distingué. Lorsqu'il cherchait à plaire à quelque femme, il ne manquait pas de grâce, et devenait fort aimable dans l'intimité.

Il avait de la simplicité, de la bonhomie, malgré une certaine rudesse de manières.

Sa pensée ne se traduisait pas toujours d'une façon claire, les idées se succédant chez lui avec rapidité.

David était toujours très soigné dans sa mise, ne voulant en cela le céder à personne; et son goût recherché pour la toilette ne se démentit jamais, même au plus fort de la révolution.

Tandis que ses condisciples, qui depuis l'ont

traité de terroriste, portaient et bonnets rouges et carmagnoles, il travaillait, lui, le conventionnel, en manchettes et habit de velours, peignant sans faire une seule tache à ses vêtements.

A l'atelier, quand il surprenait ses élèves essuyant sur leurs habits les raclures de palettes, il s'écriait : « Comment eussiez-vous donc fait, si vous « eussiez été à ma place quand je peignais le por- « trait du pape ? Il faut s'habituer de bonne heure « à peindre proprement. »

Une volupté réelle de David, était de jouir du succès de ses élèves. Il aimait que l'on grandît sous son aile, et jamais il ne connut l'envie.

Il assistait à toutes les solennités artistiques, et fêta lui-même le triomphe de Guérin dans un banquet donné à l'occasion de sa belle composition de *Phèdre*, banquet qui, par le fait, n'avait été organisé que pour mystifier David. Après les toats et les couplets en l'honneur de Guérin, ce dernier s'adressant à David lui dit : « Eh ! bon Dieu ! mon « cher maître, croyez-vous que je sois dupe de « toutes ces démonstrations ; tout cela est dirigé « contre vous, ils m'ont pris pour victime. »

Guérin voyait juste; les toiles qu'il produisit dans la suite et qui n'eurent aucun retentissement, quoique supérieures à celles qui firent sa réputation, prouvèrent à l'artiste qu'il ne s'était point trompé.

Un trait qui démontrera aux lecteurs combien le beau talent de David lui suscita d'envieux, c'est que le magnifique sujet des *Sabines*, qui, de l'avis des plus grands maîtres, ne saurait être comparé à aucune peinture des temps modernes, fut jugé par l'*Académie Vincent*, ennemie jurée de David, comme un sujet inférieur au *Déluge* de Girodet.

Ce qui prouve la partialité de ces Messieurs, c'est le rapport qu'ils firent, et dans lequel ils ne rougissent pas d'affirmer que si le *Télémaque* de Meynier eût été grand comme nature, ils lui eussent infailliblement décerné le prix.

Par suite de ces basses intrigues, le tableau du *Couronnement* ne remporta que le second prix d'histoire moderne.

Mais l'Empereur qui n'aimait point les cabales, encore moins les cabaleurs, ordonna que la déci-

sion des membres de l'Institut serait soumise au public, qui, d'une voix unanime, cassa le jugement de ces Messieurs.

Vox Populi, vox Dei! Toutefois, Napoléon ne voulant pas se mettre à dos l'Institut, ni revenir sur la sentence qui avait été portée par le peuple, retira les prix décennaux.

Puisque nous venons de parler de Girodet, nous ne pouvons passer sous silence le grand cas que David faisait de ce célèbre artiste.

David, en voyant le *Déluge* de Girodet, s'écria:

« Il y a là dedans de la science pour faire vingt
« bons peintres, mais il y a abus de veines, c'est
« tout un déluge de muscles. »

David ne cessait de répéter, en faisant l'éloge de Girodet, qu'avec son savoir et sa belle exécution, si cet artiste eût voulu profiter de ses conseils, il lui eût fait faire le tableau le plus remarquable qui eût jamais paru.

On a souvent reproché à David des compositions qui tiennent trop du bas-relief, de la faiblesse dans l'expression, un coloris qui, vrai dans ses détails,

ne séduit pas toujours par l'ensemble. Nous n'examinerons point ici si ces critiques sont plus ou moins fondées ; le jugement de ses comtemporains, sur la plupart de ses ouvrages, a devançé celui de la postérité.

Nous ferons seulement remarquer que nul artiste ne sut, mieux que lui, observer et peindre plus fidèlement la nature, répandre le mouvement et la vie dans les compositions, et allier à un degré aussi éminent la beauté du pinçeau à une admirable netteté. David, en conservant la pureté des formes sans rien outrer, sans rien affecter, fit renaître cette nature sublime et calme que *Scopas*, *Apelle* et *Protagore* avaient montrée à la Grèce.

Aucun peintre ne sut dessiner la figure humaine avec plus de savoir et de simplicité, plus de style et de diversité ; en un mot, il fut le rénovateur de la statuaire antique.

Voici quels étaient les préceptes de David, sur l'art de peindre :

« Soyons d'abord vrais et nobles. Il ne faut pas « seulement regarder le modèle, il y faut lire.

« Mieux vaut une fidélité timide, qu'une har-
« diesse infidèle.

« Qu'il faut étudier les beautés de l'antique « pour trouver les mêmes beautés dans le modèle; « mais que c'est toujours l'esprit du modèle qu'il « faut suivre pour le rendre bien d'après l'an- « tique. »

Il préférait le style à la manière, et disait que l'on pouvait dessiner d'idée tant bien que mal, mais que la difficulté était de faire beau et nature.

L'école nouvelle qui a tant crié contre David, le traitant de classique, et ne trouvant de sublime et de magnifique que les monuments du moyen-âge, sera peut-être plus indulgente pour sa mémoire, lorsqu'elle saura que personne ne se passionnait plus facilement que David pour les monuments de cette époque.

David a répété cent fois que les bas-reliefs qui entourent le cœur de Notre-Dame étaient admirables de naïveté; que Drouais, son élève chéri, dont la mort prématurée est une perte sensible pour l'art, en avait fait des dessins non moins

beaux, en y apportant quelques légers changements.

Au reste, l'ouverture du Musée historique de Versailles a donné une leçon assez forte aux détracteurs de David et de ses illustres élèves. Malheureusement, cette justice tardive n'a pu rendre à la vie une des plus grandes gloires de cette école; et l'*étang de Meudon*, dans l'histoire, vivra assez longtemps pour accuser les lâches pamphlétaires d'une monarchie ruinée, démontrant à ceux qui seraient tentés de se ranger sous leur bannière, ce que sont ces factieux, et où conduisent leur froide colère et leur aveuglement.

La mort de Gros est aussi le chef-d'œuvre de l'école romantique; quand à celui-là personne ne le contestera.

Hâtons-nous d'ajouter que, depuis quinze ans, cette école déclame contre l'époque de l'Empire, et que nous attendons encore les chefs-d'œuvre qui doivent éclipser les *Sabines*, les *Thermopyles*, le *Couronnement*, les *Pestiférés de Jaffa*, les *Batailles d'Aboukir* et *d'Eylau*.

La société, qui fait justice des calomniateurs, n'épargna pas à David les honneurs que lui méritait son génie. Avec la médaille que lui décernèrent ses élèves, médaille frappée et gravée par Galle, le restaurateur de la médaille monumentale en France, il reçut de M. Vanhulten, au nom de la ville de Gand, le même honneur.

Le grand peintre, en cette occurrence, se montra digne de l'ovation que lui avaient préparée les membres des États-Généraux du royaume: quatre beaux dessins, faits de sa main et dédiés aux habitants du Brabant, furent remis à M. Vanhulten, en souvenir de cette manifestation.

Jusqu'à ses derniers moments, David ne cessa de s'occuper de son art, et la mort le surprit tenant dans les mains une épreuve de *Léonidas*.

Il mourut le 29 décembre 1825.

Différentes considérations nous ont déterminé à entreprendre cet ouvrage ; la première de toutes a été de montrer David sous son vrai jour, et d'im-

poser silence à ces éhontés calomniateurs qui n'ont pas craint de salir leur plume en dénaturant ses actes remarquables de patriotisme.

Les uns l'ont présenté au pays comme terroriste; d'autres, ne voyant dans sa vie politique que faiblesse et irrésolution, en ont fait l'instrument de Robespierre.

Aujourd'hui que la cause de la monarchie est à jamais perdue en France, que rien ne saurait désormais retarder les progrès de la cause égalitaire, nous avons le droit d'en appeler à la société, et de lui demander si des hommes qui ont vécu à une époque fatale, vouée à la réprobation, doivent être responsables de tous les désordres qui en ont été la suite, quand rien ne vient incriminer leur conduite, si ce n'est le titre de membre du Comité de sûreté générale ?

David doit-il porter le blâme de ce titre devant la postérité ? Nous sommes loin de le penser. Enseveli dans une terre étrangère, ses cendres reposeraient en France, si un moment il eût cessé d'être vertueux, pour se montrer le vil complaisant d'un

pouvoir que lui, David le Conventionnel, avait à jamais condamné.

« Je suis exilé, » répondait-il au secrétaire général Bertin de Vaux qui s'épuisait à lui certifier que la loi sur le bannissement ne lui était pas applicable, « Je suis exilé, moi et tous mes collègues « qui ont voté comme moi; jamais je ne consentirai « à séparer mon sort du leur, et je ne veux rentrer « en France que si une loi, réparant l'injustice de « celle du 10 janvier, nous rend à nos foyers. »

Révéler au pays les sentiments élevés de celui qui prononça ces paroles, était remplir le plus saint des devoirs, et ce devoir, le patriotisme de David nous l'a rendu facile.

Nous sommes trop jeune pour avoir suivi le grand peintre au début de sa carrière; mais nous connaissons ses amis, et c'est à son élève Dupavillon, qui ne l'a point quitté dans son exil, que nous avons fait appel.

Nous avons eu recours également aux témoignages des contemporains. Beaucoup de personnes reconnaîtront ici sans peine le texte de leurs notes:

la sincérité de leurs écrits est notre unique défense, et l'arme, selon nous la plus loyale, pour forcer au silence certains folliculaires détracteurs par fanatisme.

Jacques-Louis DAVID naquit à Paris le 31 août 1748, sur le quai de la Mégisserie, dit de la Ferraille.

Issu d'une bonne famille de la bourgeoisie parisienne, il perdit son père à l'âge de dix ans, et demeura sous la tutelle de sa mère qui le destinait à l'état militaire.

Les dispositions naturelles de l'enfant pour la peinture se manifestèrent de bonne heure, et il était souvent en guerre avec sa mère qui contrariait beaucoup l'inclination innée qu'il avait pour cet art.

D'un autre côté, M. Buron, son oncle, ne voyait rien au monde de plus beau que d'être architecte; il lui fallut donc soutenir une espèce de lutte contre sa famille, avant d'avoir la permission de se livrer à son inclination favorite. Son éducation ne fut pas négligée; il suivit le collége de Beauvais, et commença ses humanités.

Mais David se sentait de l'éloignement pour les sciences et pour les lettres, et il ne continua ses études que par contrainte.

Sur le point de terminer ses classes, sans avoir rien recueilli des leçons de ses maîtres, son professeur le surprit un jour occupé d'un travail étranger au cours; il s'étudiait à faire une marine, tandis que ses condisciples suivaient attentivement la leçon.

Le maître s'empara du cahier, et faisant allusion à une difficulté physique qu'avait alors David dans l'organe de la parole, il lui dit: « Je crois bien que vous serez meilleur peintre « qu'orateur », et comme il était sans doute connaisseur en peinture, il garda le cahier. Ce professeur l'avait encore lorsque David devint célè-

bre, et il le remit à son ancien élève, qui revit avec plaisir ce souvenir de son adolescence.

Entier dans ses principes et passionné pour la gloire, son obstination s'accrut de plus en plus, il parvint même à triompher de l'opposition déplacée de sa mère.

Un jour qu'il devait rentrer au collége, il avait alors dix-sept ans, Mme David qui était liée avec M. Renoud, peintre et membre de l'Académie, chargea son fils de lui porter une lettre.

Lorsque le jeune David fut introduit auprès de lui, M. Renoud était dans son cabinet, occupé à peindre Renaud et Armide.

A la vue de ce magnifique sujet, il resta frappé d'admiration.

De ce moment, sa vocation devint irrésistible, il retourna chez sa mère, et lui déclara qu'il ne rentrerait pas au collége, voulant se livrer immédiatement à l'étude de la peinture. Il n'avait alors reçu de leçons que de la nature; elle seule dans ses premiers essais avait conduit ses crayons.

Mais un tel maître ne pouvait suffire au jeune

peintre, les secours d'un homme habile étaient indispensables à David, pour assujettir aux règles de l'art ses inspirations.

Convaincue, enfin, que son fils était véritablement né pour les arts, Mme David, après des remontrances superflues, se décida à le conduire chez Boucher, peintre, alors fort en vogue, et qui était parent un peu éloigné de David.

Après lui avoir fait dessiner quelques traits, M. Boucher l'encouragea dans sa résolution.

Cet artiste aurait bien désiré que son jeune parent se formât à son école; mais appesanti par les années, il sentit qu'il n'était plus d'âge à entreprendre une semblable éducation.

Ce fut un grand bonheur pour David, pour l'art, pour la France, car Boucher était le créateur d'une école qui avait corrompu le goût; il avait substitué à l'imitation de la nature et aux formes pures de la *Grèce* et de *Rome*, des formes bizarres et des couleurs dont il ne trouvait de modèle que dans son imagination. Il avait entraîné l'art dans les écarts les plus inconcevables où il se soit jamais égaré.

Boucher se déchargea donc d'une tâche qu'il ne pouvait plus remplir.

« Vous irez chez Vien, dit-il au jeune homme; « c'est un bon peintre, et qui professe bien; il « est un peu froid, mais venez me voir souvent, « et lorsque vous m'apporterez de vos ouvrages, « je corrigerai le défaut de ce maître, en vous ap- « prenant à mettre de la chaleur et à casser un « bras et une jambe avec grâce. »

David fut donc chez Vien qui était alors peintre du roi, et membre de l'Académie royale de peinture: cet artiste, qui professait depuis 1750, luttant par ses préceptes pour ramener l'art dans la bonne route, fondait cette école d'où devaient sortir tant de grands peintres, qui ont rendu à l'école française dégénérée sa supériorité et sa gloire.

Vien promit aux parents de David de mettre à son instruction du zèle et de l'intérêt.

Le jeune élève lui ayant présenté quelques contours dessinés d'inspiration, Vien en fut frappé: « Il peut, dit-il, s'occuper dès aujourd'hui de « peinture, il a deviné l'art. »

A l'école de ce maître, les progrès de David fu-

rent prodigieux ; son goût se développa à ce point, que deux ans après son admission, il osa concourir pour le grand prix de Rome, et exposa en 1772.

Toutefois, il ne crut point devoir consulter son professeur, et entreprit secrètement son travail.

Vien parvint pourtant à pénétrer le mystère dont l'élève avait voulu s'envelopper.

Le sujet que David avait choisi, était : *Le Combat de Minerve contre Mars et Vénus.*

Malgré de nombreux concurrents, l'Académie lui décerna à l'unanimité le premier prix ; mais Vien, piqué de la conduite mystérieuse de son élève, qui s'était mis sur les rangs sans l'avertir, fit réformer la sentence, et le réduisit à l'honneur du second prix.

La sévérité de Vien ne diminua point cependant l'estime que David avait pour lui, et le jugement honorable qu'il porta toujours sur les ouvrages de son maître, prouve le culte qu'il lui avait voué.

Leur affection réciproque s'accrut des suites de ce jugement, et Vien a dit souvent depuis « que « David était son plus bel ouvrage. »

Dans le courant de l'année 1773, un autre concours fut ouvert. Le sujet proposé était : *Les Enfants de Niobé percés de flèches par Diane et Apollon.*

David voulut concourir, mais, se souvenant de la punition de l'année précédente, il s'empressa de consulter Vien ; toutefois, il fut moins heureux. L'aréopage se divisa ; les uns tenaient pour lui ; d'autres, et c'étaient les plus nombreux, se montraient d'un avis contraire ; le jugement rendu, David n'obtint pas même une mention honorable.

Le jeune élève qui s'était attendu à un autre résultat, fut tellement découragé par cet arrêt, qu'il regardait, non sans raison, comme une injustice, que le chagrin qu'il en ressentit le plongea dans un violent désespoir.

Il logeait alors au Louvre dans les appartements de Sedaine, ancien ami de sa famille.

Cet homme, connu par sa bonhomie qui faisait les délices de la société, l'aimait comme son propre fils.

En rentrant chez Sedaine, David lui fait part

de ce qui vient de lui arriver, et va ensuite s'enfermer dans sa chambre. Pendant trois jours les supplications de cet ami dévoué sont inutiles, David refuse de l'entendre, et ne veut point ouvrir.

Craignant qu'il n'ait attenté à sa vie, tant le silence qui règne l'épouvante, Sedaine se hâte de faire appeler ses parents. Ils arrivent, prient, implorent, sans pouvoir obtenir une parole. Sedaine, dont l'anxiété va toujours croissant court au plus vite chez Doyen, membre de l'Académie, le seul qui eût maintenu son premier vote en faveur de David.

Ce peintre était alors aux invalides, occupé à peindre la chapelle de saint Grégoire

Il va l'y trouver, et lui fait part de ses craintes; il le prie de se joindre à sa famille pour obtenir de David qu'il renonce à une funeste résolution.

Doyen l'accompagne, se nomme, toujours même silence.

On fait des efforts pour renverser la porte, elle résiste.

Alors, Doyen d'une voix forte lui crie :

« David ..! Veux-tu donc seconder les projets « de tes envieux; bientôt ils vont se féliciter d'une « mort qui les débarrassera d'un rival.

« Cesse de t'affliger, la sentence est injuste, je « le sais; ton tableau est bien supérieur à ceux « de tes concurrents; mais oublies-tu qu'il te faut « vivre pour te venger de tes ennemis, pour les « confondre, et les forcer à te couronner, eux-« mêmes, au prochain concours. »

Doyen cherche ensuite à faire comprendre à David que le sort qui vient de le frapper s'attache d'ordinaire aux premiers pas des artistes destinés à prendre un rang élevé dans le monde; il ajoute :

« L'envie les accompagne partout, et lorsque « comme toi l'on est appelé à laisser bien en ar-« rière, et maîtres et disciples, il y aurait lâcheté « à abandonner le combat. »

Les paroles de ce juge que David estime et dont il apprécie les sentiments, raniment le jeune homme. N'ayant pas la force de répondre, il se traîne péniblement vers la porte, qu'il ouvre à ses amis, et tombe en pleurant dans les bras de

En 1817, ce tableau de David appartenait au célèbre mystificateur Musson.

Ce serait une chose précieuse pour l'art, s'il se trouvait réuni à la collection de ce grand maître qui existe au Musée national ; il serait un exemple frappant de la révolution faite par David dans la peinture, et démontrerait, au plus haut degré, le mauvais goût du temps.

Le jugement de l'Académie, loin d'abattre le courage de David, fût pour lui, dans ce nouvel échec, la cause d'un redoublement d'émulation.

« Les misérables ! s'écriait-il ; ils ont voulu me « faire mourir de désespoir, je m'en vengerai par « mes ouvrages. L'an prochain, je veux concou- « rir, et je jure que, pour cette fois, ils seront « contraints de m'accorder le prix. »

En effet, l'année suivante (1775) David concourut et exécuta *Les amours d'Antiochus et de Stratonice*.

Il tint parole.

Les juges qui s'étaient encore entendus pour lui refuser le prix, furent frappés d'une si grande admiration à la vue de cette belle composition,

qu'ils oublièrent leur rancune, et convinrent unanimement qu'il avait mérité la couronne.

Plusieurs de ses collègues furent chargés d'aller le féliciter de son triomphe.

A cette nouvelle, il perdit connaissance; puis, revenu à lui, « Mes amis, leur dit-il, c'est la pre-« mière fois que je respire depuis quatre ans. »

Quelque fut la fortune de ses parents, David n'eut pas toujours les ressources que nécessitaient ses grands travaux. A cette époque, il avait déjà beaucoup produit; on remarqua sa fécondité, sa persévérance, et la trilogie de son concours attira sur lui l'attention publique.

Mademoiselle Guimard, qui l'avait chargé d'orner de peintures le salon de sa maison de la Chaussée-d'Antin, lui paya d'avance le prix convenu, ce qui facilita au jeune peintre ses épreuves pour le concours.

Le plafond du salon de ce magnifique hôtel qui a appartenu depuis au banquier Perregaux, et qui est converti aujourd'hui en de vastes magasins de nouveautés, avait été composé et commencé par Fragonard; mais à la suite d'une

brouille survenue entre l'artiste et mademoiselle Guimard, David fut chargé de le terminer. Il fit le portrait de cette demoiselle, et la représenta en bergère avec les costumes du temps.

Dans le principe, Fragonard avait figuré mademoiselle Guimard avec les attributs qui caractérisent la muse de la danse.

Les tableaux n'étaient pas encore terminés, lorsque Fragonard, curieux de savoir ce que devenait son ouvrage entre les mains de son successeur, trouva le moyen de s'introduire dans la maison, et pénétra dans le salon sans y rencontrer personne. Apercevant dans un coin une palette et des couleurs, il imagine sur le champ de se venger. En quatre coups de pinceaux il efface le sourire des lèvres de Terpsicore, et leur donne l'expression de la fureur, sans nuire toutefois à la ressemblance et au portrait.

Cela fait, il se sauve au plus vite; et, le hasard veut qu'à peine sorti, mademoiselle Guimard se présente, escortée de ses nombreux amis.

Tous venaient pour juger des talens du nouveau peintre.

Quelle ne fut pas l'indignation de mademoiselle Guimard, en se voyant défigurée de la sorte? mais, plus sa colère éclate, plus le portrait acquiert de ressemblance. Les amis battent des mains, font l'éloge de David; mais le lendemain, l'artiste ayant vu le mauvais tour que lui avait joué son confrère, refit entièrement la tête, et changea la déesse en une bergère du temps; et voilà comment *Terpsicore* devint une moderne Chloë.

Au reste, tout ce que David exécutait alors, était tout-à-fait dans la manière du temps, et, comme il l'avouait lui-même, n'était d'aucune importance pour l'art et la postérité.

David venait de franchir une carrière semée de contrariétés et d'obstacles, il avait surmonté cette première période où s'arrêtent tous les peintres d'un talent secondaire, mais il devait grandir et illustrer la route que Vien avait ouverte au génie, et pour cela, il lui fallait visiter Rome.

Il avait besoin d'être éclairé par des études comparatives, et d'étudier d'après l'antique.

La France ne présentait alors aux élèves qu'un nombre assez limité de tableaux modernes; et

nulle collection n'étant accessible sans de grandes formalités, les tableaux des églises de Paris et les œuvres des académiciens étaient les principales ressources des élèves.

David brûlait donc du désir de voir les ouvrages des grands peintres.

Une circonstance fortuite vint à propos seconder ses projets.

En 1775, M. Vien fut nommé directeur de l'école française à Rome.

Aussitôt, il proposa à son élève de l'accompagner dans la capitale des arts.

David prit congé de sa famille, et se mit en route pour l'Italie.

Il avait alors vingt-sept ans.

Quelques jours avant son départ, M. Cochin, graveur du roi et membre de l'Académie, lui fit une observation qui prouve à quel point le mauvais goût dominait alors l'école française (1).

(1) On ne doit nullement s'étonner de l'admiration de M. Cochin pour le tableau du jeune David, malgré le mauvais goût qui y règne, quand on saura que Suvée disait à qui voulait l'entendre, que l'Apollon du Belvédère était *un navet ratissé*.

« N'allez pas faire à Rome comme tant d'au-
« tres, lui dit-il, tâchez de ne pas vous y couler;
« rappelez-vous sans cesse votre charmante com-
« position de *Sénèque*. »

Arrivés en Italie, Vien et David s'arrêtèrent à
Parme; tous deux allèrent voir le dôme de la
cathédrale peint par le Corrège.

A cette vue, David oublia l'école française,
qui avait été jusques là l'objet de son admiration.
Son maître s'en aperçut :

« Eh bien! David, lui dit-il, pensez-vous main-
« tenant que ces ouvrages soient supérieurs à ceux
« que vous connaissez de nos modernes? Surtout,
« calmez-vous, mon ami, calmez votre tête.
« Vous êtes fait pour perdre ou régénérer l'école,
« et de quelque côté que vous vous jetiez, vous
« y entraînerez vos condisciples. Réservez votre
« enthousiasme pour Rome, contentez-vous d'ad-
« mirer; à Rome vous comparerez, et puis vous
« serez le maître de prononcer et de choisir. »

Ils touchèrent enfin au but de leur voyage,
tant désiré par David.

Cette cité antique, le berceau des arts et de la

littérature, ses obélisques, ses amphithéâtres, ses colonnes, ses mausolées et tous les restes de sa splendeur, agitèrent violemment son cerveau.

Ce fut au milieu de tous ces grands souvenirs, parmi les chefs-d'œuvre de *Praxitèle*, de *Phidias*, de *Raphaël* et de *Michel-Ange*, que *David* sentit son infériorité.

Ces émotions faillirent de nouveau lui être funestes.

A Rome, il s'enferma des jours entiers dans sa chambre, pleurant à chaudes larmes, se disant qu'il fallait qu'il recommençât toutes ses études; qu'il avait, de plus qu'à son début dans la carrière, à oublier tout ce qu'il avait appris, pour recommencer sur de nouveaux frais et dans une route toute nouvelle.

M. Vien le soutint dans cette épreuve difficile, lui montrant dans l'avenir la gloire qui l'attendait, et la récompense que lui promettaient ses longs travaux.

Alors son énergie prit un nouvel essor; l'étude de l'antique l'absorba tout entier:

« Je veux, dit-il, je veux que mes ouvrages

« portent le caractère de l'antiquité, au point « que s'il était possible qu'un Athénien revint au « monde, ils lui parussent être le faire d'un « peintre Grec. »

Raphaël et *Michel-Ange* devinrent désormais ses modèles.

David abandonna quelque temps ses pinceaux pour courir, le crayon à la main, dans tous les lieux où Rome étalait ses chefs-d'œuvre. Il visitait les palais, les salles du Vatican, dessinant tout ce qui s'offrait à sa vue; et le soir, à la lumière, il réunissait dans un cahier tous les dessins de la journée. Ces cahiers forment aujourd'hui la plus riche et la plus précieuse collection d'études qui existe. Il en composa cinq gros volumes, qui ne le quittèrent pas.

Il faisait aussi porter dans sa chambre tous les plâtres des bas-reliefs de la colonne *Trajane*, et là, sans prendre de repos, il étudiait le reste de la nuit.

A l'académie, où il ne paraissait plus que rarement aux leçons, il remarqua un jour qu'un de ses condisciples, le jeune *Lamarie*, au lieu de

mettre à l'effet sa figure, comme tous les autres pensionnaires, se contentait d'en faire le trait, et qu'il y travaillait souvent plus d'une semaine.

« Dis donc, Lamarie, lui demanda-t-il, est-ce « que tu ne vas pas bientôt ombrer ta figure? »

« Crois-tu, répliqua Lamarie, que le dessin gît « dans quelques hachures plus ou moins bien « faites? Le dessin est tout dans le trait; mets de« dans ce que tu voudras. »

David examina avec plus d'attention les ensembles de son condisciple, il observa combien ses esquisses étaient savamment tracées, avec quelle science l'anatomie était sentie, avec quel savoir les raccourcis étaient enveloppés et compris.

A partir de ce moment, il cessa d'ombrer ses académies.

David s'en rapportait à Lamarie (1) pour ses esquisses. Ce dernier lui disait toujours : « Il faut dans « ton trait des crampons et des roulettes. »

(1) Lamarie a laissé aux Tuileries une fort belle copie du marbre de l'Apolline. Ce savant dessinateur est mort à Nantes, en 1838, totalement oublié de ses concitoyens.

Il est vraisemblable qu'il entendait par là de la vigueur et du mouvement.

Un peu plus tard, Lamarie disait à David qui continuait toujours à lui montrer ce qu'il faisait : « C'est beaucoup mieux, les crampons y sont, « mais pas encore les roulettes ; courage, cela « viendra. »

David a confessé depuis qu'il n'était devenu dessinateur que par les conseils de ce condisciple.

Vien qui ne comprenait pas pourquoi David aimait à s'isoler de ses camarades, le menaça de lui faire retirer la pension du gouvernement s'il ne fournissait ses académies dans le temps voulu.

« Allons, lui dit-il, j'avais conçu de vous des « espérances qui ne se réaliseront pas : décidé- « ment vous vous coulez. »

« Eh bien ! répondit David qui était sûr de lui, « si je me coule, j'en subirai les conséquences, « et n'accuserai personne de mes erreurs. »

Ce fut peu après ces remontrances, qu'il avertit Vien qu'il venait de traiter un sujet grec, et qu'il lui soumit sa composition des *Funérailles de Patrocle*.

David reçut les félicitations de son maître et de ses condisciples; son tableau obtint à Rome un immense succès.

Encouragé par ce triomphe, il sentit doubler sa confiance, et ne douta plus alors qu'il ne fût dans la bonne voie.

Un voyage qu'il fit à Naples avec un jeune et studieux antiquaire, *Quatremère de Quincy*, décida de son genre et de son talent. Ses yeux se dessillèrent tout-à-coup, et il fut un autre homme.

De retour dans la ville des Césars, il s'écriait à chaque pas : « J'ai été opéré de la cataracte. »

A cette époque, en Italie, tous les artistes avaient tourné leurs méditations vers les monuments de la Grèce, rivalisant d'enthousiasme et de savoir pour les apprécier et les expliquer.

L'exhumation d'une ville antique sortant presque intacte de son lit de cendres, les ruines de Palmyre, de Balbek et de Poes, devenues l'objet d'un examen particulier, les fouilles de la Villa Adriana, les gravures qui reproduisaient les villes victimes du Vésuve, préoccupaient tous les esprits; et comme si rien ne devait manquer

à cette rénovation de l'art antique, il se trouva un homme de génie pour le populariser.

Cet homme était Winckelmann.

David tenta d'enchérir sur la belle nature antique, en passant par l'intermédiaire de la sculpture antique; il s'étudia à reproduire la couleur harmonieuse des peintres grecs, dont le caractère devait le conduire au suprême degré de perfection.

Il chercha ses inspirations dans les admirables collections du Vatican, du cardinal *Albani*, du prince *Borghèse*; il s'essaya aussi à des copies, et exécuta celle du beau tableau de la *Cène* par *Valentin*, que les hommes de l'art ont estimée depuis égale à l'original.

David avait alors trente ans.

Il passa ainsi les cinq années de son pensionnat à Rome, ne prenant les pinceaux que pour envoyer à Paris les études exigées des pensionnaires du roi.

Ce fut à cette époque qu'il fit deux académies peintes d'après nature et d'un rare mérite : l'esquisse et le tableau de Saint-Jérôme, tableau en

manière d'académie ; enfin, la tête d'un Bélisaire et de l'enfant qui l'accompagne.

Tous ces fragments fixèrent sa réputation.

David fut chez le vieux *Pompée Battoni*, qui était alors le peintre en vogue de l'Italie, et le pria de venir voir ses ouvrages.

Ce dernier lui répondit :

« Vous autres Français, vous faites bien les « esquisses, je le sais ; j'irai chez vous lorsque « vous aurez fait un tableau ; c'est là que je vous « attends. »

Le portrait équestre du comte *Potocki*, grand comme nature, fut à peu près exécuté dans le même temps, et exposé au public.

Ces différentes études occupèrent les quatre premières années de sa résidence à Rome.

Dans la cinquième, après la copie des chefs-d'œuvre principaux des plus grands maîtres, il voulut, avant de quitter cette ville, y créer un ouvrage de plus longue haleine, et entreprit, en 1779, le tableau des *Pestiférés*.

La ville de Marseille lui avait commandé ce travail pour le Lazaret : le tableau devait repré-

senter saint Roch invoquant la Vierge pour les pestiférés de Marseille.

David donna à cette composition une légère teinte de l'école française; mais l'expression de la nature y est si grande, qu'en la voyant, le spectateur est tenté de croire qu'il assiste à une scène réelle: l'attitude d'un pestiféré, couché au premier plan, est admirable de conception.

A Rome, les peintres affluaient chez David, et le vieux Pompée Battoni, surnommé le restaurateur de l'école romaine, s'empressa d'y accourir.

Le vieillard fut surpris d'un si beau talent; il resta longtemps sans proférer une parole, puis il tendit la main à David, en lui disant: « depuis « plus d'un demi siècle que j'habite cette ville, j'ai « vu les peintres de toutes les nations; je connais « tous les ouvrages qu'ils ont fait sous nos yeux; « je ne me rappelle aucune toile qui soit compa- « rable à la vôtre. Vous avez là, dans votre pes- « tiféré, une figure digne de *Michel-Ange*. Croyez « moi, jeune homme, ne retournez pas en France: « vous seul êtes digne de me remplacer ici. En

« France, ils ne sauront pas apprécier votre mé-
« rite, et vous vous y perdrez. »

Durant son séjour à Rome, David s'était lié avec un jeune homme nommé Charles Pécoul dont le père était à Paris, architecte entrepreneur des bâtiments du roi.

Le jeune Pécoul disait souvent à David : « Tu es « fait pour aller loin dans les arts; tu es mon « meilleur ami, il faut que je te marie : j'ai une « sœur, je veux te la faire épouser. »

David qui regardait ce propos comme une plaisanterie, répondait toujours:

« Ton père est riche, et moi je ne possède que « mes pinceaux, comment veux-tu qu'il consente « à me donner ta sœur? »

Pécoul insistait néanmoins, et lors du départ de David pour la France, en 1780, il lui donna une lettre pour son père, le priant de la lui remettre.

Arrivé à Paris, David oublia la lettre et les projets de son ami, et se livra tout entier à son art.

Ce fut à cette époque qu'il fit son tableau de

Bélisaire, qui, un an après, le fit admettre comme agrégé à l'Académie royale.

L'électeur de Trèves acheta cet ouvrage, mais, par suite des événements politiques, il devint la possession de Lucien Bonaparte, qui le fit placer dans sa galerie, dont il fut un des sujets les plus remarquables.

La belle tête du général romain, aveugle et réduit à recevoir l'aumône; l'attitude de ce soldat qui a servi sous ses ordres et qui le reconnaît, ce guide, seul soutien de sa grandeur déchue, commandent le respect et l'attendrissement.

Les censeurs les plus froids ne purent refuser leurs suffrages à ce tableau; et tandis que la foule se pressait autour de cette composition, et la contemplait avec recueillement, David, désireux de savoir par lui-même ce qu'on pensait de son ouvrage, entra incognito dans la salle de l'exposition.

Il est aussitôt reconnu, et les spectateurs de l'enlever, et de le porter en triomphe devant son œuvre.

David, reçoit avec calme les hommages de ses

concitoyens. Apercevant Sedaine parmi les curieux, il écarte la foule et s'élance dans les bras de son ami, qui, de bonheur et de joie, fondait en larmes.

« Vous venez, lui dit le vieillard, de recevoir « l'éloge le plus flatteur qui puisse encourager un « artiste. Un instant j'ai craint que vous ne fus- « siez énivré de cet accueil; mais votre sang-froid « prouve que vous en étiez digne. »

Dès lors, la renommée de David s'établit dans toute la France. Il ne fut bruit que de ses ouvrages.

David avait un de ces travers qui caractérisent les hommes supérieurs.

Il avait la prétention d'être un grand mélomane, et se croyait aussi bon juge dans ce dernier art qu'en peinture, quoiqu'il parvînt très difficilement à faire sa partie sur le violon.

Il avait aussi la manie de ne trouver bonne que la musique italienne. La musique allemande lui faisait mal, et Gluck était sa bête noire.

Pour célébrer le triomphe que lui avait mérité la belle composition de son *Bélisaire*, il alla passer

la soirée chez Madame Vernet, femme du célèbre peintre de marine, où il rencontra son ami Porta.

Ce compositeur romain amena la conversation sur les arts et sur la musique.

Il avait arrangé avec Madame Vernet des paroles italiennes sur le grand air d'*Iphigénie en Tauride*, de *Gluck*: Oh ! malheureuse Iphigénie. . . . .

Madame Vernet se mit au piano, et chanta cet air.

David en extase, de s'écrier: « mettez donc « votre Monsieur Gluck à côté de cela ! »

Madame Vernet, sans lui répondre, recommença l'air avec les paroles françaises.

Quelle ne fut pas la confusion de David, quand Madame Vernet lui dit :

« Mais, Monsieur, c'est du Gluck ! »

« Alors, répliqua David, c'est apparemment « notre langue qui est cause de cela ; le français « est anti-musical. »

Rarement ce grand artiste manquait une représentation aux Italiens; il y dormait tout

« spacieuse pour y recevoir votre femme, car « enfin vous devez vous marier. Tenez, mon « jeune ami, pourquoi tous ces détours? si vous « m'eussiez remis la lettre de mon fils à votre « arrivée, il y a longtemps que vous seriez mon « gendre.

« Vous voulez vivre pour l'art. Eh bien! tra- « vaillez pour la gloire! je travaillerai, moi, « pour votre fortune. Ce soir, venez souper en « famille, et vous ferez connaissance avec celle « que je vous destine. »

Malgré des offres aussi engageantes, David hésitait encore, ne voulant pas engager sa parole sans avoir consulté Sedaine, ni sans y avoir mûrement réfléchi.

Il courut chez l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, et raconta à son cher Sedaine l'entretien qu'il venait d'avoir avec M. Pécoul.

Sedaine avait des filles à marier, et, depuis longtemps, il nourrissait la pensée d'en donner une à David. Mais dans l'indécision où il le trouva, il ne crut point devoir augmenter son embarras en lui parlant de son dessein, et, en ami

désintéressé, il donna son assentiment au projet de M. Pécoul.

« Acceptez, lui dit-il, la proposition généreuse « qu'on vient de vous faire.

« Fortune, honneur, probité, tout est là : et « dans une famille aussi honorable, vous ne « pouvez que trouver un puissant soutien contre « vos ennemis; car, vous aurez les vôtres, mon « jeune ami, le talent crée les envieux. »

David ne balança plus; il se rendit à l'invitation de M. Pécoul, qui, en voyant entrer dans sa famille un artiste aussi célèbre, le reçut avec effusion.

David épousa, le 16 mai 1782, Marguerite-Charlotte Pécoul; son mariage fut célébré dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois (1).

---

(1) Il eut de ce mariage Charles-Louis-Jules David, né le 15 février 1785, qui fut consul de France à Otrante, auditeur au Conseil d'Etat et sous-préfet à Stade, lors de la réunion des villes anséatiques à la France.

Charles David n'exerça aucun emploi sous les Bourbons, et fut nommé, après la révolution de 1830, professeur de langue grecque à la Sorbonne, poste qu'il occupe encore aujourd'hui.

Il épousa à Smyrne, en 1820, Maria Capinaki, femme d'une

Le lendemain de ses noces, le célèbre mystificateur Musson, son ami intime, vint lui rendre visite à l'Hôtel-de-Ville.

Le peintre composait alors son sujet d'*Hector* et d'*Andromaque*.

Du plus loin qu'il aperçoit Musson :

« Parbleu, mon cher ami, s'écrie-t-il, il est bien

---

beauté remarquable, et qui appartenait à une famille de riches négociants.

Il en eut deux fils, Eugène et Jérôme.

Le peintre David eut, le 15 avril 1784, un autre fils, nommé François-Eugène David, qui devint chef d'escadron au 1er régiment de cuirassiers, membre de la Légion d'Honneur.

Après la désastreuse campagne de Waterloo, il quitta le service, et mourut d'une hypertrophie le 19 août 1830.

Il avait épousé, le 24 mai 1825, Anne-Virginie Chassagnole, dont il eut un fils, Jacques-Louis-Jules David, né le 16 mai 1829.

Marguerite-Charlotte Pécoul mit au monde, le 26 octobre 1786, deux filles jumelles ;

La première, mariée le 29 mars 1805, au baron Claude-Marie Meunier, lieutenant général, grand officier de la Légion d'honneur, chevalier de la couronne de fer, décédé en 1847.

La seconde, le 24 mai 1806, au baron Jean-Baptiste Jeanin, lieutenant général, commandeur de la Légion d'Honneur, chevalier de la couronne de fer, mort en retraite le 2 mai 1830.

malheureux que ce soit aujourd'hui mon retour de noces; sans ce contre-temps, nous dînerions ici ensemble, ce qui m'amuserait beaucoup plus que d'aller bailler au milieu de mes grands et petits parents.»

Se ravisant tout-à-coup :

« Dis-donc, mon cher Musson, ne pourrions-« nous pas manger ici? Je broderai une histoire, « nous arriverons à la fin du repas, et je te pré-« senterai à toute ma famille. »

Ce qui fut dit, fut fait.

Le mystificateur alla aux provisions, et nos deux amis dînèrent sur la table, où, peu d'instants auparavant, siégait le modèle d'*Andromaque*, pleurant sur le corps de son cher *Hector*.

Musson égaya le festin par sa verve intarissable, et les mille petits riens qui le distinguaient. David fut enjoué; mais, fidèle à son engagement, escorté de son cher Pylade, il ne parut dans sa famille qu'au dessert.

David continua à professer après son mariage.

Quelquefois trivial, mais toujours lumineux,

il possédait l'art de se faire comprendre et diversifiait ses leçons.

En éclairant, il échauffait; en corrigeant, il était sublime.

Un jour, en présence d'un modèle aux formes athlétiques, il prend le crayon des mains de l'élève qu'il corrigeait, et avec cette exclamation: « Oh! divin Michel-Ange! » s'échappe de son crayon la forme dont il avait été saisi, tracée dans les sentiments de ce grand maître.

D'autres fois, sa parole était pleine de bonhomie.

Ayant remarqué qu'un élève faisait constamment la même figure, quel que fut le modèle, il lui dit:

« Quand vous faites un pique-nique avec vos
« amis, vous entendez boire et manger pour
« votre argent; eh bien! puisque vous payez
« comme les autres des modèles variés, mangez-
« en donc votre part.

Il poussait la franchise jusqu'à la dureté envers les élèves qui ne montraient aucune vocation pour leur art.

« Mes amis, leur disait-il, êtes-vous donc sous
« le coup d'un jugement du tribunal qui vous
« condamne à faire de la peinture; s'il y a juge-
« ment, nous devons le respecter; mais s'il n'y en
« a pas, rabotez des planches. »

D'une composition dont le premier plan n'était pas assez vigoureux, il disait souvent:

« Il y manque le regeingo. »

David indiquait à ses élèves le genre de peinture auquel ils semblaient disposés. Il se gardait bien de leur proposer ses ouvrages, ne leur montrait jamais que la nature comme modèle de coloris, et les belles statues de l'antiquité comme règle du dessin. En les laissant à leur libre arbitre dans les études, David les conduisait à la perfection sans qu'ils s'en doutassent.

Les concours annuels de l'Académie n'étaient que triomphes pour l'école de David.

Au nombre de ses premiers élèves, on peut citer MM. Maigeon, mort en 1832, conservateur de la galerie de la Chambre des Pairs; Germain Drouais, qui promettait une grande célébrité, et pour lequel David conserva, jus-

qu'à son dernier soupir, une affection paternelle.

C'est de lui qu'il disait souvent après sa mort:

« En le perdant, j'ai perdu mon émulation.
« Lui seul pouvait troubler mon sommeil. »

Il fit élever dans le jardin de l'appartement qu'il occupait au Louvre, un petit monument dans lequel il déposa toutes les lettres de son élève chéri.

Ce monument disparut lors des réparations que l'on fit au Louvre, en 1810; il était alors placé près d'une volière.

Ducis, l'ami de David, inspiré par le rapprochement de ce tombeau et des tourterelles que renfermait la volière, composa quelques vers; puis, le sentiment développant chez lui l'idée mère, il fit une épître qu'il voulut dédier à David, mais ce dernier s'en défendit en ces termes:

« Tu es mon ami, l'on regarderait tes vers « comme un encens; dédie-les plutôt à Vien, cela « te fournira l'occasion de parler de mes condis- « ciples. »

Telle fut l'origine de l'épître suivante :

« De l'école française heureux restaurateur,
« Qui, du grand art de peintre atteignant la hauteur,
« Aux fécondes leçons as su joindre l'exemple ;
« Toi, qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple
« Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
« Quand la vertu s'unit à l'éclat des talents ;
« Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage ;
« Vien, c'est toi, le premier qui vengeant son outrage,
« Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
« Le brillant coloris, la sévère ordonnance ;
« Et de l'art, en un mot, le charme et la science.

Ce morceau de poésie, admirable de pureté, est encore, de nos jours, le modèle des épîtres.

David donna à plus d'un artiste de bons et utiles conseils sur la composition.

Madame Vigée-Lebrun lui parla un jour de l'embarras où elle se trouvait pour composer le tableau en pied de la Reine *Marie-Antoinette*, ayant sur les genoux le dauphin, et, près d'elle, Madame, depuis duchesse d'Angoulême.

« Votre mari a dans sa bibliothèque les œuvres « de Raphaël, lui dit David, faites apporter

« ces gravures et nous allons trouver votre af-
« faire. »

En effet, David choisit la *Sainte-Famille*, et la montrant à Madame Lebrun :

« Voilà votre tableau, s'écria-t-il, la *Vierge* « sera la *Reine*; l'enfant *Jésus*, le *Dauphin*, et le « *saint Jean*, la *Princesse*.

« Mais, mon cher David, lui objecta Madame « Lebrun, ne craignez-vous pas qu'on ne me re- « proche d'avoir pillé? »

« Bah! faites comme Molière, prenez votre « bien où vous le trouvez. Je vous certifie que, « quand vous aurez ajusté tout cela avec des ha- « billements à la mode, et des meubles de cette « époque, personne ne pourra se douter qu'une « composition de Raphaël vous ait servi de « modèle. »

Ainsi que l'avait prédit David, personne ne s'aperçut jamais de ce plagiat.

Peu de temps après la célébration de son mariage, une dame de la Cour, madame la maréchale de Noailles, qui brûlait du désir d'avoir un *Christ* peint par David, le manda chez son mari, alors

ministre de la guerre, et qui partageait l'enthousiasme de la maréchale pour les talents du peintre.

Il se rendit chez M. de Noailles au jour indiqué, y rencontra bon nombre de courtisans, et peu après fut reçu dans son cabinet.

« Eh bien ! lui dit le ministre, à présent que « toute cette foule de solliciteurs est écoulée, et « qu'il n'y a plus que deux hommes en présence, « ce n'est pas le maréchal qui est le grand « homme ! »

« Pardonnez-moi, monseigneur, lui répondit « David, puisque vous êtes assez grand pour en « faire l'observation. »

Voilà quelles étaient alors les idées de la haute aristocratie, de la véritable noblesse !

Depuis que le gouvernement de Louis-Philippe a créé la *noblesse de finance*, nous ne pourrions pas en dire autant de la nouvelle.

Le maréchal lui commanda donc un *Christ*. David s'en excusa, alléguant qu'il n'avait jamais exercé ses pinceaux dans ce genre. Madame de Noailles ayant joint ses instances à celles du maréchal, David se vit obligé de les satisfaire.

Il exécuta le *Christ*, mais sans ardeur; ce genre ne lui offrant pas d'attraits.

Malgré le peu de cas que David paraissait faire de cet ouvrage, la foule, attirée par la renommée de l'auteur, se portait à la chapelle où se trouvait son œuvre; le concours des curieux fut si grand, que madame de Noailles fut contrainte de retirer le tableau.

David regretta dans la suite d'avoir exercé son art sur un sujet qu'il disait n'avoir pas compris; et il se joignit à ceux qui le critiquaient.

Agrégé depuis longtemps, il voulut se faire recevoir académicien, et, pour obtenir cet honneur, il composa le tableau de la *Mort d'Hector*, qu'il présenta en 1783.

Sa réception fut votée à l'unanimité.

Investi de cette nouvelle dignité, il sentit le besoin de retourner à Rome pour y observer les beaux modèles qui avaient pu échapper à ses études pendant son premier séjour; modèles qu'il lui importait d'étudier pour composer une commande que lui avait faite le comte d'Angévilliers, surintendant des bâtiments du roi.

L'obstacle qui le contraignait d'ajourner ce projet, était la dépense que devait entraîner un tel déplacement. Cependant, dans ses entretiens, il laissait percer son dépit.

M. Pécoul s'en aperçut.

« Vous êtes soucieux, quelle peut en être la « cause ? » demanda-t-il à son gendre.

David lui parla de son sujet des *Horaces* qui le forçait de nouveau à visiter Rome, des soins qu'il avait à donner à sa jeune famille, de son chagrin de laisser sa femme à Paris pendant un an, temps qui lui paraissait nécessaire pour terminer son œuvre.

« N'est-ce que cela ? lui dit M. Pécoul. Et pour« quoi laisseriez vous votre femme ici ? Il faut « l'emmener avec vous. »

David ayant fait observer les dépenses que ce voyage nécessitait, dépenses qui devaient dépasser la somme allouée par le roi, M. Pécoul lui ferma la bouche en lui disant :

« Voici dix mille francs ; emmenez votre femme, « je veillerai sur vos enfants.

« Si la somme n'est pas suffisante, je la dou-

« blerai : tout ce que je vous recommande, c'est
« de faire votre tableau. »

Débarrassé ainsi de tous soucis, David partit avec sa femme, au grand regret de tous les artistes, ses élèves.

Cependant il se fit accompagner de celui qu'il affectionnait le plus, du jeune Drouais qui venait de remporter le grand prix pour sa belle composition « *La Cananéenne* » ouvrage digne du pinceau de Poussin.

Drouais était son élève favori, mais, avant son départ, il avait songé à ses autres élèves et les avait plaçés chez Brennet, peintre, disait-il, sans manière, et qui par conséquent ne pouvait détruire les principes qu'il leur avait donnés.

Drouais se réjouissait du bonheur de voir l'Italie.

A leur entrée dans Rome où ils descendirent de voiture, David apercevant des corbeaux qui volaient à sa droite, dit à Drouais :

« Nous sommes ici sur la terre des augures. Ces
« corbeaux me prédisent une belle étoile. »

« Malheur à moi ! » s'écria en riant son élève, qui avait les corbeaux à sa gauche.

Hélas ! cette fatale prédiction ne s'accomplit que trop tôt pour l'art !

David fit un chef-d'œuvre du *Serment des Horaces*. Drouais mourut deux ans après, des suites de la petite vérole, à l'âge de 25 ans.

Au commencement de son travail, lorsqu'inspiré par le souvenir des trois guerriers qui avaient sauvé Rome, David donnait à sa composition la noblesse et la simplicité, Drouais le pressait fortement de représenter les trois Horaces nus : David s'y opposa constamment, lui objectant que traiter ainsi son sujet, serait peut-être d'une trop grande hardiesse : « Plus tard, ajouta-t-il, je tenterai cette « innovation ; pour le moment, je ne suis pas assez « sûr de moi pour une chose aussi difficile. »

David résolut dans la suite ce grand problême, dans son tableau des *Sabines*.

A l'exposition des *Horaces*, cette page savante et historique où le peintre rivalisa de talent avec Corneille, le concours des spectateurs fut immense.

Toutes les classes de la société, les cardinaux,

les savants, s'empressèrent de lui payer leur tribut d'admiration.

David alla prier de nouveau le vieux Pompée Battoni de venir voir son œuvre. Malgré son grand âge il se déplaça, et fut saisi d'admiration devant ce bel ouvrage.

« Ce tableau, lui dit-il, est bien supérieur à « celui que j'ai déjà loué : je vous le répète, res« tez à Rome, vous y serez mon successeur. Je ne « crains pas de blesser ces messieurs, ajouta-t-il, « en montrant le cortége d'artistes dont il était « entouré; aucun d'eux ne peut prétendre comme « vous à cette succession, ni espérer de se voir « un jour à la tête de notre école. »

Ému de reconnaissance, David remercia le bon vieillard, mais il sentait qu'il était appelé à régénérer l'école française, et David était avant tout patriote.

Le bruit de cet ouvrage parvint jusqu'au pape qui témoigna le désir de le voir.

Les lois de l'étiquette interdisant au pontife toute visite à un simple particulier, David reçut l'invitation de l'envoyer au Vatican.

Mais comme ce tableau appartenait au roi de France, et qu'il avait été composé en son honneur, le cardinal de Bernis, alors ambassadeur à Rome, fut obligé de le faire enlever pour ainsi dire de vive force pour l'envoyer figurer au salon de 1786. Le cardinal se chargea ensuite d'excuser David auprès du Saint-Père, en lui faisant comprendre, ce qui était vrai, que le tableau était tout disposé pour être expédié en France.

David dit adieu à l'Italie, et, comblé d'honneurs, revint dans sa patrie, emportant les palmes et les couronnes que le peuple latin avait semées sur son passage.

La même ovation attendait dans *Lutèce* le héros de l'Italie.

Son ouvrage fut accueilli avec transport.

On renonça à l'ancienne manière pour s'attacher au nouveau caractère qu'il venait d'imprimer à la peinture.

Les sculpteurs, les graveurs et les architectes ne songèrent plus qu'à imiter son genre; et meubles, costumes, ornements, tapisseries, tout changea de style et de goût.

Dès ce moment, l'envie s'attacha à la carrière de David, et cette réforme subite, qui substituait des idées nouvelles aux anciennes habitudes, déplut à de vieilles têtes, qui firent tous leurs efforts pour combattre cette révolution.

Au premier rang des antagonistes de David était M. d'Angévilliers. Non seulement il chercha chicane à David qu'il accusa de désobéissance, mais il se refusa à donner à ce tableau les éloges que chacun lui apportait, le critiquant même amèrement. David, qui avait la conscience de son talent, le pria de lui faire connaître les griefs qu'il avait contre lui.

Le comte, mis en demeure de s'expliquer, répondit qu'il avait pris une trop grande toile, et que son tableau excédait de six pouces la dimension prescrite par le roi.

« N'est-ce que cela? repartit David; eh bien! « prenez des ciseaux, et coupez ce qu'il y a de « trop. De plus, s'il le faut, ajouta-t-il, je saurai « bien renoncer à mes honoraires. »

M. d'Angévilliers voulut répliquer, mais, cette fois, les rieurs ne furent point de son côté.

Ce débat fit du bruit. Madame d'Angévilliers, qui était une femme d'esprit, fit sentir au comte tout le ridicule d'une semblable sortie.

Elle alla trouver David, occupé alors à composer son tableau de *Brutus*, et le pria d'agréer ses excuses pour la conduite de son mari.

« Il est bête (1), lui dit-elle, mais il n'est pas « méchant. Je suis chargée de vous inviter à dîner, « et de vous engager à faire, pour le roi, un pen- « dant au chef-d'œuvre dont vous venez d'enri- « chir la France. »

David se rendit à l'invitation du surintendant, et tout fut oublié.

Cette scène se passait au mois d'août 1786. Le 25 du même mois, jour de la fête de David, Madame d'Angévilliers lui envoya un superbe ananas, lié avec un brin d'herbe. Ce fruit, arrangé en forme de bouquet, était accompagné d'une fable en vers, intitulée : l'*ananas et le brin d'herbe*.

(1) Historique.

L'ananas représentait David; le comte était personnifié par le brin d'herbe.

David conserva cette fable comme un doux souvenir, et continua ses visites au surintendant.

M. d'Angévilliers recherchait les artistes, il les réunissait souvent, et ses invitations semblaient s'adresser de préférence aux peintres dont la position ne répondait pas toujours au mérite; de ce nombre, était *Lantara*. Cet artiste, qui passait aux yeux de ses camarades pour le *Bias* de la peinture, n'ayant jamais ni sou ni maille, va un jour trouver David, et lui expose la position dans laquelle il se trouve. Il venait d'être invité chez le surintendant, chez lequel, disait-il, il ne se souciait pas beaucoup d'aller. Le brave cher homme emploie à cacher sa misère toutes les formes possibles, mais David comprenant son embarras, avec le concours de ses amis que cette scène amuse, parvient enfin à le rendre présentable.

L'un, lui prête un habit; l'autre, un gilet; un troisième, un chapeau, une épée, et à l'heure convenue, tous deux se rendent chez le comte.

Peu de personnes se pressaient alors dans les

salons; Lantara fit bonne contenance. Mais lorsqu'il vit arriver les cordons bleus, les duchesses, les marquises, etc., il commença à se sentir gêné, et s'adressant à son introducteur: « Dis-donc, « David, est-ce qu'il ne serait pas égal à M. d'An- « gévilliers de me donner mon dîner en argent? « Je m'en irais chez le petit Flipo, où je serais sûr « de trouver des connaissances, tandis que *je « m'embête ici avec toutes ces poupées et ces man- « nequins dorés?* » David eut toutes les peines du monde à détruire une pareille idée.

En 1787, David visita la Flandre. A Anvers, il s'arrêta chez un comte, dont le nom nous échappe, mais qui descendait en ligne directe de Rubens, par les femmes.

Ce seigneur, qui était grand amateur des arts, surprit un jour David au moment où il se disposait à répondre à une lettre de son beau-père. Le comte le prie d'attendre, sort et revient un instant après avec une longue épée, portée par deux laquais; il la tire du fourreau, la pique dans le parquet, et dit à David: « datez votre lettre à « l'ombre de l'épée de Rubens. »

C'était celle qu'Elisabeth, reine d'Angleterre, avait donnée à Rubens, lors de son ambassade.

De retour à Paris, David composa, entre les *Horaces* et *Brutus*, son tableau des *Amours de Pâris et d'Hélène*, pour le comte d'Artois. Dans la même année, il fit la mort de *Socrate* pour le comte de Trudaine, les portraits de monsieur et madame Lavoisier, et ceux de monsieur et madame Thélusson.

Le tableau de *Brutus* ne fut terminé qu'en 1789. Lorsqu'il parut, M. Pierre, premier peintre du roi, vint, comme c'était son droit, voir cette composition.

Après l'avoir examinée, il dit à David :

« Allons, monsieur, continuez. Vous nous « avez fait dans vos *Horaces* trois personnages sur « la même ligne, ce qui ne s'était jamais vu! Ici, « vous mettez le principal acteur dans l'ombre! « C'est comme chez Nicolet, de plus fort en plus « fort! Au reste, vous avez raison, le public « trouve cela beau; il n'y a rien à dire. Mais où « avez-vous vu, par exemple, que l'on pût faire

« une composition qui eût le sens commun, sans « employer la ligne pyramidale? »

Avec les idées de l'Académie, la composition n'était autre chose qu'un bout-rimé à remplir. Que l'on juge, d'après cela, des progrès que David fit faire à la peinture, et des combats qu'il eut à soutenir contre l'envie !

Cependant, la révolution marchait à pas de géant; l'orage était suspendu sur Versailles et Trianon. 89 devait renverser l'esclavage galonné, les armoiries princières et les voitures dorées, dont les chevaux allaient être employés au service de l'Etat.

Entraîné dans le mouvement révolutionnaire, lancé dans la carrière politique, David abandonna son art pour se livrer à l'étude des lois.

De peintre il devint législateur.

Toutefois, sur un décret de l'assemblée constituante, il entreprit cette grande scène politique qui décida du triomphe de la révolution. Alors son pinceau exécuta la composition la plus imposante qui soit sortie d'un cerveau humain.

En extase devant ce chef-d'œuvre, l'assemblée

décréta qu'une souscription nationale pourvoirait à l'achèvement du tableau *du Serment du jeu de Paume.*

Les travaux de cette assemblée, dont le nom est immortel, se continuèrent jusqu'en 1791, époque à laquelle elle déclara sa mission remplie.

Une nouvelle élection des mandataires du peuple devant avoir lieu, les électeurs de Paris offrirent à David la députation : il la refusa, alléguant le travail immense qu'exigeait son tableau.

Quoi qu'il en soit, la révolution, commencée sous d'heureux auspices, se rembrunissait, et prenait un aspect inquiétant. Les intrigues de la cour avec l'étranger semaient la défiance dans les esprits. Ce revirement dans la politique changea la résolution de David.

Au mois de septembre 1792, il fut élu membre de cette assemblée extraordinaire qui épouvanta le monde par ses mesures énergiques, mesures qui, nous sommes forcés de le confesser ici, décidèrent du salut de la France.

Le rôle actif qu'il remplit à la Convention lui fit suspendre ses travaux ; les événements mar-

chèrent, mais le tableau du *jeu de Paume* resta inachevé.

Le 15 avril 1792, il avait été un des principaux ordonnateurs de la fête donnée aux soldats de Châteauvieux, condamnés pour insubordination par leurs officiers, et jugés par les lois de leur pays, pour n'avoir point voulu tourner leurs armes contre le peuple.

Dans cette solennité, où David invita la commune de Paris, ce fut Pétion qui porta la parole.

Voici le discours qu'il prononça :

Monsieur le Maire, Messieurs :

« Dans quelques jours, nous possèderons au « milieu de nous nos frères, les soldats de Châ« teauvieux. Leurs fers sont tombés à la voix de « l'assemblée nationale; leurs persécuteurs ont « échappé au glaive de la loi, mais non pas à « l'ignominie. Bientôt, ces soldats généreux re« verront le Champ-de-Mars, où leur résistance « au despotisme a préparé le règne de la loi; « bientôt ils embrasseront leurs frères d'armes, « ces braves gardes françaises dont ils ont par« tagé la défense héroïque.

« Une bienfaisance fraternelle et des honneurs « éminents acquitteront envers les soldats de « Châteauvieux la dette que la patrie a con- « tractée.

« Ainsi, les efforts du civisme seront à jamais « encouragés. Cette fête sera partout l'effroi des « tyrans, l'espoir et la considération des patriotes. « Ainsi, nous prouverons à l'Europe que le « peuple n'est pas ingrat comme les despotes, et « qu'une nation libre sait récompenser les sou- « tiens de sa liberté, comme elle sait frapper les « conspirateurs sur les marches du trône.

« Que les magistrats du peuple consacrent, « par leur présence, le triomphe des martyrs de « la cause du peuple; ils ont conservé dans les fers « cette liberté intérieure et morale que tous les « rois ne peuvent ravir.

« La patrie a gravé sur leurs chaînes le serment « de vivre libre ou de mourir, comme elle l'a « gravé sur les épées et sur les piques nationales; « comme elle l'a gravé dans vos cœurs, dans les « nôtres, et dans ceux de tous les Français. »

Ce discours, qui peint l'énergie et le courage

des soldats de la République, sera d'autant plus apprécié du lecteur, qu'il fait allusion aux vexations et aux tourments que supportent constamment nos frères, les démocrates de l'armée. Nous avons jugé d'un bon patriotisme de le rapporter ici, fidèlement, dans tout son contenu.

Député de Paris à la Convention, David obtint du ministre Roland, le 17 octobre 1792, que les galeries du Louvre seraient, à l'avenir, spécialement affectées aux dessinateurs, peintres et sculpteurs, etc; que les orfèvres, joailliers, horlogers, les faiseurs d'instruments de mathématiques, les opticiens, les artistes, les savants qui ne concouraient point à l'embellissement du Muséum, chercheraient ailleurs leur récompense.

« Vous me demandez, lui répondait le mi-
« nistre, que le logement des orfèvres soit occupé
« par des peintres, vous avez une célébrité ac-
« quise, vous avez concouru à l'accroissement
« du Muséum ; la patrie, Monsieur, a droit
« d'exiger de vous de grandes choses, parce
« qu'elle les peut espérer, et que tout citoyen
« lui doit en raison de ses talents. Je vous ac-

« corde donc le logement qu'occupe aux galeries,
« M. Menière, orfèvre. Invariable dans mes
« principes et ma conduite, j'observe l'esprit et
« la lettre des décrets, et n'en veux point dévier,
« à moins qu'un nouveau décret ne m'en fasse
« loi. »

Son installation au Louvre fut donc la récompense due à son mérite et à ses brillants travaux, et non une faveur toute spéciale, comme l'ont prétendu, jusqu'à ce jour, certains auteurs. D'ailleurs, la demande de David s'étendait sur tous les peintres méritants.

Après la belle défense des habitants de Lille contre les armées étrangères qui mirent le siége devant cette ville, David proposa à la Convention nationale, le 26 octobre 1792, d'élever à ces braves une pyramide.

Voici le discours qu'il prononça dans cette circonstance :

« Le 8 de ce mois, le citoyen Gossuin vous a
« présenté le décret suivant :

« La Convention nationale déclare que la ville
« de Lille a bien mérité de la patrie; elle applau-

« dit au civisme, à la bravoure des habitants et
« à celle de la garnison.

« Il sera fait don à la commune de Lille d'une
« bannière aux trois couleurs portant pour
« exergue : A la ville de Lille, la République re-
« connaissante.

« Il sera accordé une indemnité provisoire de
« 2 millions sur le produit de la vente des biens
« des émigrés. »

« Ce projet de décret a été ajourné et renvoyé
« à vos comités réunis de guerre, de finances et
« de secours.

« Quelque glorieuse que soit la bannière et
« l'inscription que le citoyen Gossuin vous a pro-
« posé de décerner aux habitants de la ville de
« Lille, vous avez pensé, sans doute, que ce mo-
« nument est trop périssable pour prouver à la
« postérité et à l'univers les sentiments de la re-
« connaissance et de l'admiration de la Répu-
« blique, pour le courage, le désintéressement,
« l'héroïsme, le généreux patriotisme des valeu-
« reux et intrépides citoyens de la ville de Lille.

« Je vous propose donc d'élever dans cette

« ville, ainsi que dans celle de Thionville, un « grand monument, soit une pyramide ou un « obélisque en granit français, provenant des « carrières de Rhétel, de Cherbourg, ou de celles « de la ci-devant province de Bretagne.

« Je demande qu'à l'exemple des Egyptiens et « autres anciens, ces deux monuments soient éle- « vés en granit, comme la pierre la plus durable, « et qui portera à la postérité le souvenir de la « gloire dont se sont couverts les habitants de « Lille, ainsi que ceux de Thionville.

« Je vous propose que Félix Wimpfen et « autres officiers, soldats ou habitants, soit de « Thionville ou de Lille, qui se sont le plus dis- « tingués pendant ces deux siéges, reçoivent une « couronne civique ou murale, en attendant « qu'après leur mort, leurs noms soient inscrits « sur ces monuments.

« Je vous propose aussi de faire frapper une « médaille en bronze avec une exergue différente « pour Lille et Thionville, afin de distribuer de « ces médailles à chaque individu habitant ces « deux villes.

« Cette médaille sera fabriquée avec du bronze « provenant des cinq statues détruites aux cinq « derniers postes français. Il sera expressément « défendu de faire servir cette médaille à l'usage « d'aucun signe de décoration extérieure.

« Je désire que cet usage de frapper des mé- « dailles soit appliqué à tous les événements « glorieux ou heureux déjà passés, et qui arrive- « ront à la République, et cela, à l'imitation « des Grecs et des Romains, qui, par leurs suites « métalliques, nous ont non seulement trans- « mis la mémoire des époques remarquables, « celles des grands hommes, mais nous ont ins- « truit aussi du progrès de leurs arts.

« Permettez-moi de vous faire observer que « c'est à un incendie que Londres doit la largeur, « la beauté et la régularité de ses rues, comme « aussi la commodité de ses trottoirs.

« Ne serait-il donc pas aussi convenable qu'a- « vantageux de faire faire un plan général de Lille, « de même que de Thionville, avant de s'occuper « de la construction des bâtiments détruits, ou « de la restauration de ceux endommagés ?

« C'est dans ce plan général que l'on ferait « entrer celui de l'emplacement le plus conve- « nable pour élever dans ces deux villes les monu- « ments en granit que j'ai proposés. »

L'Assemblée applaudit à ces demandes, qui furent renvoyées au Comité d'instruction publique.

. . . .

Comme on le voit, ces différentes propositions de David renfermaient un sens droit et profond de patriotisme. Cet apôtre fervent de la cause égalitaire voulait que, non seulement, la République s'appliquât à récompenser le courage et les qualités qui distinguent le bon citoyen, mais que les arts profitassent de ces encouragements, et, les architectes, des conseils qu'il donnait pour la régularité des places et des villes . . . »

A dater de ce jour, ce grand peintre fut constamment le rapporteur et l'ordonnateur des grandes mesures que prit la Convention pour les monuments nationaux, les fêtes républicaines, les beaux-arts et le muséum. . . . .

A l'égard des Français à l'étranger, David ne fut pas moins chatouilleux. . . . .

Un de ses élèves, Topino Lebrun, né à Marseille, et qui était venu à Paris pour y étudier la peinture, avait fait auprès de David des progrès rapides. Sur le point d'abondonner sa carrière pour suivre le torrent de la politique, le grand peintre, reconnaissant en lui un vrai talent, avait exigé qu'il fît un voyage en Italie.

Ce dernier était en Toscane, lorsque David reçut une lettre, datée de Florence, le 31 octobre 1792, dans laquelle son élève se plaignait des vexations qu'éprouvaient à Rome les artistes français, et lui faisait connaître la détention, dans la prison de l'inquisition, des citoyens Rater et Chinard.

A la séance du 21 novembre, David donna lecture de cette lettre à la Convention.

Elle était ainsi conçue:

« Les citoyens Rater et Chinard rentrant chez « eux dans la nuit du 22 au 23 septembre, fu« rent assaillis par des sbires qui les garrotèrent « et les conduisirent dans les prisons du gouver« nement.

« Peu de jours après, on fit enlever plusieurs

« modèles de Chinard, ainsi qu'un chapeau orné « d'une cocarde nationale, mais qu'il ne portait « que chez lui.

« Les groupes saisis sont *la liberté couronnant le génie de la France*, dont les pieds « posent sur des nuages, et dont la tête, ornée « de rayons, indique qu'il est la lumière du « monde.

« Eh bien! les *abbàtti* du gouvernement ont « répandu dans le public que Chinard avait « outragé la religion, qu'elle était foulée aux « pieds.

« On a transféré les deux prisonniers au cha- « teau Saint-Ange, et là, croupissant dans la « malpropreté, l'inquisition instruit leur procès.

« On ne parle plus que de Chinard et le bruit « court que Rater est mort. Ils ont servi l'un et « l'autre dans la garde nationale de Lyon; Chi- « nard était capitaine.

« Ils devaient partir au premier moment pour « reprendre leur poste; c'est sûrement là leur « plus grand tort aux yeux de leurs bourreaux.

« M. Chaset, ami des deux détenus, reçut

« l'ordre de se trouver à l'inquisition le 16 oc-
« tobre, et y fut menacé de la galère s'il ne dé-
« posait comme les autres témoins qui chargeaient
« Chinard; il eut cette faiblesse, et il ne put
« sortir de Rome pour protester.

« On ne lui demanda rien sur Rater.

« Vous savez que depuis longtemps les Fran-
« çais sont outragés ici, plusieurs renvoyés igno-
« minieusement, d'autres emprisonnés.

« Les bruits que l'on commence à faire courir
« sur Chinard, pour préparer l'opinion publique
« à l'idée d'un auto-da-fé, demandent la plus
« grande célérité dans les réclamations nationales.

« Vous saurez mieux que moi ce qu'il faudra faire.

« J'écris, par le même courrier, au président
« de la Convention.

« Je demande un rapport sur cette affaire; il
« doit en être instruit......

« Ah ! mon cher maître, si nous avions à Rome
« un ministre comme en Toscane, l'activité de
« son patriotisme aurait évité bien des angoisses
« à de malheureux patriotes ! Il vous paraîtra
« étonnant de n'avoir reçu aucune lettre sur cette

« affaire; mais, surveillés par des tyrans, nos « amis tremblent, et personne n'ose écrire de « Rome.

« Je n'en ai moi-même précipité mon départ « que pour faire des réclamations au nom de tous « les patriotes que j'ai laissés gémissant sur le « sort de leurs frères »

Sur la motion de David, la Convention décréta qu'il serait fait des réclamations auprès de la cour de Rome, pour faire relâcher sur-le-champ ces artistes.

Le 26 novembre, le citoyen Romme, au nom du Comité d'instruction publique, fit un rapport à la Convention, sur l'inamovibilité de la place de directeur de l'Académie française de peinture, de sculpture et d'architecture, établie à Rome; il proposa de décréter que cette place une fois supprimée, cet établissement fût mis sous la surveillance de l'agent de France; que le régime de cette école fût changé pour y substituer les principes de liberté et d'égalité qui dirigeaient la République française.

David prit encore la parole.

« Je demande, dit-il, que le ministre des af-
« faires étrangères donne ses ordres à l'agent de
« France, auprès de la cour de Rome, pour faire
« disparaître les monuments de féodalité et d'i-
« dolâtrie qui existent encore dans l'hôtel de
« l'Académie française à Rome.

« Je demande la destruction des bustes de
« Louis XIV et Louis XV qui occupent les appar-
« tements du premier, et que ces appartements
« servent d'ateliers aux élèves. »

Ces propositions furent renvoyées au pouvoir exécutif.

Le 20 janvier, le représentant Michel Lepelletier de Saint-Fargeau ayant été assassiné au Palais-Égalité par un ancien garde du corps, nommé Deparis, David proposa de faire élever un monument en marbre pour transmettre à la postérité la figure de Lepelletier.

Cette motion fut adoptée.

Plein de regrets pour la perte de ce patriote, David entreprit le tableau des derniers moments de Michel Lepelletier, et l'offrit à la Convention le 29 mars.

Cette séance mérita à David la couronne civique : elle a laissé dans l'histoire des marques indélébiles de son patriotisme, et montré à quel degré il porta son désintéressement, ainsi que son amour pour les hommes dévoués au bien-être du pays.

Il fit à la Convention l'hommage de son talent, se croyant, ajouta-t-il, trop récompensé si elle daignait accueillir son œuvre.

L'assemblée applaudit aux paroles de David, et agréa l'hommage qu'il venait de lui faire.

Le citoyen Sergent demanda que ce tableau fût gravé, aux frais de la République, pour être distribué aux peuples qui viendraient demander secours et protection à la nation française.

Cette proposition fut sur le champ décrétée.

Le citoyen Génissieux prit ensuite la parole:

« Il ne faut pas laisser aux malveillants, s'écria-« t-il, l'occasion de se récrier contre la Répu-« blique, comme étant moins généreuse que les « rois.

« Tout le monde a le souvenir encore frappé « des tableaux de *Brutus* et des *Horaces*; eh bien! « ils n'ont pas été payés à l'auteur.

David interrompit ainsi le citoyen Génissieux:
« Allons ! passons à l'ordre du jour; ne nous oc-
« cupons pas de moi. »

Le président dit aussitôt :

« Citoyen David, vous êtes ici représentant du
« peuple; la parole est au citoyen Génissieux.

Génissieux reprit :

« Le noble désintéressement de David est une
« raison de plus pour le forcer à recevoir au moins
« l'indemnité de ses dépenses. »

David prenant de nouveau la parole, dit :

« Si la nation croit me devoir quelque indem-
« nité, je demande que cet argent soit consacré
« au soulagement des veuves et des enfants de
« ceux qui meurent pour la défense de la liberté. »

Ainsi, il est un fait désormais acquis à l'histoire, c'est que les fonctions de représentant, tout honorifiques qu'elles fussent alors, n'empêchèrent cependant point David de sacrifier ses veilles et ses pinceaux à son pays; bien plus, chose remarquable de nos jours, le produit de son beau talent appartenait de droit aux veuves et aux orphelins.

Vertus civiques, qu'êtes vous devenues !.....

Le 3 avril 1793, dans une séance permanente, consacrée en partie à discuter la conduite de Dumouriez qui avait proclamé Louis XVII roi de France, Pétion, fixant Marat, fit entendre ces paroles :

« Le moment est venu de chasser de cette en-
« ceinte ces hommes audacieux et scélérats qui
« nous avilissent, et qui nous menacent sans cesse
« du poignard des assassins. »

« C'est vous, » répondit Marat avec violence,
« c'est vous qui assassinez la République. »

Les cris d'indignation des royalistes couvrirent sa voix.

David épousant la cause de Marat s'élança précipitamment au milieu de la salle :

« Je vous demande, s'écria-t-il, que vous m'as-
« sassiniez. Je suis un homme vertueux, la liberté
« triomphera. »

Une vive agitation succéda à ces apostrophes.

Pétion reprit :

« Que prouve l'action de David ? Rien, sinon
« le dévouement d'un honnête homme en délire,

« trompé par des scélérats..... tu t'en apercevras,
« David! »

David : « Jamais !.... »

Certain fantaisiste que nous nous dispenserons de nommer à cause de ses nombreuses inexactitudes, témoin : l'artiste Lekain, mort en 1778, qu'il ressuscite exprès pour lui faire prendre des leçons de David, reproche au grand artiste de ne point avoir eu le courage de ses opinions après le 9 thermidor Sans répondre à ce que cette assertion renferme d'erroné, nous allons soumettre à son analyse l'appréciation de la conduite que tint David dans la séance du 3 avril, au moment où les factions royalistes agitaient les provinces, et nous lui demanderons si les paroles de David exprimaient l'irrésolution.

Quant à cette allégation portée contre David, qu'il abandonna Robespierre, nous répondrons : qu'au moment où Robespierre fut décrété d'accusation, David était malade, retenu au lit par la fièvre; que, présent à la séance, il eût partagé le sort de Robespierre; que le lendemain, à la tribune, les Jacobins n'avaient plus de chef; que

David n'agit alors que d'après les conseils des hommes de son parti, et que les Girondins ayant une revanche à prendre sur les Montagnards, il était d'une politique habile d'user de circonspection.

Mais n'anticipons pas sur notre sujet; nous reviendrons plus tard sur cette accusation portée contre David.

Le 23 juin 1793, une fête civique fut célébrée à Paris. La Convention chargea David d'y assister. Il devait en outre s'informer de l'esprit de plusieurs compagnies de canonniers qui allaient quitter Paris pour se rendre aux frontières.

Le 24, il dit à l'assemblée :

« Citoyens, je me suis acquitté de la mission « dont vous m'avez chargé hier. Je me suis transporté au milieu de nos frères, les braves canonniers; là, j'ai parlé à ces frères purs que les « suggessions perfides des ambitieux sont bien « loin d'atteindre; ils ont deviné le motif qui « m'amenait parmi eux, et, loin de s'en offenser, « ils s'en sont réjouis.

« Oh! citoyens, comment vous retracerai-je

« les émotions vives de ce peuple généreux, qui « préfère se vouer à la mort, plutôt que de trahir « les intérêts de la patrie.

« J'ai vu couler tes larmes, peuple magnanime; « ne t'en défends pas; elles font honneur à ton « courage.

« Achille pleurait aussi ! les Romains ont « pleuré ! et les cannibales auxquels on t'a com- « paré, ne pleuraient pas !....

« Oui, citoyens, tels sont les citoyens de Paris. « Il règne entr'eux une union indissoluble contre « laquelle viendront se briser tous les efforts du « despotisme et de l'anarchie.

« Ils ne respirent que l'amour de l'égalité, l'o- « béissance aux lois, qui, seules, peuvent assurer « le bonheur du peuple.

« Tel est l'esprit des canonniers, celui de Paris, « celui de la France entière.

« En vain, me disaient-ils, des hommes per- « fides qui épient tous les mouvements pour en « abuser, toutes les passions pour les aigrir, « veulent, dans les circonstances où se trouve la « France, nous inspirer des sentiments de haine

« Oui! je le ferai, s'écrie David d'une voix « émue. »

La Convention décréta ensuite que tous les représentants assisteraient aux funérailles de Marat, et David fut choisi pour ordonner cette pompe funèbre.

Le 19 novembre, David fit hommage à la Convention du tableau représentant la mort de Marat.

« Citoyens, dit-il, le peuple redemandait son « ami, sa voix désolée se faisait entendre, il pro« voquait mon art, il voulait revoir les traits de « son ami fidèle.

« David! saisis tes pinceaux, s'écriait-il, venge « notre ami, venge Marat; que ses ennemis « vaincus pâlissent en voyant ses traits; réduis-les « à envier le sort de celui que, n'ayant pu cor« rompre, ils ont eu la lâcheté de faire assassiner.

« Accourez tous, la mère, la veuve, l'orphelin, « le soldat opprimé. Sa plume échappe de ses « mains. Votre infatigable ami est mort! Il est « mort en vous donnant son dernier morceau de « pain. Postérité, tu le vengeras! Humanité, tu

« diras à ceux qui l'appelaient buveur de sang,
« que jamais Marat ne t'a fait verser de larmes.

« C'est à vous, mes collègues, que j'offre « l'hommage de mes pinceaux : vos regards, en « parcourant les traits de Marat, vous rappelle- « ront ses vertus, qui ne doivent jamais cesser « d'être les vôtres.

« Le peuple, lorsque l'erreur égarait encore « l'opinion, porta Mirabeau au Panthéon. Aujour- « d'hui je vote pour Marat les honneurs du Pan- « théon. »

Cette motion fut accueillie d'enthousiasme, en dépit du décret qui voulait au moins dix ans d'intervalle entre la mort et cette espèce de consécration.

Si l'expression abondait dans les discours de David, on voit qu'elle ne leur faisait rien perdre de leur autorité, et que, dans l'improvisation, il possédait le secret d'émouvoir les cœurs.

Le 25 brumaire, il parla en homme qui connaît son sujet. Il s'agissait de former le jury des arts.

« Citoyens, dit-il, les arts doivent contribuer

« puissamment à l'instruction publique. Trop « longtemps les tyrans, qui redoutent jusqu'aux « vertus, avaient, enchaînant jusqu'à la pensée, « encouragé la licence des mœurs, étouffé le « génie. Les arts sont l'imitation de la nature dans « ce qu'elle a de plus parfait.

« Il faut que l'artiste ait étudié tous les ressorts « du cœur humain, il faut qu'il ait une grande « connaissance de la nature ; qu'il soit, en un « mot, un Socrate pour la philosophie, un Jean-« Jacques Rousseau pour la musique.

« L'immortel Poussin traçant sur la toile les « plus sublimes leçons de philosophie, est un té-« moin qui prouve que le génie des arts ne doit « avoir d'autre guide que le flambeau de la rai-« son. »

Il proposa ensuite une liste composée de savans, d'artistes de tous genres pour former le jury national; la Convention adopta cette liste.

Le 5 frimaire, un artiste nommé Dutaillis, se présenta à la barre. Il était allé à Rome pour y étudier la peinture.

Après avoir été témoin du massacre de Basse-

ville, le 13 janvier, il avait vu égorger ses camarades et piller sa maison.

Plongé lui-même dans un cachot, il n'en était sorti qu'au bout de trois mois, dénué de tout; il venait implorer la générosité des représensants.

David parla en sa faveur, et lui fit délivrer provisoirement un secours de 1,200 livres.

Le 19 prairial, il lut à la Convention le programme composé pour la fête de l'Etre-Suprême.

En voici les dispositions :

Plan de la fête à l'Etre-Suprême proposé par David, et décrété par la Convention nationale.

« L'aurore annonce à peine le jour, et déjà les « sons d'une musique guerrière retentissent de « toutes parts, et font succéder au calme du som- « meil un réveil enchanteur.

« A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie et « colore la nature, amis, frères, époux, enfants, « vieillards et mères, s'embrassent et s'empres- « sent à l'envi d'orner et de célébrer la fête de la « Divinité.

« L'on voit aussitôt les banderoles tricolores « flotter à l'extérieur des maisons; les portiques « se décorent de festons et de verdure; la chaste « épouse tresse de fleurs la chevelure flottante de « sa fille chérie; tandis que l'enfant à la mamelle « presse le sein de sa mère, dont il est la plus belle « parure. Le fils au bras vigoureux se saisit de ses « armes; il ne veut recevoir de baudrier que « de son père; le vieillard souriant de plaisir, « les yeux mouillés de larmes, sent rajeunir son « âme et son courage, en présentant l'épée aux « défenseurs de la liberté.

« Cependant l'airain tonne, à l'instant les ha- « bitations sont désertes; elles restent sous la « sauvegarde des lois et des vertus républicaines; « le peuple remplit les rues et les places pu- « bliques; la joie et la fraternité l'enflamment.

« Ces groupes divers, parés des fleurs du prin- « temps, sont un parterre animé, dont les par- « fums disposent les âmes à cette scène tou- « chante.

« Les tambours roulent, tout prend une « forme nouvelle. Les adolescents, armés de

« fusils, forment un bataillon carré autour du « drapeau de leurs sections respectives.

« Les mères quittent leurs fils et leurs époux ; « elles portent à la main des bouquets de roses ; « leurs filles qui ne doivent jamais les abandon- « ner que pour passer dans les bras de leurs « époux, les accompagnent et portent des cor- « beilles remplies de fleurs.

« Les pères conduisent leurs fils, armés d'une « épée.

« L'un et l'autre tiennent à la main une bran- « che de chêne. Tout est prêt pour le départ ; « chacun brûle de se rendre au lieu où doit com- « mencer cette cérémonie, qui va réparer les torts « des nouveaux prêtres du crime et de la royauté.

« Une salve d'artillerie annonce le moment « désiré ; le peuple se réunit au jardin national ; « là, il se range autour d'un amphithéâtre des- « tiné à la Convention.

« Les portiques qui l'avoisinent sont décorés « de guirlandes, de verdure et de fleurs, entre- « mêlées de rubans tricolores.

« Les sections arrivées, les autorités consti-

« tuées, le peuple annonce à la représentation « nationale que tout est préparé pour célébrer « la fête de l'Être-Suprême.

« La Convention nationale, précédée d'une « musique éclatante, se montre au peuple; le « président paraît à la tribune, élevée au centre « de l'amphithéâtre. Il fait sentir les motifs qui « ont déterminé cette fête solennelle, il invite « le peuple à honorer l'auteur de la nature.

« Il dit: le peuple fait retentir les airs de ses « cris d'allégresse.

« Tel se fait entendre le bruit des vagues d'une « mer agitée, que les vents sonores du midi sou- « lèvent et prolongent en échos dans les vallons « et les forêts lointaines.

« Au bas de l'amphithéâtre, s'élève un monu- « ment, où sont réunis tous les ennemis de la fé- « licité publique; le monstre désolant de l'athéisme « y domine; il est soutenu par l'ambition, l'é- « goïsme, la discorde et la fausse simplicité qui, « à travers les haillons de la misère, laisse en- « trevoir les ornements dont se parent les esclaves « de la royauté.

« Sur le front de ces figures on lit ces mots :
« seul espoir de l'étranger, il va lui être ravi. Le
« président s'approche tenant entre ses mains un
« flambeau. Le groupe s'embrase ; il rentre dans
« le néant avec la même rapidité que les conspi-
« rateurs qu'a frappés le glaive de la loi.

« Du milieu de ces débris s'élève la sagesse au
« front calme et serein. A son aspect, les larmes
« de joie et de reconnaissance coulent de tous les
« yeux ; elle console l'homme de bien que l'a-
« théisme voulait réduire au désespoir. La fille du
« Ciel semble dire : Peuple, rends hommage à
« l'auteur de la nature ; respecte ses décrets im-
« muables. Périsse l'audacieux qui oserait y porter
« atteinte ! Peuple généreux et brave, juge de ta
« grandeur par les moyens que l'on emploie pour
« t'égarer. Tes hypocrites ennemis connaissent
« ton attachement sincère aux lois de la raison,
« et c'est par là qu'ils voulaient te perdre ; mais tu
« ne seras pas dupe de leur imposture ; tu bri-
« seras toi-même la nouvelle idole que ces nou-
« veaux druides voulaient relever par la violence.

« Après cette première cérémonie, que termine

« un chant simple et joyeux, le bruit des tambours « se fait entendre, le son perçant de la trompette « éclate dans les airs.

« Le peuple se dispose; il est en ordre, il part, « deux colonnes s'avancent : les hommes d'un « côté, les femmes de l'autre, marchent sur deux « files parallèles; le bataillon carré des adolescents « marche toujours dans le même ordre.

« Le rang des sections est déterminé par lettre « alphabétique. Au milieu du peuple paraissent « ses représentants; ils sont couronnés par l'en- « fance ornée de violettes, l'adolescence de myr- « the, la virilité de chêne, et les vieillards aux « cheveux blancs de pampre et d'olivier. Chaque « représentant porte à la main un bouquet d'épis « de blé, de fleurs et de fruits, symbole de la mis- « sion qui lui a été confiée, mission qu'ils rempli- « ront en dépit des obstacles renaissant sous leurs « pas.

« Au centre de la représentation nationale, « quatre taureaux vigoureux, couverts de festons « et de guirlandes, traînent un char sur lequel « brille un trophée composé des instruments

« des arts et métiers, et des productions du terri-
« toire français.

« Après avoir, durant la marche, couvert d'of-
« frandes et de fleurs la statue de la liberté, le
« cortége arrive au champ de la réunion.

« Une montagne immense devient l'autel de la
« patrie; sur sa cime s'élève l'arbre de la liberté;
« les représentants s'élancent sous ses rameaux
« protecteurs; les pères avec leurs fils se groupent
« sur la partie de la montagne qui leur est dési-
« gnée; les mères avec leurs filles se rangent de
« l'autre côté; les vertus de leurs époux sont les
« seuls titres qui les y ont conduites.

« Un silence profond règne de toutes parts; les
« accords touchants d'une musique harmonieuse
« se font entendre; les pères accompagnés de
« leurs fils chantent une première strophe; ils
« jurent ensemble de ne plus poser les armes
« qu'après avoir anéanti les ennemis de la Répu-
« blique: tout le peuple répète la finale.

« Les filles avec leurs mères, les yeux fixés sur
« la voute céleste, chantent une seconde strophe:
« celles-ci promettent de n'épouser jamais que

« des hommes qui auront servi la patrie; les mères
« s'énorgueillissent de leur fécondité..... Nos en-
« fants, disent-elles, après avoir purgé la terre
« des tyrans coalisés contre nous, reviendront
« s'acquitter d'un devoir cher à tous les cœurs,
« ils fermeront la paupière de ceux dont ils ont
« reçu le jour.

« Le peuple répète les expressions de ces sen-
« timens sublimes, inspirés par l'amour sacré des
« vertus.

« Une troisième et dernière strophe est chantée
« par le peuple entier; tout s'émeut, tout s'agite
« sur la montagne: hommes, femmes, filles,
« vieillards, enfants, tous font retentir l'air de
« leurs accents. »

« Ici les mères prennent les enfants qu'elles
« allaitent, et, saisissant les plus jeunes qui n'ont
« pas assez de force pour accompagner leurs
« frères, les soulèvent dans leurs bras et les pré-
« sentent en hommage à l'auteur de la nature.

« Les jeunes filles jettent vers le ciel les fleurs
« qu'elles ont apportées, seule propriété dans un
« âge aussi tendre.

« Au même instant et simultanément, les fils
« brûlant d'une ardeur guerrière, tirent leurs
« épées, ils jurent de les rendre partout victo-
« rieuses, ils jurent de faire triompher l'égalité
« et la liberté contre l'oppression des tyrans.

« Les vieillards ravis les embrassent et répan-
« dent sur eux leur bénédiction paternelle.

« Une décharge formidable d'artillerie, inter-
« prète de la vengeance nationale, enflamme le
« courage de nos républicains; elle leur annonce
« que le jour de gloire est arrivé. Un chant mâle
« et guerrier, avant-coureur de la victoire, ré-
« pond au bruit du canon.

« Tous les Français confondent leurs sentiments
« dans un embrassement fraternel; ils n'ont plus
« qu'une voix, dont le cri général, vive la Répu-
« blique! monte vers la divinité. »

Pour que le lecteur apprécie tout le mérite patriotique de ce programme sublime, il nous suffira de lui rappeler qu'à cette époque les armées étrangères avaient déjà envahi notre territoire; que nous étions menacés d'une guerre générale, et qu'après avoir repoussé de la Meuse,

de la Moselle et du Rhin les armées coalisées, il nous fallait de nouveau combattre les royalistes fratricides qui, avec l'or de l'étranger, alimentaient la guerre impie de la Vendée.

Dans ses convictions, David semblait espérer de bonne foi ramener la France aux mœurs de Lacédémone; ce programme, pour ainsi dire, son testament politique, fut le dernier qu'il lût à la tribune.

La réaction relevait la tête; et avec le 9 thermidor, succombaient les Jacobins.

Lorsque le pouvoir eut changé de mains, et que l'influence des Thermidoriens fut augmentée par le rappel des 73, on commença sérieusement à faire le procès aux chefs de ce parti.

Ils disaient qu'en révolution, il ne fallait jamais regarder en arrière; mais la nation y regardait, des pétitions arrivaient de toutes parts, et se croisaient à la Convention.

Les Thermidoriens menaçaient les Jacobins et leurs adhérents. Ces députés, convaincus qu'ils se seraient perdus s'ils eussent cherché à se justifier, réunirent leurs forces pour conjurer l'orage et prévenir leurs accusateurs.

Ils opposaient des adresses, où n'osant prendre ouvertement leur parti, ils envoyaient leurs rapports au peuple qui se plaignait à la Convention des persécutions exercées contre les patriotes, de l'audace des royalistes, et réclamait vivement la mise en vigueur de la Constitution de 1793.

La position de la Convention était des plus difficiles.

Si elle refusait de poursuivre les terroristes, elle se perdait dans l'opinion publique; si elle leur faisait leur procès, elle devait s'attendre à ce que les accusés lui répondissent qu'ils n'avaient fait qu'exécuter les ordres du Comité de salut public, en vertu des décrets de la Convention.

Le représentant Lecointre, de Versailles, tête exaltée qui n'avait pas craint d'accuser Robespierre de tyrannie, lui reprochant d'avoir joué au grand prêtre à la fête de l'Être-Suprême, dénonça les membres du Comité de salut public comme complices de sa tyrannie.

Les royalistes par haine, une foule d'ambitieux par jalousie, s'associèrent à cette accusation.

André Dumont monta à la tribune le 13 thermidor, et attaqua personnellement David.

« Souffrirez-vous, dit-il, qu'un traître, qu'un « complice de Catilina, siége encore dans votre « Conseil de sûreté générale? souffrirez-vous que « David, cet usurpateur, ce tyran des arts, « aussi lâche qu'il est scélérat, souffrirez-vous, « dis-je, que ce personnage méprisable qui ne se « présenta pas ici dans la nuit du 9 thermidor, « aille encore impunément dans les lieux où il « méditait l'exécution des crimes de son maître, « du tyran Robespierre!

« Il faut faire disparaître ces ombres du scélérat « dont la France vient d'être débarrassée.

« David n'est pas le seul qui était vendu à ce « Cromwell; sa cour n'est pas encore anéantie. « Ses ministres, sur la figure desquels on lit le « crime, seront bientôt démasqués.

« Je jure ici de les poursuivre jusqu'à la mort; « mais en ce moment, je me borne à demander « que le traître David soit à l'instant chassé du « Comité, et qu'il soit procédé à son remplace- « ment. »

L'on voit, par ce discours, poindre l'ambition d'André Dumont; il convoitait alors l'emploi de David dans le comité de sûreté générale, mais rongé d'orgueil, il savait que ses fonctions étaient un acheminement à la dictature, pouvant mettre en contact avec les masses celui qui voulait en profiter.

Quel crime avait donc commis David! Lui un traître! Mais, comme Brutus, il eût sacrifié ses fils à la République, s'ils eussent été coupables du crime de lèse-nation.

David ne se rendit pas à l'assemblée dans la nuit du 9 thermidor, cela est vrai; qu'y a-t-il là que l'on puisse incriminer, quand il est avéré qu'il était malade, retenu au lit par la fièvre et un débordement de bile, ainsi que l'atteste un témoin oculaire qui a eu sous les yeux les certificats de son médecin Desault?

Ce n'était donc pas par crainte, comme plusieurs de ses détracteurs ont cherché à l'insinuer dans l'esprit public, qu'il n'assista point à la séance précitée, mais par une de ces impossibilités physiques au-dessus des forces humaines,

et de son patriotisme, que l'on ne saurait accuser de tiédeur.

Bentabole répondit à l'accusation portée par André Dumont, et fit observer que la Convention commettrait la plus grande injustice, si elle condamnait un de ses membres pendant son absence, et sans l'avoir préalablement entendu.

Cependant l'assemblée décrétait le remplacement de David, lorsque celui-ci entra dans la salle, elle suspendit sa décision jusqu'à ce qu'il eût été entendu.

« Je ne connais pas, dit-il, les dénonciations « qui ont été faites contre moi, mais personne « ne peut m'accuser plus que moi-même.

« On ne peut concevoir jusqu'à quel point ce « malheureux Robespierre m'a trompé; c'est par « ses sentiments qu'il m'a abusé. Citoyens, je ne « veux plus m'attacher qu'aux principes; j'ai quel- « que fois mérité votre estime par ma franchise. « Eh bien! Citoyens, je vous prie de croire que « la mort est préférable à ce que j'éprouve dans « ce moment, je jure d'être désormais tout en- « tier aux principes et non aux hommes. »

On comprend toutes les tortures morales que dût souffrir David en prononçant ce discours que lui imposa son parti.

Personnellement, il n'eût jamais consenti à se justifier, c'eût été selon lui commettre une hérésie ; mais la réaction levait la tête ; de tous côtés les royalistes pressaient les républicains, témoins les massacres de Lyon ; force leur était donc de plier momentanément, pour se rallier ensuite, et défendre les intérêts du peuple pour lesquels Robespierre, ce moderne Socrate, avait si vaillamment combattu.

« David, s'écria un membre, a embrassé « Robespierre aux Jacobins, où il était allé prê- « cher l'insurrection. »

Goupilleau de Fontenay, prenant la parole, interpelle David de déclarer si, au moment où Robespierre descendit de la tribune après avoir prononcé son discours, ou plutôt son acte d'accusation, lui, David, n'alla pas l'embrasser, en lui disant : « Si tu bois la ciguë, je la boirai avec « toi. »

« Ce n'était pas, répondit David, pour venir

« faire accueil à Robespierre que je descendis de « son côté, c'était pour monter à la tribune, et « demander que la fête du 10 fut avancée.

« Je n'ai pas embrassé Robespierre, je ne l'ai « pas même touché, car il repoussait tout le « monde. Il est vrai que lorsque Couthon lui « parla de l'envoi de son discours aux communes, « je dis qu'il pourrait semer le trouble dans toute « la République. Robespierre s'écria alors qu'il « ne lui restait plus qu'à boire la ciguë, je lui dis: « je la boirai avec toi. »

On ne saurait trop louer la conduite de Thibaudeau envers son collègue David. Il demanda que cette contestation fut renvoyée aux deux comités. Tallien s'y opposa, et dit que lorsqu'un membre était inculpé, comme David venait de l'être, il était de l'honneur de la représentation nationale d'exiger une réparation authentique. Il lui reprocha de n'avoir pas suivi une marche droite dans sa conduite au Comité de sûreté générale, et déclara qu'aucun représentant ne pourrait siéger à côté de David jusqu'à ce qu'il fut disculpé.

« J'étais malade depuis huit jours, répliqua « David, et le 9, je pris de l'émétique qui me fit « beaucoup souffrir, me força à rester chez moi « toute la journée et toute la nuit. Je ne vins à « l'assemblée que le lendemain matin. »

Un membre lui demanda pourquoi, dans le projet de fête qu'il avait présenté, il proposait de partir à trois heures du matin, lorsque cette disposition, qui paraissait beaucoup tenir au plan de Robespierre, pouvait avoir les plus grands dangers.

« Dans toutes les fêtes dont j'ai donné le pro- « gramme, répondit David, on m'a reproché de les « faire durer trop longtemps. C'est pourquoi, « j'avais proposé de faire commencer celle du 10 « thermidor à trois heures.

« Le Comité de salut public me fit remarquer « ensuite que cela pouvait être dangereux, et je « vins demander qu'elle commençât à neuf « heures.

Lecointre de Versailles proposa de décréter que David ne pût être d'aucun Comité.

« Les deux Comités de salut public et de

« sûreté générale, reprit David, étaient assem-
« blés.

« Robespierre nous lut un discours dans lequel « j'entendis prononcer mon nom; je crus que « c'était une plaisanterie, je vous avoue que je ne « fus pas peu surpris quand le lendemain je l'en- « tendis encore à cette tribune. »

Goupilleau de Fontenay dit que David avait entendu Robespierre lire son discours à la Convention, qu'il le lui avait entendu répéter aux Jacobins, et soutint que si David n'avait été que trompé, il n'aurait pas dit à Robespierre, après avoir entendu deux fois son acte d'accusation :

« Si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi. »

Legendre appuya la demande de Thibaudeau, tendant à renvoyer cette contestation aux deux Comités de salut public et de sûreté générale.

Cette proposition fut adoptée.

Le 15 thermidor, le représentant Lebon ayant été décrété d'arrestation, la Convention, sans attendre le rapport de ses Comités, décida que David serait provisoirement mis en état d'arrestation.

Conduit au Luxembourg dans la chambre qu'avait occupée Madame la duchesse d'Orléans, mère de l'ex-roi Louis-Philippe, la sérénité de ses traits ne se démentit pas un seul instant. Calme et résigné, il s'attendait tous les jours à porter sa tête sur l'échafaud, et disait souvent à ses enfants qui avaient obtenu la permission de le visiter :

« Mes enfants, il est possible que demain vous « n'ayez plus de père; mais rappelez-vous bien « que je vous laisse un nom dont vous n'aurez « jamais à rougir. Les condamnations politiques « n'ont jamais déshonoré. »

Il reçut dans sa prison un témoignage d'amitié qu'il n'a jamais oublié.

Tous les artistes n'avaient pas calomnié David, et parmi ceux qui lui conservèrent une amitié inébranlable, était Déjoux, le sculpteur.

Descendu dans la cour où se promenaient les prisonniers, il fut accosté un jour par une femme dont le travestissement n'excluait pas les bonnes manières.

Cette femme, vêtue en herbagère, flanquée d'un éventaire, avec un énorme panier de fruits

au bras gauche, mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et l'approchant de très près : « vous avez été arraché précipitamment « de chez vous, peut-être avez vous besoin d'ar- « gent, lui dit-elle à voix basse. Voici cinquante « louis en or que je vous apporte, plus tard un « temps meilleur viendra. »

Puis elle disparut.

Cette femme n'était autre que madame Déjoux qui portait alors le nom de Pélicier, son mariage n'ayant été déclaré que longtemps après.

David ne la revit plus qu'à sa délivrance.

Il composa, étant au Luxembourg, un dessin représentant *Homère* chantant ses poésies devant le peuple d'Athènes (1).

Il charmait l'ennui de sa captivité par la pratique de son art; il dessina au lavis plusieurs de

(1) Ce dessin, dont il existe plusieurs croquis, devint dans la suite la propriété de Chinard, artiste de l'opéra-comique. David, en lui faisant ce cadeau, voulut reconnaître par là le zèle que Chinard mit à jouer une petite pièce représentée lors de l'exposition, et qui avait pour titre le *tableau des Sabines*.

ses compagnons, victimes comme lui de la réaction royaliste; il fit le portrait de sa mère, et ce fut aussi dans sa prison qu'il crayonna l'esquisse des *Sabines*. Il y dessina également une tête à la plume d'après une jeune Anglaise détenue avec lui au Luxembourg. Cette tête fut donnée par David au banquier Perrégaux. Il fit encore un paysage, le seul qui existe de lui, représentant une vue du jardin du Luxembourg, prise de la dernière croisée du second étage du bâtiment donnant sur le petit Luxembourg.

Il était incarcéré depuis quatre mois, lorsque Merlin de Douai vint faire le 7 nivôse un rapport au nom des trois comités, sur les membres dénoncés comme complices de Robespierre. D'après le compte qu'il rendit, la Convention décréta qu'il n'y avait pas lieu à examen sur la conduite de David.

Le représentant Bailleul dit le lendemain :

« Vous avez décrété hier qu'il n'y avait pas lieu « à suivre sur la conduite de David: la consé« quence de ce décret exige qu'il soit mis en li« berté ; j'en fais la motion expresse. »

On applaudit.

Letourneur dit qu'il y avait au bureau une lettre des élèves de David qui formaient la même demande.

Il fit lecture de cette lettre, et la Convention décréta que David serait sur le champ mis en liberté.

Un représentant demanda qu'on ajoutât qu'il rentrerait dans le sein de la Convention.

Tout le monde s'écria : « C'est de droit. »

A dater de ce jour, David quitta le Luxembourg, et retourna siéger à la Convention, heureux que son carnet de dénonciation n'eût renfermé aucune note qui constatât l'ombre même d'une délation.

La probité politique de David fut donc son unique libérateur, et non, ainsi que le prétendent plusieurs auteurs, le mérite de son beau talent.

Comme représentant, il n'exerça plus d'influence sur les arts, ce qui n'empêcha cependant pas ses ennemis de continuer à le persécuter.

Le 20 pluviôse an III, la Convention décréta que les honneurs du Panthéon ne pourraient être décernés à aucun citoyen, et que son buste ne

serait plus placé dans le sein de la Convention nationale, ni dans les lieux publics, que dix ans après sa mort; elle rapporta tout décret dont les actes étaient contraires à ces dernières dispositions.

Le 21 pluviôse, avant l'ouverture de la séance, en vertu du nouveau décret, on enleva de la salle les bustes de Marat, de Lepelletier, de Dampierre, de Beauvais, ainsi que les tableaux de la composition de David, représentant la fin tragique de Lepelletier et de Marat; il n'y resta que le buste de Brutus.

Après les événements des 1er et 2 prairial an III de la République, un grand nombre de représentants furent accusés d'avoir pris part aux séditions qui s'élevèrent dans les communes.

David fut compris dans cette accusation.

Aucune réclamation ne s'étant élevée en sa faveur, sur le rapport de Gouty, il fut arrêté le 9 prairial, et conduit de nouveau au Luxembourg, où il demeura trois autres mois.

Le 4 fructidor suivant (21 août 1795) il fut autorisé à rentrer dans sa maison, sous la surveillance d'un garde.

Enfin, l'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795) le rendit à la liberté.

Ici se termine la carrière politique de David.

A la Convention succéda le Directoire.

Des 75 représentants qui composaient cette assemblée, partie passa dans le corps législatif, partie rentra dans la vie privée.

David fut de ce nombre.

Il avait été membre du Comité de sûreté générale et nommé président à la Convention le 16 nivôse. Comme membre du Comité d'instruction publique, il s'occupa avec activité du logement des peintres au Louvre, et fit décréter une pension pour les lauréats de l'Académie à Rome.

Voulant opérer un changement dans tout ce qui pouvait agir sur le sens de la vue, il changea les figures des cartes à jouer. Il composa, en imaginant des formes commodes et pittoresques, l'uniforme des élèves de l'école de Mars; et ce fut d'après son dessin que l'on exécuta le fameux sabre de Robespierre, qui faisait partie de l'uniforme de l'école.

Il porta la science de l'antiquité sur la scène

française, renversa au théâtre l'ancien régime, et y accomplit la même révolution qu'il avait opérée dans la peinture.

Une scission violente éclata parmi les sociétaires de la Comédie française. Les uns, par leur position toute de privilége, par reconnaissance même pour les bienfaits de la cour, demeuraient attachés au régime qui croulait; d'autres, sans antécédents, n'ayant rien du passé, et attendant tout de l'avenir, se livraient avec ardeur à toutes les opinions nouvelles.

Larive, pour narguer les Démocrates et combattre Talma, qui était un rigoureux observateur des convenances théâtrales, obéissant aux leçons de David, s'avisa de reparaitre dans Sylla avec un chapeau à plumes, et le manteau à paillettes de haute tradition. Il se rendit ridicule et amusa toute la salle, lorsque en prononçant ce vers énergique : « et la tête à la main demandant son salaire, » il agita le mirifique chapeau.

Tout le monde sait comment Talma traduisait ce passage.

Talma était Girondin d'esprit et d'âme. Il fit

entendre un soir du haut du théâtre ces belles paroles, au parterre mutiné contre lui :

« Tous mes amis sont morts sur l'échafaud ! »

David l'ayant averti par un billet que ses démarches, pour sauver ceux qui étaient en prison, tendaient à le compromettre, il lui répondit : « J'aime mieux aller au tribunal révolutionnaire « que d'être soupçonné de les y avoir laissé aller. »

Mais le valet de Fouquier-Tinville qui, à force de couper des têtes, ne faisait plus de distinction, hésita cependant, et s'arrêta devant celle du grand tragédien.

David le tira une autre fois d'une fâcheuse affaire que lui avait attirée une plaisanterie d'un de ses camarades.

Marat se rendit un soir chez Talma, et le surprit à l'improviste au moment où, dans son salon, se trouvaient réunis plusieurs de ses amis, venus pour célébrer sa fête. Au nombre de ceux-ci, se trouvait Dumouriez.

Marat le toise, et après une longue conférence engagée à voix basse avec le tragédien, il se retire.

Il est à peine sorti, que Dugazon brulant des parfums renfermés dans des cassolettes, s'écrie : il faut désinfecter l'air vicié par le tyran.

Quel contraste frappant offrent les paroles de Dugazon, avec la conduite que tint dans la suite cet artiste, qui, traité sous la restauration de vampire et de révolutionnaire, défia le parterre de la Comédie française, et tirant à moitié son épée, prononça ces paroles:

« Je loge à tel endroit. »

Res alio atque alio elata modo!

Le lendemain, Talma, en se rendant au théâtre, entendit criër dans la rue :

« La grande conspiration découverte chez le citoyen Talma. »

Il se vit ainsi dénoncé par l'ami du peuple, mais grâce à l'intervention de David, cette sortie n'eut pas de suite.

Doué d'une imagination vive, le grand peintre se montrait avide de renommée.

Quelque temps avant sa première incarcération, le poète Fabre d'Eglantine étant venu lui rendre visite, la conversation s'engagea sur la

corruption. Fabre d'Eglantine soutenait qu'il n'y avait aucun homme que l'on ne put corrompre, tous ayant un côté faible. Il ne s'agit, dit-il, que de les attaquer sur ce point.

David s'écria : « et moi, crois-tu qu'on puisse « me corrompre ? »

« Plus facilement qu'un autre », reprit le poète.

« Et comment cela », repartit David?

« En te promettant les honneurs du Panthéon, rendus de ton vivant. »

David se vit forcé de convenir, qu'en effet, c'était le seul côté par où il fut corruptible.

Renfermé dans son atelier, et dévoué entièrement à son art, il fut arraché de sa retraite par un de ses plus habiles élèves; Gérard le pria de prendre connaissance du tableau qu'il venait d'achever; la composition représentait le général *Bélisaire*.

En entrant dans l'atelier, David voyant M. Vincent, qui lui aussi, s'était rendu à l'appel de l'artiste, le remercia en termes affectueux de la signature qu'il avait donnée en faveur de son élargissement.

« Ma signature, répartit M. Vincent, je n'ai
« jamais signé pour âme qui vive la moindre
« pétition. »

« Tant pis pour vous, Monsieur, lui dit David,
« c'était peut-être le seul moyen de passer à la
« postérité. »

Et il lui tourna le dos. Voyons votre œuvre, dit-il à Gérard. Ce fut David qui conseilla à son élève de mettre un casque à la ceinture du vieux général romain, qui, avant cette addition, pouvait être tout aussi bien Œdipe, Homère que Bélisaire.

Ce fut aussi à cette époque, qu'il forma un grand nombre d'élèves, devenus maîtres.

Les Gros, les Gérard, les Guérin, les Girodet, par des voies différentes, portaient déjà la pureté et le goût de leur chef dans leurs productions diverses, et semblaient les fils du génie de David.

Après sa carrière législative, David fit un tableau demi-figure d'une *Vestale*, une étude peinte de *Psyché*, une répétition en petit du serment des *Horaces*, et un autre *Bélisaire*. Tous ces tableaux furent très recherchés.

Une foule d'étrangers de distinction venaient s'inscrire chez lui pour avoir leur portrait, mais avant tout, il avait à cœur de satisfaire les désirs de ses compatriotes, désirs auxquels il était loin de pouvoir suffire.

Ce ne fut donc qu'à force d'instances, poussées jusqu'à l'importunité, qu'un prince Russe le décida à travailler pour lui.

A sa sollicitation, il peignit *Phaon* et *Sapho.*

Ce tableau, peu connu en France, ne tarda pas à partir pour la Russie, où le prince Yousoupoff, pour qui David l'avait fait, eut le bonheur de le voir échapper à l'incendie de Moscou.

L'impatience d'une femme, célèbre par sa beauté, nous a privé d'un ouvrage auquel David renonça, non sans regret, dans un moment d'humeur.

Il avait commencé le portrait de Mme Récamier, posé de manière à pouvoir développer tout ce que la nature lui avait accordé de grâces et de séductions. David procédait lentement dans son œuvre, et mécontentait la personne qu'il peignait.

Soit espoir de trouver plus de célérité chez un autre artiste, soit qu'elle eût besoin d'un second portrait, Madame Récamier s'adressa à Gérard.

Celui-ci, par respect pour son maître, et confident du travail avancé qu'il avait vu chez lui, communiqua cette demande à David. Le maître conseilla à son élève d'y satisfaire. Mais lorsque Madame Récamier se présenta pour finir le premier portrait :

« Madame, lui dit-il, les femmes ont des caprices, les artistes en ont parfois aussi; permettez que je satisfasse le mien; je garderai votre portrait dans l'état où il se trouve. »

Toutes les prières, toutes les cajoleries de son séduisant modèle ne purent le décider à le finir. L'épouse du célèbre banquier se retira convaincue qu'une basse jalousie empêchait David de léguer à la postérité ses traits enchanteurs.

Il y eut bien un peu de dépit chez le grand peintre, mais la cause principale était bien plus futile en elle-même ; elle reposait sur une paire de lunettes.

A l'époque ou David entreprit le portrait de cette femme célèbre, il approchait de la cinquantaine, et sa vue commençait à baisser; à l'ébauche, cela allait encore, il ne s'agissait que des masses et des grands plans; mais pour achever une tête d'une finesse et d'une délicatesse de modelé telle que l'était celle de Madame Récamier, il était indispensable d'y voir clair et très clair, et pour cela,. il fallait recourir aux maudites lunettes.

L'artiste craignit de paraître ridicule devant une jolie femme; il préféra donner prise à la calomnie, plutôt que de laisser voir qu'il vieillissait.

David avait trop la conscience de son talent pour se montrer jaloux du peintre de Louis XVIII. Pouvait-il craindre d'ailleurs la comparaison?

Le tableau de M. Gérard n'était que la reproduction de l'idée de David, ressassée prétentieusement, avec assaisonnement de cassolettes, de parfums, cuve de bain en marbre blanc, dans laquelle était assez mal ajusté, au lieu d'être élégamment couché, un mannequin qui devait

rappeler la ravissante figure de l'ébauche que l'on voit actuellement au Musée.

A la mort de David, Madame Récamier fit acheter cette ébauche; elle la paya 6,000 fr. Nous ignorons comment ce tableau se trouve maintenant au Louvre.

Puisque nous en sommes à retracer les frivolités qui caractérisent les femmes du temps du Directoire, nous ne pouvons passer sous silence les costumes que portaient les élèves de David, sous Barras et Tallien.

Chaussés du cothurne, et enveloppés dans la tunique des *Phidias* et des *Apelle*, ces jeunes gens, couronnés de fleurs, parodiaient la secte des méthodistes; ils se réunissaient par groupe de soixante, prêchaient en plein air, et fondaient l'école des inspirés. D'autres, se vouant au culte de la patrie, se montraient vêtus en *Brutus* et en *Caton*. Enthousiastes des costumes des citoyens romains, ils faisaient le serment de les garder à jamais, ne doutant pas d'en amener l'usage dans la France régénérée et républicaine.

Les citoyennes et les incroyables du Luxem-

bourg, imitant les courtisanes de Corinthe, faisaient admirer leurs élégantes nudités ; elles portaient aux doigts des pieds des bagues précieuses, étalaient la toilette de Vénus ou de Diane, de Flore ou d'Aspasie, ou bien encore celle de Phrynée, mais pas une n'eût voulu consentir à adopter le vêtement sévère de Lucrèce ou de Cornélie.

Les royalistes portaient les cheveux coupés ras, en signe de ressemblance avec les victimes disposées pour la guillotine.

Les jeunes personnes mariées, ou censées l'être, pour rassurer sur l'avenir la population, affectaient un costume qui faisait croire à leur fécondité, en les assimilant à des femmes enceintes. Ces toilettes se nommaient des « demi-termes; » il eût été scandaleux, pour une femme du grand monde, de se montrer dans un salon sans cet accessoire de parure.

Les habits de deuil étaient bannis de France, on ignorait jusqu'à l'affliction, et bals et festins effaçaient les souvenirs de tant de trépas anticipés.

Ces saturnales portaient le nom de bal des vic-

times: il fallait, pour y être admis, avoir eu un père, une mère, un frère ou, au moins, un cousin germain, mort sur l'échafaud.

David qui voyait avec dégoût ces fêtes du Directoire, fêtes composées par des fanatiques qui achevaient de déconsidérer aux yeux de l'étranger, l'esprit moral de la République, se renfermait dans son atelier, et se nourrissait des souvenirs des premiers républicains.

Il s'occupait du tableau des *Sabines*, lorsque la Notre-Dame de thermidor qui, dans le costume de notre mère Eve, entreprit la promenade des Champs-Elysées, se présenta dans son atelier, escortée de deux autres déesses non moins célèbres:

« Monsieur David, lui dit une de ces dames, nous « avons appris que vous étiez fort embarrassé de « trouver un modèle pour votre *Hersilie*, nous « venons vous proposer de vous en servir. » —

« Mesdames, répliqua David, me voilà comme « Pâris devant les trois grâces; mais, vous igno- « rez peut-être les conditions qui se rattachent « à ce travail; à ne vous rien cacher, il faudrait « que vous vous missiez dans le costume des

« déesses quand elles comparurent devant le ber-
« ger *Phrygien*. » —

« Nous vous demandons bien pardon, Monsieur, « nous savions parfaitement qu'il fallait nous « mettre nues, et nous le ferons. Nous vous re« commandons seulement de ne point nous faire « poser ensemble, et surtout, d'être discret. »

David accepta l'offre de ces dames, et pendant qu'une d'elles posait, les deux autres se promenaient dans la grande galerie des tableaux.

L'une de ces déesses était d'une beauté remarquable; l'*Hersilie* n'a été peinte que d'après elle; quant aux deux autres, le peintre les fit poser par politesse.

Le même soir, David se rendit dans une maison fort à la mode; les premières paroles qu'on lui adressa, furent un compliment sur le choix de ses modèles.

Qu'après cela on ose encore médire de la discrétion des femmes!

Il est possible qu'une de ces ci-devant beautés existe encore; si elle est franche, elle conviendra de la vérité de cette anecdote.

Les événements politiques se succédaient rapidement, et le moment approchait où Bonaparte allait courber sous sa verge de fer ce reste impur de la cour de Louis XV. La République n'existait plus depuis le 9 thermidor; et dix-huit départements étaient la proie des Vendéens et des Chouans. Chose singulière et pénible à croire! Napoléon nous révèle que les Chouans qui prétendaient travailler pour le rétablissement du trône et de l'autel, avaient pour auxiliaires des généraux et des officiers de l'armée républicaine, que la déconsidération du Directoire et les désordres de l'administration avaient portés à trahir leurs devoirs, pour se ménager un parti qu'ils croyaient au moment de triompher. Ces désertions faisaient dire à Barrère, en voyant les succès de Bonaparte en Italie :

« On a beau être républicain, on ne peut pas « mettre son siècle dans sa poche. »

Quelque temps avant le 18 fructidor, Bonaparte, chef de l'armée d'Italie, conçut le projet honorable d'arracher David aux persécutions qui pouvaient le menacer à Paris, et il résolut de se l'attacher.

Julien, un de ses aides-de-camp qui, plus tard, périt en Egypte, assassiné par des Arabes, fut chargé de porter la proposition du général.

Il l'engageait à venir à son camp peindre des batailles, pour se soustraire aux agitations politiques.

« Le général Bonaparte, lui dit-il, me charge « de vous exprimer combien la haute réputation « dont vous jouissez en Italie, lui inspire le dé« sir de vous voir; il a appris que ces *gens-ci* (1) « vous tourmentent; il vous propose de venir le « joindre à son quartier-général de Milan. Une « fois là, vous serez à l'abri de toutes les vexa« tions du pouvoir.

« Il serait heureux qu'en acceptant sa proposi« tion, vous le missiez à même d'assurer le repos « d'un homme qui, dans les arts, a fait le plus « d'honneur à la France

« De plus, comme il pense que dans ces temps « de troubles, et après tous les malheurs qui « vous ont accablé, vous ne pourriez peut-être « pas satisfaire aux frais de voyage, il m'a chargé de « vous remettre ces quarante mille francs en or. »

(1) Expression dont il se servait à l'égard du Directoire.

David fut vivement touché de cette démarche, mais il ne put consentir à quitter Paris.

Il remercia l'aide-de-camp du général de cette marque d'estime, et ajouta :

« Oui, je suis tourmenté, tracassé sourdement, « mais je puis supporter cela.

« Dans ce moment j'ai mon tableau des *Sabines* « qui m'occupe sérieusement, et je ne me déciderai « à l'abandonner qu'à la dernière extrémité.

« Assurez, je vous prie, le général Bonaparte, « que je n'oublierai jamais ses propositions qui « m'honorent; que si quelque mouche me piquait « plus fort, et que je ne pusse y tenir, j'irais « alors joindre mes pinceaux à ses armes victo- « rieuses.

« Quant à la somme qu'il m'offre si généreu- « sement, je n'en ai pas besoin. Sans être fort « riche, ma fortune dépasse mes dépenses. »

Le refus de David augmenta le vif intérêt que Bonaparte portait à l'artiste.

Après avoir conquis et rendu le peuple latin à la liberté, Bonaparte signa la paix générale à Campo-Formio, revint à Paris d'où il était sorti à

peine connu, et où il rentrait couvert d'une gloire immortelle.

Ce fut vers cette époque que le Directoire créa l'Institut; il nomma deux membres par chaque classe, qui devaient nommer les quatre autres, et compléter ainsi chacune d'elles.

David et Van Spendonk, le peintre de fleurs, furent nommés pour la classe des beaux-arts, et chargés de la nomination de leurs collègues.

Bonaparte lui-même devint un des membres de l'Institut. Il voulut voir David, qui, de son côté, avait fait des démarches dans le même but, mais qui, ne s'étant pas nommé, n'avait pas été introduit.

Absorbé par son tableau des *Sabines*, David cessa toute tentative, et ce ne fut qu'à la cérémonie qui eut lieu au Luxembourg, en l'honneur de la distribution des drapeaux et du traité de paix, que, mêlé à la foule, il vit le général pour la première fois.

Il rentra aussitôt chez lui, et à chaque personne qui venait le voir, il dessinait un petit croquis de la tête de Bonaparte, avec ces mots au-dessous : « Le général de la grande nation. »

Les rares vertus guerrières de ce grand capitaine avaient touché le cœur de l'austère républicain; malgré lui, il se sentait entraîné, et ne pouvait se défendre d'admirer cette même gloire qu'il ambitionnait pour son art.

Bonaparte s'était créé une société composée de savants, de magistrats et de quelques généraux.

M. Lagarde, secrétaire du Directoire, réclamait l'honneur de recevoir le général à sa table, mais celui-ci s'y était constamment refusé. Enfin, vaincu par les instances de M. Lagarde, Bonaparte lui imposa David, sans lequel il prétendit ne pouvoir accepter d'invitation.

« Partout où je vais, je le cherche, disait-il, « et je ne puis le rencontrer. »

M. Lagarde lui ayant fait observer qu'il ne connaissait pas le grand peintre, et qu'il n'avait aucune relation avec lui, « Eh bien! alors, reprit le général, pas de David, pas de Bonaparte. » Et M. Lagarde d'assurer qu'il se conformerait à son désir.

Comme on était au décadi, le dîner fut remis au nonidi suivant.

David ignorait les conditions de Bonaparte,

lorsqu'il reçut une lettre de M. Lagarde; il n'y répondit pas. M. Lagarde lui rappela son invitation; même silence de la part de David. Enfin, le fameux jour arrivé, Madame Lagarde se présente chez David accompagnée de Garat le chanteur. Le peintre était à son atelier où il n'admettait personne. Madame Lagarde s'informe de l'heure à laquelle il recevait; il lui est répondu qu'il rentrait ordinairement à trois heures.

« Mais, dîne-t-il chez lui aujourd'hui, de-« mande Madame Lagarde? »

« Oui, Madame. »

« Alors je vais l'attendre. »

Il était environ deux heures lorsque le peintre rentra.

Madame Lagarde se leva, et saluant David, lui rappela que son mari lui avait écrit, et que n'en ayant point obtenu de réponse, elle venait s'assurer s'ils auraient l'honneur de le recevoir.

David s'excusa sur sa paresse à écrire, dit que la maladie dangereuse qu'il venait d'essuyer, le forçait à suivre un régime sévère, et il remercia Madame Lagarde.

Autant cette dame insista vivement, autant David fut opiniâtre dans son refus.

Enfin, elle comprit que le moment était arrivé de mettre en usage les grands moyens.

« Je vois bien, Monsieur David, lui dit-elle, « qu'il faut que je sois franche avec vous, et que « mon sort est entre vos mains.

« Le général Bonaparte nous a fait l'honneur « d'accepter pour aujourd'hui une invitation, « mais il y a mis pour condition expresse, que « vous dîneriez avec lui. Il nous a même menacé « de se retirer s'il ne vous voyait pas, et il le « ferait comme il le dit.

« Voudriez-vous donc m'exposer à un tel af- « front? »

« Madame, lui répondit David, j'ai moi-même « un vif désir de voir le général, j'aurai l'hon- « neur de me rendre chez vous à six heures pré- « cises, c'est je crois l'heure de votre dîner. »

Madame Lagarde se retira radieuse et triomphante de la promesse que le grand artiste venait de lui faire.

A l'heure dite, David trouva en entrant chez

le secrétaire, nombreuse compagnie, et comme il ne connaissait personne parmi les invités, il occupa un des coins de la cheminée.

A sept heures moins un quart, le général Bonaparte, accompagné de M. et Madame Lagarde, fit son entrée dans le salon.

Le maître de la maison s'empressa de présenter tous ses convives au général. Le peintre se trouvait au milieu du cercle. Lorsqu'ils furent arrivés à lui, M. Lagarde dit à Bonaparte :

« Général, voici M. David qui a bien voulu se « rendre à mon invitation. »

Le général lui prit aussitôt la main, et sans écouter la longue énumération des noms des autres convives, l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée, et lui dit : « Ah ! je vous trouve « enfin ; que j'ai de choses à vous dire ! A présent « j'espère que nous ne nous quitterons plus. « Comment vous traite-t-on ? Êtes-vous tran- « quille ? »

David le remercia de l'intérêt qu'il voulait bien lui porter, et assura le général qu'il commençait à pouvoir travailler en toute liberté.

« Où demeurez-vous? J'irai vous voir demain. »

A cet instant, on vint annoncer que le dîner était servi.

Le général offrit la main à madame Lagarde, et la conduisit à sa place.

Puis, faisant le tour de la table, et prenant une des cartes qui étaient placées à côté de David, il demanda qui portait le nom qui y était inscrit.

Un jeune homme s'avança.

« Eh bien! monsieur, vous allez me remer-
« cier, lui dit Bonaparte, je vais vous placer
« près d'une jolie femme et moi je prendrai votre
« place auprès de David.

A partir de ce jour, le général et le peintre furent intimement liés.

Ils parcouraient et visitaient emsemble tous les monuments et les places de Paris.

Bonaparte interrogeait David sur le parti que l'on pouvait tirer de tel ou tel lieu public. De là, le germe des embellissements qu'il fit exécuter sous son règne.

Il voulut aussi que David fît son portrait.

Le grand peintre avait pris jour pour que le gé-

néral vint poser, et craignant qu'il ne s'ennuyât, il avait prié Porta, le compositeur, de lui amener quelques artistes pour distraire le général pendant les séances.

Malgré cette précaution, Bonaparte posait fort mal. David lui en ayant fait des reproches, il lui répondit :

« Je croyais qu'un grand peintre comme vous « pouvait représenter un guerrier sans l'astreindre « à l'ennui de siéger aussi longtemps.

« Si vous aviez à peindre, par exemple, *Alexandre* « ou *César*, qui prendriez-vous pour modèles ? »

« Je sentis tout de suite ce qu'il voulait dire, » a souvent répété David depuis cette époque : « Il « se voyait déjà dans la postérité, et voulait un « portrait héroïque.

« Je fis suivant ses désirs. »

Le général était représenté à la bataille de Rivoli, au moment où, dictant des ordres à un aide-de-camp, un boulet venait de tomber entre eux.

Bonaparte préparait alors son expédition d'Egypte; ayant négligé d'aller chez David, ce tableau ne fut pas achevé. La tête seule était

terminée, elle fut coupée de la toile, et a fait partie du cabinet de feu M. Denon. Elle appartient aujourd'hui au duc de Bassano.

A la veille d'entreprendre cette immortelle campagne, ce général, en promenant David dans sa voiture, lui répétait : « Je vais aller dans un beau « pays, plein des souvenirs de l'antiquité, sous « un beau ciel, venez avec moi, vous n'aurez pas « à vous en repentir. »

« Dites-moi où vous allez, répondait David, « et je vous rejoindrai dès que j'aurai terminé « mon tableau des *Sabines*. »

« Suivez-moi, et vous n'aurez qu'à vous en applaudir. »

David a dit souvent depuis, que s'il eût connu l'intention de Bonaparte de le conduire en Égypte, il eût accepté ses propositions

Après le départ de ce général, David se renferma dans son atelier, et mit la dernière main à son tableau des *Sabines*.

Ce fut pour ce sujet qu'il fit une exhibition à la manière anglaise.

Cette œuvre, l'une des gloires de l'école

française, fut exposée dans une des salles du Louvre.

Le prix d'entrée était fixé à 1 fr. 80 c.

Cette nouveauté souleva beaucoup de discussions.

Les ennemis de David en profitèrent pour l'accuser de déconsidérer les arts, et, ne pouvant s'attaquer à son mérite, ils critiquèrent cette nouvelle méthode.

David méprisait leurs injures, et répondait à ses intimes qui les lui répétaient :

« Qu'est-ce que cela me fait ! laissez-les « crier.

« Ce que je veux, c'est naturaliser en France « cette mode anglaise qui permet aux jeunes ar- « tistes de rentrer dans leurs frais, en soumettant « le visiteur à une modique rétribution. »

Plusieurs artistes, entre autres, M. Regnault, l'auteur du sujet d'*Hercule* et d'*Alceste*, voulurent essayer de ce genre d'exposition, mais tous y échouèrent.

La polémique qu'eut à soutenir David contre les membres de l'Institut, à l'occasion de cette

exhibition, refroidit tout-à-fait le peu d'amitié qu'il portait à ses collègues.

Depuis longtemps il détestait ces faux savants dont il s'était aliéné l'esprit dans une discussion soutenue en faveur de Prud'hon.

Il les combattait, et répondait à ces Messieurs, qui se méprenaient sur les rares qualités de ce peintre :

« Vous dites qu'il fait rond ; oui, mais qu'il est « difficile de faire rond comme çà! »

David regardait Prud'hon comme le Corrège français.

Sortant un jour de l'Institut, où l'ex-académicien Vincent venait de lire un article devant être inséré dans le dictionnaire de peinture, il dit à Gérard, qui assistait pour la première fois à une de ces séances :

« Que pensez-vous du *savantasse Vincent*? Il s'est « escrimé sur le mot ente (manche d'un pinceau); « il a fait de l'eau claire pendant deux heures. »

Serait-ce de ce mot qu'un plaisant aurait fait ce mauvais quatrain, qu'il adresse à un des lions de la fontaine de ce monument :

Habitant du désert
En ce lieu que fais-tu ?
Je fais de l'eau claire,
Je suis de l'Institut.

Malgré les efforts des membres de l'Académie pour paralyser l'action de David, l'exposition des *Sabines* produisit une recette de 65,627 fr.

Dans le tableau des *Sabines*, David a exprimé l'immobilité; il a peint avec une grande habileté cette suspension d'armes, qui est le fond du sujet.

Où rencontrer, dans un même sujet, une inaction aussi complète, prenant la place d'une fureur égarée, accidentellement interrompue par les sentiments du cœur ?

L'Académie, dans ses mauvaises chicanes et ses haines de métier, alla jusqu'à contester à David l'invention de sa composition ; elle prétendit qu'une médaille antique, connue sous le nom de médaille du roi, lui en avait donné le type ; elle parla aussi d'un tableau flamand qui avait quelque ressemblance avec la médaille et le tableau de David.

« Nous ne connaissons, disent les contempo-
« rains, ni le tableau ni la médaille dont il s'agit;
« mais qu'importe l'existence problématique de
« ces deux objets, nous devons avouer, à l'avan-
« tage de David, qu'ils ne sauraient détruire en
« aucune façon le mérite du tableau des *Sabines*.

« Qu'il est, au surplus, impossible que David
« ait trouvé sur une médaille une composition
« aussi vaste, des attitudes aussi expressives, un
« nombre aussi considérable de figures que celui
« que l'on remarque dans son œuvre. »

Après l'exécution des *Sabines*, David commença le sujet des *Thermopyles*, qui devait servir de pendant.

Ce tableau était avancé lorsque Bonaparte revint d'Egypte, et fut peu après premier Consul.

Il rendait alors à David de fréquentes visites, et en voyant son tableau des Spartiates, il ne cessait de lui répéter:

« — Certes, ce sujet est très beau, c'est un dé-
« vouement admirable, mais enfin ce sont des
« vaincus, et l'on ne s'intéresse pas à des
« vaincus. »

« — Mais, citoyen Consul, ces vaincus sont « autant de héros qui meurent pour la patrie, et « malgré leur défaite, ils ont repoussé, pendant « plus de cent ans, les Perses de la Grèce. »

« — N'importe ! le nom de Léonidas est venu « jusqu'à nous; le reste est perdu pour l'histoire. « Retracez-nous quelques-uns de nos faits histo- « riques.

« Et mon portrait, lui demanda le premier « Consul, quand le ferez-vous? »

David qui chérissait son sujet des *Thermopyles*, à cause de la difficulté du travail, l'abandonna, sans y renoncer, comme on le verra dans la suite.

Il se mit donc à faire le portrait du premier Consul passant le mont Saint-Bernard.

Ce portrait lui avait été commandé par Godoï, prince de la Paix, alors ministre de Charles IV, roi d'Espagne.

Lorsque le tableau fut achevé, le premier Consul le fit apporter aux Tuileries dans la salle des Maréchaux, et le soumit aux observations de chaque personnage de la cour.

Beaucoup dirent qu'il n'était pas ressemblant.

Napoléon fit la sourde oreille, et s'adressant à David :

Eh bien! lui dit-il, ces messieurs prétendent « que vous ne m'avez pas fait ressemblant ; ils « n'osent pas dire que vous m'avez flatté, mais « rassurez-vous, je me trouve bien. Voilà com- « ment je comprends le portrait héroïque. Dans « deux cents ans d'ici, qui pourra juger du plus « ou du moins de ressemblance ? »

Ce tableau ayant été exécuté pour l'Espagne, Napoléon voulut en avoir trois copies faites par David.

L'une fut envoyée à Milan où elle est encore; une autre fut placée sur la cheminée de la bibliothèque des Invalides d'où elle a été enlevée en 1815 par le roi de Prusse, lequel la donna au Musée de Berlin; la troisième était dans la grande galerie de Saint-Cloud. Elle y fut prise par Wellington, et se trouve placée à Londres dans la salle à manger de ce lord.

David, pour faire toutes ces reproductions, garda l'original, et n'envoya en Espagne qu'une copie de ce tableau, qui fut donnée par le roi

au Muséum de Philadelphie, où elle est aujourd'hui.

Quant à l'original, il appartient aux enfants de David.

Dans les premières années du Consulat, David déjeunait souvent avec Napoléon ; un jour, comme ils étaient à table, on vint apporter au premier Consul la liste des personnes qui devaient composer le Conseil d'Etat. Il lut avec attention, et se tournant vers le peintre, il lui dit : « C'est la « liste des Conseillers d'Etat, votre nom n'y figure « pas, c'est un oubli que je vais réparer. »

« — Mais, citoyen premier Consul, répliqua « David, je ne veux plus me mêler de politique. « J'y ai consacré les plus belles années de ma vie, « qui ont été perdues pour mon art. Laissez-moi « dans mon atelier, c'est là où je puis rendre « encore des services utiles à mon pays. »

Napoléon insista, mais l'artiste fut inébranlable.

Pareille conversation eut lieu entre eux, pour le titre de Sénateur.

Même refus de la part de David.

« —Mais, fit-il observer au premier Consul, puis-

« que vous daignez honorer les arts en plaçant « le nom d'un artiste sur la liste des membres du « Sénat, mettez-y celui de Vien ; c'est mon maître « et celui de mes rivaux. Ce sera la récompense « de toute une vie consacrée à l'enseignement, et « ce choix, à coup sûr, rencontrera l'approbation « générale. »

Vien fut nommé.

Un autre nom fut aussi porté sur la liste par la protection de David, et comme ce fait a été dénaturé dans toutes les histoires contemporaines, on doit le rétablir ici dans toute sa pureté.

Ducis était l'ami intime du conventionnel.

Personne n'ignore que, sous le consulat, Ducis était loin d'être dans une position florissante.

Un jour, il vint trouver David, et lui exposa la gène dans laquelle il se trouvait.

« —Tu es bien, lui dit-il, avec le premier Consul; « tu peux, si tu le veux, me rendre un très grand « service; ce serait de solliciter de lui une pen- « sion qui me mit à même de faire face à mes « affaires.

« — Fais-moi de suite, répondit David, en ma-
« nière de pétition, un petit mot pour Bonaparte;
« je vais me rendre auprès du premier Consul; à
« mon retour, compte sur une réponse favo-
« rable. »

Introduit auprès de Napoléon, David lui remit la demande de Ducis. Le premier Consul la lut, et après avoir écouté le long récit de David sur les malheurs du poète :

« Une pension, s'écria Napoléon, je ferai
« mieux que cela ! »

Le peintre courut chez Ducis lui porter cette bonne nouvelle.

La famille, émue jusqu'aux larmes, le combla de bénédictions.

Quatre jours s'étaient à peine écoulés, que Ducis, nommé sénateur, se dirigeait en toute hâte sur Versailles avec la joie d'un homme qui brûle d'annoncer à ses parents un bonheur inespéré. Arrivé dans sa famille, la fatalité voulut qu'il y rencontrât un membre du clergé. Le curé de Roquencourt fit à Ducis, de l'empereur et de ses bienfaits, un portrait tel, que le pauvre

homme, subjugué par ce foudre d'éloquence, envoya sa démission.

Sa femme et ses enfants en furent attérés; mais le mal était sans remède.

Au bout de huit jours, Ducis revint chez David, et, après avoir supporté ses reproches, il le pria de lui continuer ses bons offices auprès de Bonaparte pour l'obtention d'un secours.

« *Fichus Calottins*, s'écria David! si la place « de sénateur conduit droit aux enfers, vos gens « trouvent donc que l'argent est la clef du paradis!

« Eh bien! monsieur, nous vous aiderons à « faire votre salut. »

Et il se rendit aux Tuileries avec deux pétitions en poche, la première de Ducis; la seconde de Georges, frère aîné du poëte.

A son tour, David eut à essuyer les remontrances de Napoléon.

Cependant il lui fit comprendre que Saint-Goupillon était un grand despote, et que Ducis, par excès de dévotion, ne pouvait pas mourir de faim.

« Eh bien! reprit Napoléon, payons-lui ses « messes. »

Et il fit à Ducis une pension de 6000 fr.

Quant au frère du poète, il fut nommé conseiller à la Cour d'appel de la Seine, à la création de cette magistrature.

Napoléon, qui avait remarqué le désintéressement de David et son empressement à servir ses amis, voulut lui confier la direction des beaux-arts.

« Faites rechercher, lui dit-il, les attributions de « Lebrun, comme premier peintre de Louis XIV, « vous me remettrez ensuite le fruit de vos re« cherches. »

David s'adressa à M. Alexandre Lenoir qui lui fournit tous les documents, et, quelques jours après, les pièces étaient entre les mains de Napoléon. Le peintre attendait, dans le salon réservé aux personnes de la Cour, la sortie du premier Consul, lorsque, Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, s'approchant de David, lui dit:

« J'ai là dans mon porte-feuille le décret qui « vous nomme premier peintre du gouvernement « avec les attributions que vous avez signalées à « mon frère.....

« Savez-vous que vous m'ôtez là le plus beau « fleuron de ma couronne, et que si ce n'était « vous, je ne le souffrirais pas. »

« — Si cela vous fâche, dit David, le décret n'est « pas signé, déchirez-le. »

La discussion s'anima et s'envenima; Lucien voulait avoir le dernier, mais David, que ces réflexions avaient indisposé, finit par refuser la place.

Lucien répliqua : « qu'il allait sur-le-champ faire « signer le décret, et qu'il ferait insérer le lende- « main dans le *Moniteur* la nomination de David. »

« — Eh bien ! j'y ferai ajouter ma démission. »

La persistance de Lucien contraignit David à faire ce qu'il avait avancé.

De ce moment, Napoléon cessa d'offrir des places à l'artiste, et lui donna le titre de son premier peintre.

Proclamé empereur, et ayant résolu de se faire sacrer, Napoléon commanda à David quatre grands tableaux:

Le Couronnement, La Distribution des Aigles, L'entrée de Napoléon aux Invalides, et son Intronisation dans l'église Notre-Dame.

Le *Couronnement* excéda de trois pieds le sujet des *Noces de Cana* par Paul Véronèse, le tableau de David portant dix-neuf pieds de haut sur trente de large. Pour faciliter au peintre l'exécution de ce grand travail, Napoléon fit venir le grand-maître des cérémonies, il lui ordonna de se concerter avec David pour choisir l'endroit d'où le peintre pourrait saisir tout l'ensemble de cette solennité.

David se réserva une place dans la tribune au-dessus du maître-autel.

Là, il avait, pour ainsi dire sous ses crayons, l'empereur et l'impératrice, le souverain pontife et tout son cortège, les grands dignitaires et les premiers corps constitués de l'empire.

Mais par suite de quelque malentendu, M. de Ségur contesta cette place à David, et il s'éleva entre eux une discussion assez vive, dans laquelle le peintre l'emporta sur l'homme de Cour.

Ce tableau, remarquable par les détails et la diversité des costumes, est peint par glacis, et appartient entièrement à l'école vénitienne. C'est la plus grande page qu'un peintre ait osé entreprendre.

David employa trois ans à exécuter cette toile.

L'empereur, trouvant que le travail n'avançait pas au gré de ses desirs, rendait de fréquentes visites à l'artiste pour stimuler son zèle.

Le tableau presque achevé, il fit changer la pose du pape, et lui fit étendre le bras comme s'il bénissait, ajoutant : « qu'il ne l'avait pas fait « venir de si loin pour ne rien faire. »

Enfin David alla annoncer à Napoléon que sa tâche était terminée.

L'empereur assigna un jour pour voir le tableau avant qu'il fût exposé aux regards du public.

Au jour fixé, il se rendit en voiture, précédé de plusieurs détachements de cavalerie, d'un cortège nombreux de musiciens, et il arriva dans l'atelier de David, accompagné de l'impératrice, de toute sa famille, des officiers de sa maison et des ministres.

Lorsque Napoléon eut devant les yeux cette disposition de la scène principale, il dit à David : « C'est très bien, vous m'avez deviné, vous « m'avez fait chevalier français. »

Puis, après un moment de silence, la tête toujours couverte, ayant Joséphine à sa droite, David à sa gauche, toute la cour derrière eux, le tableau presque en face, Napoléon fit deux pas en avant, se plaça vis-à-vis de l'auteur, leva son chapeau, et s'inclinant devant lui : « David, lui « dit-il d'une voix très élevée, je vous salue. »

Le peintre ému de cet hommage, répondit : « Sire, je reçois votre salut au nom de tous les « artistes, heureux d'être celui à qui vous daignez « l'adresser. »

Toute la cour s'empressa de complimenter David, et l'empereur se retira suivi de son cortège.

Ce fut pour préserver cette toile de l'aveuglement des passions politiques, que lors de son exil en Flandre, il arma sa main de ciseaux, et coupa lui-même chacune de ces peintures en trois bandes, suivant les contours du dessin, de manière que les parties essentielles ne fussent pas endommagées.

Ce tableau, réparé, décore aujourd'hui le Musée de Versailles.

Napoléon avait souvent manifesté à David le désir de voir tous ses ouvrages réunis dans une galerie du Louvre.(1)

L'empereur avait tellement ce projet en tête, qu'il le chargea de racheter son tableau de *Socrate* qui appartenait aux héritiers du malheureux comte de Trudaine. David, leur offrit donc jusqu'à quatre-vingt mille francs. Il lui fut répondu que pour n'importe quelle somme, on ne s'en dessaisirait, mais que ne voulant pas priver le public de la vue de ce chef-d'œuvre, le tableau serait mis à la disposition du gouvernement pour l'exposer pendant un an ou deux.

Un fait, non moins singulier que remarquable, à citer dans la vie artistique de David, c'est que son tableau des *Thermopyles*, dont il n'était pas satisfait, et qu'il suspendit pour le portrait équestre du premier Consul, fut repris par lui en 1814, à l'époque où un autre Léonidas, plus grand, mais moins heureux que le premier, escorté d'un petit nombre d'amis dévoués, et abandonné de

(1) Cette galerie existe aujourd'hui, et porte le nom de David.

ceux qu'il avait élevés au faîte des honneurs, se consumait dans l'ile d'Elbe.

O! toi, bourreau, qui avanças l'agonie du plus grand des Césars, Hudson Lowe, pouvais-tu donc oublier que l'histoire, l'ange exterminateur du génie du mal, te broierait comme le serpent sous les talons, vouerait ton nom à l'opprobre de tes concitoyens, et te clouerait au pilori de l'opinion publique, en rappelant le portrait de César :

Ce que la Grèce et Rome et l'univers ensemble
Eurent de plus parfait, dans César se rassemble;
Prudent, ambitieux, homme de tous les temps,
Héros chez les mortels, aigle par les talents,
Eloquent, éclairé, d'un courage indomptable,
Vivant, on le craignait, mort, il est redoutable.

Pour vous, Bourbons, qui futes son assassin, branche aînée et branche cadette; vous qui nourrissez dans votre sein deux frères ennemis, au nom de la religion et du droit divin, vous avez excédé les violences de tous les partis.

Vous avez appris à l'étranger comment il fallait marchander un trône. Parricides! vous avez fait égorger vos enfants avec le fer des ennemis de la France.

Oui, Napoléon vous avait bien jugés, en vous qualifiant de famille usée.

Par calcul et par égoïsme, avec cette soif de l'or qui vous tourmente, vous avez abâtardi la race française, pour l'asservir ensuite.

Vous avez corrompu notre siècle; vous êtes des lépreux que la France repousse ; elle a peur de la contagion. . . . .

Quelque violente que soit en apparence la forme de cette apostrophe, en méditant la conduite politique que tinrent, en 1814 et 1830, la branche aînée et la branche cadette, le lecteur nous rendra cette justice, que les pensées que nous venons d'énoncer, ne sont que le corollaire des faits suivants.

Le 21 avril 1814, Louis XVIII quittant sa retraite d'Hartewell, et faisant son entrée dans Londres, s'exprimait ainsi :

« Je prie V. A. R. d'agréer les plus vives et les

« plus sincères actions de grâce, pour les félici-
« tations qu'elle vient de m'adresser.

« Je lui en rends de particulières pour les atten-
« tions soutenues dont j'ai été l'objet, tant de la
« part de V. A. R, que de celles de chacun des
« membres de votre illustre maison. C'est aux
« conseils de V. A. R., à ce glorieux pays et à la
« confiance de ses habitants que j'attribuerai tou-
« jours, après la divine providence, le rétablisse-
« ment de notre maison sur le trône de ses an-
« cêtres, et cet heureux état de choses, qui
« promet de fermer les plaies, de calmer les pas-
« sions et de rendre la paix, le respect et le bon-
« heur à tous les peuples. »

Calmer les passions et rétablir la paix, en ramenant en France l'étranger, est, selon nous, un singulier moyen de pacification !

Et pour peu que le lecteur réfléchisse aux pertes et aux sommes immenses que causa l'entrée des alliés dans Paris, il conviendra avec nous que le remède était cent fois pire que le mal.

Est-ce bien là tout ce que nous a valu l'avénement des Bourbons ?

Non, il nous faut encore comprendre, dans ce glorieux règne :

Le projet de loi de la censure, projet qui avait pour but de supprimer les journaux ou écrits périodiques contraires à la politique du gouvernement, ne reconnaissant alors pour imprimeurs ou libraires que ceux qui étaient brévetés ou assermentés.

La restitution aux émigrés, indépendamment du milliard, des biens nationaux non vendus, restitution constituant pour l'état une perte en capital de plus de deux cents millions.

La suppression de cinq maisons affectées, sous l'empire, à l'éducation des orphelines dont les parents étaient morts au champ-d'honneur ; tandis que par une ordonnance du 20 juillet, ils conservaient celle de Saint-Denis aux enfants de cette noblesse qui, pendant vingt ans, s'était déclarée en guerre ouverte contre la France, remettant ainsi en vigueur l'édit de janvier 1751, qui exigeait, pour l'admission dans cette école, des preuves de noblesse remontant à cent années.

Le trafic des places, des titres et des décora-

tions à cette époque, était au surplus établi sur la plus large échelle, et il suffit d'ouvrir le *Moniteur* de 1814, pour se convaincre que dans les seuls mois d'août, septembre, octobre, novembre et décembre, les titres délivrés excédaient ceux des deux derniers siècles de la monarchie.

Politique fatale à la France, qui, de nos jours, ne trouve que trop d'imitateurs, oubliant comme eux que le temps a marché, que les vieilles générations sont en grande partie remplacées par une population pour laquelle 89, 92 et 93 sont toute une époque mémorable ; par une population, enfin, ne voyant dans les deux branches que les bourreaux du maréchal Ney, les assassins du maréchal Brune, le droit d'aînesse, les cours prévotales, et l'atteinte portée contre le droit de réunion.

Au mois de septembre 1814, eut lieu la distribution des prix du concours de Rome.

Plusieurs membres de l'Institut, ayant appris que le duc d'Angoulême assisterait à cette solennité, s'étudièrent à trouver un prétexte pour en écarter David.

Ils délibérèrent entre eux; tous reculaient devant le message; M. Denon, le directeur du Musée, enfin se dévoua.

Aux objections de son collègue, David opposa un caractère ferme et inébranlable, et répondit :

« Que rien au monde ne l'empêcherait d'assister au couronnement d'un ou de deux de ses élèves. »

Il y fut, et au premier et au second prix, quand le rapporteur, en appelant le nom du lauréat, omit de proclamer celui du maître, David élevant la voix, s'écria : Elèves de David.

A ces paroles, l'on eût dit que les portes de la salle se brisaient, tant les clameurs étaient grandes.

La sonate brillante et cadencée vint expirer, en pleurant, sur les lèvres des instrumentistes, la flute fit entendre un son discordant, et le tumulte étant à son comble, le duc d'Angoulême en profita pour s'esquiver.

Un an après, venait l'exil de David.

A leur entrée dans Paris, ils prêchaient, ces Bourbons de France, l'union et l'oubli; et voilà comment ils oubliaient.

On sait comment Napoléon, après être resté une année dans sa principauté de l'île d'Elbe, revint en France en 1815, et reconquit sa couronne.

A son entrée aux Tuileries, alors que sa cause semblait à jamais gagnée, et qu'entouré de ceux qui auraient pu aider son retour, il faisait acte de justice en reconnaissant les services rendus, il disait à Benjamin Constant :

— Je suis venu sans intelligence, sans concert, sans préparation aucune, tenant en main les journaux de Paris et le discours de M. Ferrand. Lorsque j'ai vu ce que l'on écrivait sur l'armée et sur les biens nationaux, sur la ligne droite et sur la ligne courbe, je me suis dit : la France est à moi!

De retour à Paris, il voulut voir le tableau de Léonidas, et alla chez David

« Je le connaissais avant de l'avoir vu, lui dit-« il, j'en ai entendu faire un grand éloge. »

Il s'attendait à voir l'attaque des Perses et la défaite des fiers républicains de Lacédémone ; mais ce tableau ne représentait que les préparatifs du combat.

Plein de la première idée, Napoléon cherchait en vain le combat lui-même; David lui expliqua son plan. L'empereur avait oublié l'espèce de blâme qu'il avait jeté dans le principe sur cette brillante composition, dernier ouvrage de David pendant son séjour en France.

Après la bataille de Mont-Saint-Jean, Napoléon abdiqua pour la seconde fois; Paris fut encore envahi par les armées étrangères.

Peu après, la loi du 16 janvier 1816 fut rendue.

David se vit donc contraint de quitter la France, et, parcourant dans sa pensée les diverses contrées de l'Europe, il exprima le désir de se rendre à Rome, où Pie VII l'avait appelé avec les plus vives et les plus honorables instances.

Cette autorisation ne lui ayant pas été accordée, il alla s'établir à Bruxelles, où il retrouvait les mœurs, les principes, la langue de sa patrie, et un gouvernement hospitalier.

David avait 68 ans quand il dit un éternel adieu à sa terre natale, laissant derrière lui des pléiades d'artistes du plus grand mérite.

L'école de David peut se diviser en quatre époques.

A la première, appartiennent Drouais, Wicar, Girodet et Fabre, le même dont la munificence fit présent de tout un Musée à la ville de Montpellier, sa patrie.

Dans la seconde époque, se rangent: Gros, Gérard et Isabey.

Dans la troisième: les frères Franque, le comte de Forbin, Granet, Granger, Ingres, Langlois, Rouget et Rouillard.

La quatrième comprend: Abel de Pujol, Drolling, Schnetz, Léopold Robert, le sculpteur David, Dupré, auteur du voyage à Athènes et à Constantinople, le savant Montabert qui n'a pas reculé devant la tâche d'un traité complet de peinture, le sculpteur Rude qui fut le Montholon de David et son élève hors de France.

De tous les honneurs dont Napoléon voulut combler David, le grand peintre n'accepta que la rosette d'officier de la légion d'honneur, et la croix de commandeur après le retour de l'île d'Elbe.

David se rendit, le 25 janvier 1816, à la préfecture de police, pour y prendre un passe-port ; le secrétaire-général se refusa à lui en donner un, l'assurant qu'il faisait exception à la règle, et que l'intention de Louis XVIII était de fermer les yeux sur son compte.

« Je vous déclare que si vous ne me le donnez « tout de suite, s'écria David, je vais, en sortant « d'ici, vous faire sommer par huissier de me le « délivrer. »

M. Bertin de Vaux se rendit, et le même soir David quitta la France.

Le roi de Prusse lui fit faire à Bruxelles les invitations les plus pressantes pour l'engager à se fixer à Berlin, où ce prince lui offrait la direction des arts.

Le comte Goltz, ambassadeur de Prusse en France, lui écrivit :

Paris ce 12 mai 1816.

MONSIEUR,

« Le roi, mon maître, me charge de vous faire « savoir que sa Majesté, charmée de fixer un ar- « tiste aussi distingué que vous, aimerait que

« vous vinssiez vous établir dans sa capitale, où
« sa Majesté est disposée à vous procurer une
« existence agréable et les secours dont vous
« pourriez avoir besoin. Votre départ pour
« Bruxelles ne me permettant pas de m'entre-
« tenir avec vous des intentions de sa Majesté, je
« vous engage à écrire de suite directement à son
« Altesse Monseigneur le prince de Hardenberg,
« auquel vous ferez connaître vos vœux

« Je prends toutefois le parti de vous adresser
« un passe-port, avec lequel vous vous rendrez, si
« vous voulez, à Berlin où vous trouverez un
« accueil digne de vos talents.

« Si cependant vous étiez décidé à ne pas vous
« servir de mon passe-port, je m'attends à ce que
« vous me le renverrez, en adressant votre lettre
« à M. Conrad, directeur des postes prussiennes à
« Sedan. »

Signé: Le comte DE GOLTZ.

Le célèbre Alexandre de Humboldt, collègue de David à l'Institut, se réunit au comte de Goltz pour le même objet, et lui écrivit le même jour.

12 *mars* 1816, 3, *quai Malaquais*.

« Monsieur et très honoré confrère,

« Mon ami, le comte de Goltz, ministre de « Prusse à Paris, a des lettres de la chancellerie « d'état, du prince de Hardenberg, dans lesquelles « on lui dit :

« Un homme célèbre, M. David, se trouvant « sur la liste des proscrits, sa Majesté le roi de « Prusse croit faire une chose infiniment utile au « progrès des arts, en engageant M. David à s'éta- « blir dans sa capitale, que le roi tâcherait de « rendre à M. David aussi agréable que possible; « qu'il désirait ses conseils sur l'établissement « d'un nouveau Musée, et sur le perfectionnement « des études dans toutes les branches des arts et « du dessin.

« Le comte de Goltz doit vous écrire, Monsieur, « par la même occasion; mais sachant combien « vous m'avez honoré de votre bienveillance, « comme un des admirateurs les plus zélés de vos « ouvrages immortels, il m'a engagé de joindre « ma prière à la sienne.

« Vous trouverez dans mon pays un roi, protec-
« teur éclairé des arts, et connaissant tout le mé-
« rite de vos grands travaux; un gouvernement qui
« tient religieusement tous les engagements qu'il
« contracte, une sphère d'activité d'autant plus
« grande, que tout reste à créer; et, j'ose ajouter
« pour mes compatriotes, cet élan pour les arts,
« ce noble enthousiasme du cœur qui, bien dirigé,
« doit rendre à l'école son ancien éclat.

« Je sais, Monsieur, que vous habitez en ce
« moment un pays dont la sage modération est
« bien favorable à cimenter le bonheur public;
« mais je me sens tout prussien, lorsqu'il s'agit
« de posséder David dans la capitale de mon roi.

« Quelle que soit votre décision, je vous prie
« d'écrire sur-le-champ à M. le prince de Harden-
« berg, et de lui parler avec cette franchise qu'il
« mérite à tout égard.

« Vous aborderez librement le point des condi-
« tions sous lesquelles vous voudrez vous établir
« à Berlin.

« La Prusse ne peut vous offrir un établisse-
« ment splendide, mais vous y trouverez le plus

« vif désir de vous rendre votre existence agréable.
« Vous y trouverez ce repos moral, si nécessaire
« aux travaux de l'esprit. »

Signé : Le baron Alex. de Humboldt.

Cette lettre, toute pleine des meilleures intentions pour le célèbre David, écrite avec la déférence d'un mortel pour un demi-Dieu, cet amour-propre si habilement ménagé, ces flatteries, ces honneurs, cette célébrité dont David avait soif, rien ne put violenter le patriotisme du fier républicain.

L'épouse de David venait de tomber malade.

Il écrivit au prince de Hardenberg, le 28 mars, pour lui témoigner sa reconnaissance et ses regrets, et le prier d'attendre que la santé de sa femme fut rétablie.

Le prince de Hardenberg lui répondit le 16 mai 1816, lui conseilla d'attendre avec sécurité la fin de la maladie de son épouse, s'en remettant aux convenances particulières de David pour se fixer dans la capitale du roi de Prusse, et lui promettant, au nom du roi, toutes les facilités qu'il pourrait désirer pour son établissement à Berlin.

Telles furent les propositions que le roi de Prusse fit à David, par l'organe de ses ministres.

Nous n'avons pu résister au désir de les communiquer; elles étaient, au reste, trop honorables pour rester dans le secret.

Comme on l'a vu précédemment, David avait fait valoir la santé délicate de sa femme.

Ce prétexte était donc un moyen de gagner du temps, David ayant pris la résolution de ne demander ni protection ni asile à aucun des ennemis de sa patrie.

Le prince de Hatzfeld, ambassadeur de Prusse auprès du roi des Pays-Bas, voulut joindre ses instances aux offres déjà faites par son souverain.

David était absent lorsque cet ambassadeur se présenta chez lui; le lendemain, il alla à son hôtel.

Le prince lui rappela les lettres qu'il avait déjà reçues.

« Pourquoi, lui dit-il, ne pas vous rendre aux « invitations de mon roi? il met le plus grand « prix à vous voir rehausser l'éclat de sa capitale.

« Quel était votre traitement comme premier « peintre de Napoléon ?

« — Douze mille francs, répondit David.

« —Oh! le roi ferait mieux que cela. L'intention « de Sa Majesté est de vous posséder comme « ministre des arts : vous jouirez des honneurs « dus à ce titre.

« Allez à Berlin, créez une école de peinture, « soyez-en le directeur, la reconnaissance du roi « sera sans bornes. »

Comme le lecteur pourra s'en convaincre, la corruption était en vigueur à Berlin, et, à l'exemple des Bourbons de France, les places et les honneurs paraissaient au roi de Prusse les seuls auxiliaires propres à triompher des refus du peintre.

Aux paroles mielleuses du prince, David opposa son grand âge, la mauvaise santé de sa femme, son amour de l'indépendance, toutes choses n'aboutissant qu'à une fin de non recevoir.

« Les bontés dont le gouvernement des Pays-« Bas m'honore, disait-il au prince, le désir de « répondre aux instances flatteuses de votre Cour, « toutes ces causes sont de nature à me jeter dans « une grande perplexité. Accordez-moi donc

« quelques jours encore pour prendre une déter-
« mination. »

Il voulut pourtant, avant de faire une réponse définitive, connaître à cet égard la pensée de ses compagnons d'exil.

Il alla en consulter deux, leur communiqua les lettres, et leur cita son entretien avec le prince.

Cambacérès chercha à influencer David, et le pressa d'accepter; Sieyès fut d'un avis contraire.

Le conseil de ce dernier se trouvait trop d'accord avec le sentiment secret de David, pour qu'il ne le suivît pas; aussi, dès le lendemain, alla-t-il porter son refus à l'ambassadeur.

« Les bontés de votre roi m'honorent, lui
« dit-il, j'en sens tout le prix; elles formeront un
« des épisodes les plus intéressants de ma vie, et
« présenteront à la postérité le roi de Prusse
« comme l'ami des arts, et le protecteur de David
« dans son exil.

« Veuillez être auprès de sa Majesté l'inter-
« prète de ma gratitude.

« Je suis vieux, j'ai 68 ans; qu'elle me per-
« mette de conserver la tranquillité dont je jouis

« sous un gouvernement conforme à mes opi-
« nions. »

La princesse de Hatzfeld, accompagnée de ses filles, remarquables par leur beauté, essayèrent une nouvelle tentative; elles arrivèrent chez David au moment où la comtesse L...., amie particulière du roi, s'y rendait pour le même objet.

« Je vous félicite, lui dit la princesse de vous
« voir réunir vos efforts aux nôtres. Monsieur
« David est inébranlable; veuillez-bien peindre sa
« résistance à sa Majesté, de manière à la con-
« vaincre que nous avons fait tous nos ef-
« forts. »

Enfin, le frère du roi de Prusse lui-même, voyageant sous le nom de prince de Mansfeld, vint chez David, et lui dit qu'il avait ordre de son souverain de l'emmener dans sa voiture.

Il fit mille instances pour l'engager à partir sur-le-champ.

« Eh bien! Monsieur David, lui dit-il, vous
« rendrez-vous enfin à nos vœux, voyagerons-
« nous ensemble? » Puis, se tournant vers le portrait du général Gérard qui était commencé:

« j'espère que vous débuterez par me peindre
« comme ce général.

« Votre présence nous comblera de joie. »

David demeura ferme dans sa résolution, et ses pinceaux ne restèrent pas longtemps inactifs.

Après avoir terminé le portrait du général Gérard, il se mit à peindre l'*Amour quittant Psyché au lever de l'aurore*, ouvrage tant critiqué et tant admiré.

Il peignit ensuite en grand le comte de Turenne.

Il fit, pour le comte de Schoenborn, *les adieux de Telémaque et d'Heucharis*, tableau de genre des plus estimés.

Parmi les compositions que David avait emportées dans son exil, se trouvait le *Couronnement*.

M. Lajard, de Montpellier, voulut en avoir la copie.

Il hésitait à mettre la main à cet ouvrage qui exigeait un travail long et soutenu, mais, sur les instances de ce dernier, il résolut de l'entreprendre.

Le difficile était de se procurer un atelier assez

vaste pour étendre une toile d'une si grande dimension.

L'administration municipale de Bruxelles saisit cette occasion de donner à David une preuve de l'importance qu'elle mettait à le posséder dans ses murs; elle lui offrit une des grandes salles de l'Hôtel-de-Ville, appelée salle du Christ: c'est là qu'il termina cette reproduction après six mois de travail.

Plusieurs changements importants l'ont rendue supérieure à l'original. Elle a servi de modèle à M. Laugier, l'auteur de la gravure, d'après la loi qu'en fit David à MM. Lajard et compagnie, qui payèrent cette toile 75,000 fr. Plus tard, ces messieurs l'exposèrent à leur profit dans la ville de Londres.

David vécut à Bruxelles comme à Paris, partageant son temps entre la peinture, quelques amis, et le théâtre.

En été, il se levait à six heures, à huit en hiver, fumait jusqu'à dix, recevait ensuite la visite de quelques artistes belges, auxquels il avait accordé l'entrée de son atelier pour y recevoir ses leçons.

Il en donna à M. Odevaire, peintre du roi des Pays-Bas; à MM. Navez, Poelink, Moll et Michel Stapleaux.

Il mit beaucoup de soin à perfectionner le pinceau de ce dernier qu'il chérissait.

En 1813, il avait commencé à Paris l'ébauche d'un tableau représentant *Alexandre* entrant dans l'atelier d'*Apelles* occupé à peindre *Campaspe*, maîtresse de ce conquérant. Il reprit ce sujet à Bruxelles, mais ne l'acheva pas.

David allait peu dans le monde, et s'en tenait à deux maisons de ses plus intimes: celle de M. Ramel, l'ancien ministre des finances, et celle du comte Merlin de Douai.

Il recevait souvent chez lui le savant jurisconsulte Maille, la comtesse de Survillier, ci-devant reine d'Espagne, et l'évêque Segeac, proche parent du duc de Bassano.

Passionné pour le théâtre, il manquait peu de représentations; il se plaçait toujours au parquet, et si parfois, en son absence, sa place se trouvait occupée, vingt voix de s'écrier aussitôt: « C'est la place de David. »

En 1816, il faisait à Bruxelles le portrait du fameux abbé Sieyès; ce dernier, loin d'avoir suivi l'exemple de Robespierre, qui, à sa mort, ne possédait qu'un assignat de 50 livres, s'était enrichi au service du Directoire.

L'auteur du Tiers-Etat, encensé par des neveux et nièces qui convoitaient son héritage, avait la faiblesse de se croire le chef d'une espèce de dynastie.

Un jour que, d'assez mauvaise humeur, il se disposait à donner séance, à peine entré dans l'atelier du grand peintre, il dit en bâillant et en s'asseyant sur le fauteuil :

« — Il faut donc encore que je me mette là, et « que je m'ennuie pendant deux heures. »

« — Non, Monsieur, répond David, en se « levant, je n'en vois pas la nécessité. Ennuyer « Monsieur serait un crime de lèse-nation, je « ne le souffrirai pas. . . . .

Et David se disposait à se retirer.

Sieyès le retint.

« Si quelqu'un doit se trouver ici honoré, « s'écria le peintre, ce n'est certes pas moi, mais

« bien M. Sieyès dont David veut bien trans-
« mettre la triste figure à la postérité. »

Mais Sieyès était conventionnel, et, entre gens de même opinion, la querelle ne pouvait être de longue durée. Cependant, tout porterait à croire que sans l'intervention de ses nièces, qui étaient charmantes, son portrait eût éprouvé le même sort que celui de Madame Récamier.

On sait que d'après un traité avec le roi des Pays-Bas, Talma venait en représentation à Bruxelles, où il passait six semaines et quelque fois deux mois.

David aimait à se retremper dans la société du grand tragédien, qui lui rappelait son bon temps et ses amis de France.

La conversation roulait souvent sur le chapitre du mystificateur Musson que David affectionnait

« Drôle de corps, s'écriait le peintre, cet
« homme-là, avait en lui l'étoffe d'un grand ar-
« tiste. »

« — Notre maître à tous, répliquait Talma, je
« veux te raconter un trait de lui, qui sent son
« comédien d'une lieue:

« Musson avait monté chez Doyen une repré-
« sentation au bénéfice des pauvres.

« Il jouait dans le *Légataire*, et s'était réservé
« le rôle du valet.

« Dans les entre-actes, il avait surpris plusieurs
« fois Doyen s'occupant de la rampe, et suppri-
« mant au public les quinquets qui lui usaient
« trop d'huile.

« Doyen offrait alors de grandes ressources
« aux amateurs; en cas d'indisposition, il avait
« toujours sous la main des artistes, et des ar-
« tistes payants; un entre autres qu'il mettait à
« toutes sauces.

« Le hasard voulut qu'au moment d'entrer en
« scène, l'artiste chargé du rôle principal tomba
« malade.

« Musson d'accepter aussitôt le familier de Doyen,
« qui, du reste, possédait un répertoire varié.

« La pièce commence; Musson, ayant endossé
« la livrée, fait son entrée, un vase dans la main
« gauche, la serviette placée élégamment sous
« l'aisselle, tenant dans la droite la missive de
« haute tradition.

« Après cette variante:

. . . . c'est une lettre
Qu'en main propre, Seigneur, on m'a dit de remettre,

« Musson présente le lavabo.

« - La lettre, - lui dit tout bas l'artiste-amateur ne « comprenant rien à cette substitution poétique.

— « En main propre, Seigneur, reprend Mus- « son, on m'a chargé de la remettre. »

— « Hé! donne-là donc, animal, reprend l'a- « mateur pourpre de colère; tu sais bien que je « suis teinturier.

« Je te laisse à juger, mon cher David, des « rires et des gorges chaudes que firent les spec- « tateurs. »

« — Et Musson?

« — Musson, calme et impassible, riait sous « cape; il était satisfait d'avoir mystifié un sot qui « lui déplaisait, et d'avoir frappé Doyen dans son « avarice, en lui faisant perdre sa poule aux « œufs d'or. »

Electrisé par cette conversation, David ne pouvait résister au désir de placer son anecdote.

« Je me souviens, dit-il, qu'étant un jour à « dîner chez Lays (le premier chanteur de l'Aca« démie), Musson se présente: il est aussitôt « salué des épithètes les plus pompeuses ; grand « médecin, sauveur de l'humanité; c'est à qui le « félicitera sur son immense talent d'inoculer le « vaccin.

« Musson qui devenait à l'instant même le per« sonnage qu'il voulait représenter, apercevant « Corvisart, entame tout de suite une discus« sion médicale.

« Poussé dans ses derniers retranchements, et « craigant de s'attaquer à un génie supérieur, ce « dernier riposte faiblement, et n'attend que le « moment de s'avouer vaincu.

« Musson profite de cet avantage, et avec une « verbosité toujours croissante, complète la dé« faite de Corvisart.

« — Tenez, ajoute-t-il, mon cher monsieur « Corbillard. »

« — Corvisart, s'il vous plait, cher confrère. »

« — Corvisart, soit, il y a identité de nom; et « je m'embrouille. . . .

« Enfin, cher monsieur Corbillard, vous êtes « médecin de l'empereur, c'est très bien; vous « avez de la célébrité, c'est encore mieux; mais, « tout médecin de province que je suis, j'avais à « Orléans, pour clientelle, feu le duc de L..., feu « le marquis de C..., feu la baronne de S..., — et « Musson de lui citer tous les personnages célè- « bres enterrés dans ce département.

« — Cher Monsieur Corbillard, ma renommée « était telle, que si j'eusse continué à exercer dans « le Loiret, j'aurais infailliblement été forcé « d'avoir un cimetière à moi. »

« Corvisart s'aperçut alors de la mystification, « mais en homme qui entendait la plaisanterie, il « tendit la main à Musson, et prononçant le « *dignus intrare*, lui confessa que depuis long- « temps il avait entendu parler de son talent, « mais qu'il n'eût jamais pu croire qu'il le portât « aussi loin. »

David s'animait au souvenir de ses intimes; il lui semblait voir leurs visages autour de lui; il voyait ses élèves l'écoutant en cercle ou le regardant; il voyait même les absents, qui, parfois, font de si

longs voyages, et une larme germait dans son œil.

Chaque année, il visitait les académies de Gand et d'Anvers, et assistait aux distributions de prix.

Juge des concours à Anvers, jamais il ne revint de cette ville sans être enthousiasmé des chefs-d'œuvre de Rubens, et de la précieuse collection des vieux maîtres que possède son Musée.

A Bruxelles, il faisait quotidiennement sa promenade dans le parc, et visitait quelques fois le jardin des plantes.

Il est positif qu'il n'a tenu qu'à David de rentrer en France. Le fait suivant vient à l'appui de ce que nous avançons.

En 1817, M. Mongez, inspecteur général de la monnaie, fut envoyé en mission à Lille.

Avant de prendre congé du ministre, « — monseigneur, lui fit-il observer, je vais à vingt lieues « d'un ami de quarante ans, David, le célèbre « peintre: me permettez-vous de pousser jus« ques-là?

« — Non seulement je vous le permets, lui dit

« le ministre, mais je vous engage fortement à « nous le ramener.

« Un mot au roi, et cela suffira. »

Monsieur et Madame Mongez firent à Bruxelles tout ce qu'ils purent pour décider leur ami, mais ils échouèrent complètement.

Aux observations de M. Mongez, David répondait :

« — J'ai été exilé par une loi, je ne rentrerai « que par une loi. »

Peu de temps après le départ de Monsieur et Madame Mongez, Gros, son élève, vint également visiter son maître, et lui remit une médaille d'or que les artistes avaient fait frapper à son intention.

Il le supplia, au nom de son école, de faire les démarches que lui prescrivait le ministre, mais David s'y refusa.

En 1818, le duc de Wellington inspectait les fortifications de la Belgique. Ce duc avait le plus grand désir d'être peint par David. Il le manifesta à une grande dame de la Cour du roi Guillaume, la priant de sonder le peintre.

Madame de Haltzfeld, femme de l'ambassadeur de Prusse, s'acquitta de cette commission, et n'eut point à se louer du résultat de son ambassade.

Voici la réponse que lui fit David :

« Madame, je n'ai point attendu jusqu'à 70 ans « pour souiller mes pinceaux ; j'aimerais mieux « me couper le poignet plutôt que de peindre un « Anglais. »

L'histoire rapporte qu'à ce récit le duc de Wellington devint pourpre de colère.

David détestait souverainement les geoliers de Napoléon.

En 1821, le prince de Harenberg se présente chez lui accompagné d'une dame étrangère qu'il ne jugea pas à propos de nommer.

David les reçoit, fait voir ses ouvrages, enfin cette dame pénètre dans son cabinet.

A la vue du portrait de l'empereur dont l'original appartenait à lord Douglas, elle s'écrie :

« Un de mes amis à Londres en possède un « absolument semblable. »

« — Qui donc êtes-vous ? » reprend David « avec feu.

« — La duchesse de Devonshire pour vous servir,
« Milord. »

« — Milord! Milord! Je ne suis pas Anglais;
« et je vous jure foi de David que si j'eusse pensé
« à vous demander votre nom, je ne vous eusse
« pas reçue. »

A la fin de l'année 1818, M. de Cazes, alors président du Conseil, fit rendre une ordonnance autorisant la rentrée en France de tous les conventionnels qui, dans le procès de Louis XVI, avaient voté avec amendement.

L'ex-prince archi-chancelier Cambacérès, ayant voté l'appel au peuple, se trouvait compris dans cette ordonnance.

Quelques jours avant son départ pour Paris, il se présenta chez David qui, connaissant le faible du personnage, lui dit: « — Je parierais que si
« Louis XVIII vous nommait pair de France,
« vous accepteriez. »

« — Si le roi me nommait huissier de sa Cham-
« bre, je ne refuserais pas. »

« — Alors, sollicitez une place au jardin des
« plantes. »

« — Pourquoi cela ? »

« — Parceque c'est le seul endroit où les ca-« méléons soient bien traités. »

Ces paroles produisirent une telle impression sur l'esprit du prince, qu'il prit congé du peintre, se donnant à peine le temps de lui adresser un salut.

Cependant, la santé de David s'affaiblissait de jour en jour, il disait :

« Je me sens l'imagination aussi vive et aussi « fraîche que dans les premières années de ma « jeunesse; je compose avec la même facilité, « mais, quand je prends mes crayons pour tracer « sur la toile, ma main s'y refuse. »

Dans l'été de 1825, vers le commencement de juillet, il tomba malade, mais il se rétablit, après être resté pendant quelques jours dans un état qui avait fait craindre pour sa vie.

Tout le temps que dura sa maladie, le roi Guillaume ne cessa d'envoyer savoir de ses nouvelles, et le prince d'Orange passa souvent une heure ou deux au chevet du lit de l'illustre malade.

Les enfants de David qui habitaient Paris, vinrent alors demeurer auprès de lui.

Ce fut à cette époque que son fils Eugène David, chef d'escadron de cuirassiers, entreprit de mettre de l'ordre dans les affaires de son père.

Aidé du ministre Ramel, qui avait un grand empire sur l'esprit de David, ils parvinrent tous deux à réunir les éléments d'une fortune qui, à la mort de David, après la vente qui eut lieu à Paris, en 1826, s'élevait à 100,000 fr. de rentes.

Tous deux tirèrent un parti très lucratif d'une foule de choses qui dormaient à Paris et en Belgique, dans les ateliers du grand peintre.

Pour parler des toiles les plus importantes, nous citerons : les tableaux des *Sabines* et des *Thermopyles* vendus chacun cent mille francs, ci. . . . . 200,000 fr.

Le droit de les graver, quinze mille cinq cents francs, ci	15,500
Le droit de graver le *serment du Jeu de Paume*, trente mille francs, ci.	30,000
A reporter	245,500 fr.

Report	245,500 fr.
Une copie du couronnement commencée par Rouget, et destinée aux Etats-Unis, soixante quinze mille francs, ci	75,000
Le portrait de Pelletier Saint-Fargeau, acheté par sa fille Mme Pelletier de Morfontaine, cent mille francs, ci.	100,000
L'exposition du dernier ouvrage de David, *Mars désarmé par Vénus*, qui produisit en Belgique, vingt mille francs, ci.	20,000
Ensemble	440,500 fr.

Dans l'automne de 1825, David se sentit plus fort qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Il disait à ceux qui venaient voir son tableau de *Mars désarmé par Vénus* :

« Voilà mon ennemi, c'est lui qui me tue. »

Il avait achevé les principales figures, lorsqu'il éprouva, dans les premiers jours de décembre, une rechute qui laissa peu d'espoir de le sauver, et

l'empêcha de mettre la dernière main à son ouvrage.

Michel Stapleaux, jugé par lui digne de continuer ce travail, l'acheva en sa présence.

La vie de David ne se prolongea plus qu'au milieu des souffrances les plus aiguës.

Au plus fort de sa maladie, il demanda plusieurs fois après son tableau des *Sabines* et son *Léonidas*.

« — Si j'avais pu voir l'effet qu'ils font dans la « galerie, quatre jours seulement !...

« — Vous les verriez, lui dit alors Stapleaux, « son illustre disciple, vous les verriez, maitre, « grandir majestueusement comme les sommets « de la double colline. »

Il se fit apporter une épreuve de la gravure du tableau de *Léonidas aux Thermopyles*, que Stapleaux devait remettre au graveur Laugier, et donna ses derniers avis sur ce *Spartiate*.

A cet effet, il fit placer l'épreuve devant lui, demanda sa canne, indiqua à son élève divers points, en articulant avec peine ces mots :

— « Trop noir..., trop clair..., la dégradation

« de lumière n'est pas assez sentie..., c'est trop « papilloté..., allons !... il n'y avait que moi pour « faire un *Léonidas*..... » Et sa canne s'échappa de ses mains, sa tête retomba sur sa poitrine.

Il mourut ainsi le 29 décembre 1825, à dix heures du matin, entouré de ses enfants, de son élève Michel Stapleaux, de ses médecins, et tenant dans ses mains le modèle des républicains.

Il légua son mannequin à Michel Stapleaux, ainsi qu'un dessin représentant le *Viol de Lucrèce par le dernier des Tarquins.*

Il l'avait composé pendant sa maladie, peu de jours avant sa mort.

Il assura, par son testament, jusqu'à la fin de leurs jours, un revenu suffisant à l'entretien des domestiques de sa maison.

On fit l'autopsie de son corps, en présence de Michel Stapleaux, qui avait souvent entendu ses gémissements et ses plaintes pendant sa maladie.

On l'embauma, et il fut exposé le 5 janvier aux regards de ses amis.

Le 7, on le transféra de sa demeure à l'église de Sainte-Gudule.

Une foule de personnes de tout rang et de toutes conditions soit à pied, soit en voiture, suivaient le cortége dans le plus grand recueillement.

Les amis du défunt et les artistes de Bruxelles portaient des flambeaux, et entouraient le char.

Après la cérémonie, la plupart des assistants se distribuèrent les guirlandes de laurier et les palmes de cyprès qui décoraient le char funèbre du grand peintre.

Tous recueillirent avec empressement ces marques distinctives dues à son génie.

Tel était l'homme qui mérita sans contredit le premier rang parmi tous les artistes de notre siècle.

Tel fut ce réformateur qui, aux périls de sa vie, se montra jaloux de faire respecter les droits du peuple, et auquel la noble cause que nous défendons aujourd'hui, n'inspira jamais que de grandes et sublimes pensées.

Artiste, dans son patriotisme, il refusa d'éclairer l'étranger du flambeau de son génie.

Homme politique, il fut constamment à la hauteur de son rôle, exemple de ces vigoureuses organisations qui dorment au sein du peuple.

Casimir Delavigne a dit de lui dans sa seconde Messénienne :

David a ramené son siècle à la nature.
Parmi ses nourrissons, il compté des rivaux.
Laissons-là s'élever cette école nouvelle.
Le laurier de David, de lauriers entouré,
Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
Qui protège les arts de son ombre éternelle.

Certain écrivain, qui a la prétention de se poser en critique, et qui ne l'est que de nom, a comparé le faire de David à celui de Poussin.

Quoique cette assimilation présente au premier aspect quelque chose de flatteur pour David, nous considérons ce jugement comme un sophisme.

Le génie de Poussin, appelé le peintre des philosophes, le place au-dessus des peintres des temps modernes.

En effet, quelle grandeur dans les compositions ! quelle combinaison merveilleuse et savante dans la distribution de ses groupes ! que de vérité et d'accord dans les expressions et dans les mouvements des figures entre-elles !

Mais son dessin, souvent lourd et dénué de grâce, n'a point cette expression et cette pureté que possède celui de David; son coloris est sombre et monotone, et celui de David varie suivant son sujet. De plus, la manière de David est facile, tandis que celle de Poussin n'est nullement agréable.

Comme David, il surprend l'admiration par la parfaite conception de son œuvre, et, si nous cherchions l'explication de ce singulier rapprochement, nous le trouverions dans cet aphorisme: David et Poussin ont senti que les arts dépendent du dessin ; qu'il faut émouvoir l'âme des hommes sensibles, et captiver l'esprit des hommes instruits.

David, dont l'exil, dit M. Alexandre Lenoir, a jeté un crèpe funèbre sur les arts, pour produire l'illusion de la nature, a usé du procédé découvert par Masolino di Panicale ; en un mot, il s'est servi du clair-obscur pour obtenir des effets naturels dans les travaux qu'il avait à peindre.

Le coloris est la conséquence du clair-obscur en peinture : il a son génie particulier et son originalité ; il se divise en deux classes : expressif et poétique.

Le coloris des peintures de Philippe Champagne est vrai sans être poétique. Ses productions, sous le rapport du coloris, ressemblent à un miroir qui réfléchit les objets que la nature présente dans sa simplicité.

Les tableaux de David sont dans le même cas ; mais le restaurateur de notre école a plus d'élévation dans l'âme, plus de science et de pureté dans le dessin, plus d'art et de goût dans le choix qu'il fait.

De ce que les compositions de David ne tombent pas dans le genre excentrique que l'école moderne appelle le chic, s'ensuit-il de là que le grand peintre en soit moins coloriste ? Mais l'école française, depuis sa nouvelle restauration, a produit plus de coloristes qu'elle n'en avait eu jusqu'alors ; la cause ne peut en être attribuée qu'à l'oubli entier des routines académiques.

Et à qui faut-il donc être redevable de ces rapides progrès dans l'art, si ce n'est à celui qui forma les hommes les plus habiles dont nous admirons de toutes parts, soit au Louvre, soit à Versailles, soit au Luxembourg, soit dans les églises, les brillantes compositions ?

Que de force renferme le tableau des *Horaces;* mais en même temps que de simplicité et de vérité!

Brutus est noble, énergique, terrible, mais sans être exagéré.

Socrate buvant la ciguë, représenté tranquillement assis au milieu de ses disciples, est l'image de l'éloquence et de la persuasion. La puissance du philosophe sur les autres hommes est exprimée par un seul geste, et David lui a donné la noblesse d'un dieu qui se serait fait homme.

Le tableau des *Sabines* ne saurait rencontrer de rivaux.

Tout ce que la science et l'art peuvent donner, David l'a eu.

Il fut un peintre sévère, consciencieux; jamais son génie n'enfanta de sujets futiles et passagers appartenant au théâtre. Il ne voulut jamais sacrifier à la mode, disant: qu'il ne voulait point bâtir sur des sables mouvants, mais bien sur des colonnes historiques d'un granit pur, à l'abri des injures du temps.

